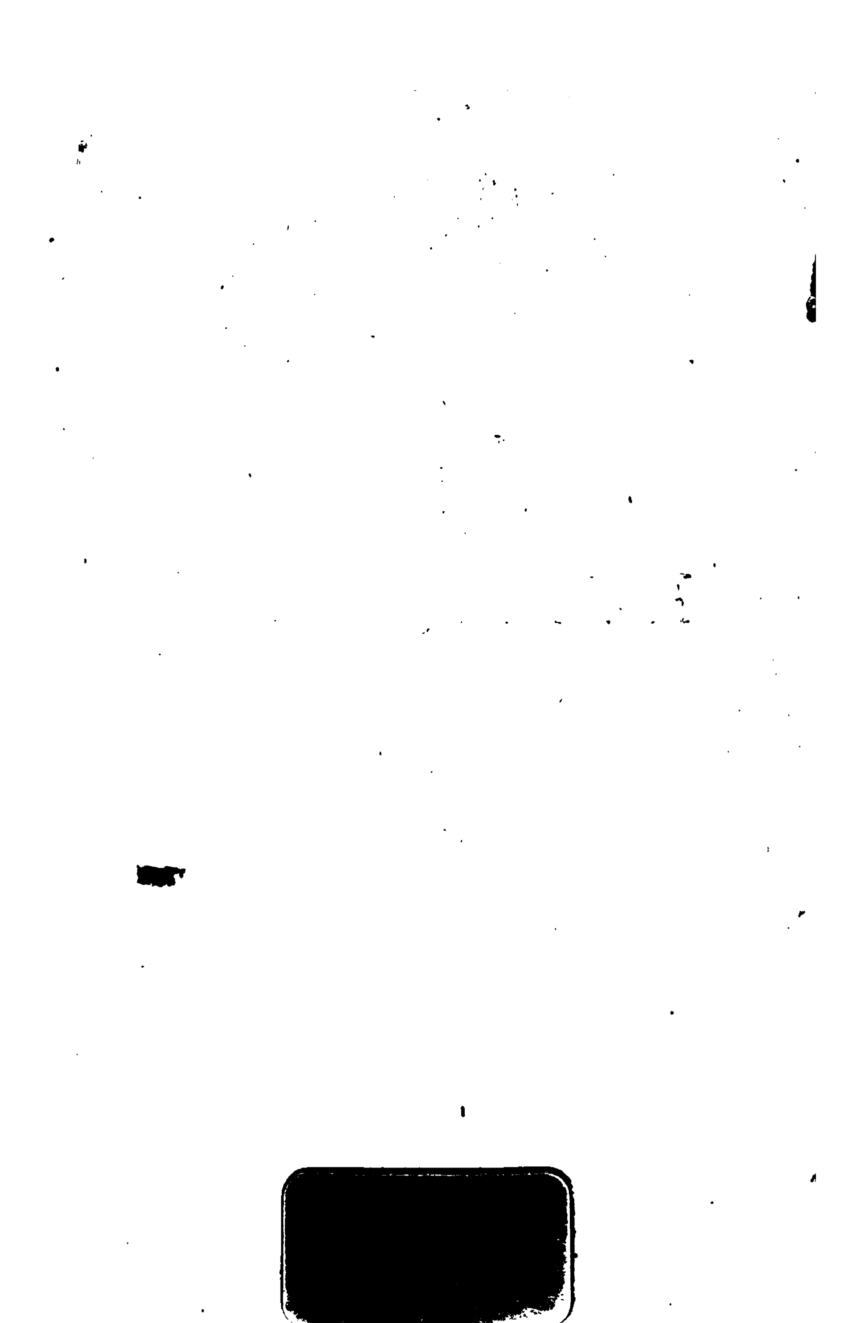



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



LE
SOCRATE
RUSTIQUE.



LE

SOCRATE RUSTIQUE,

Ou description de la conduite économique & morale d'un paysan philosophe.

Traduit de l'allemand de M. Hirzel, premier médecin de la République de Zurich, par un Officier Suisse au service de France :

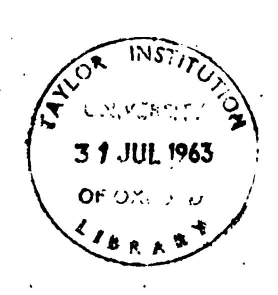
Et dédié à l'Ami des hommes.

Majores nostri virum bonum cum laudabant, ita laudabant, bonum agricolam bonumque colonum. Amplissime laudari existimabatur qui ita laudabatur. *Cato.*

Quatrieme édition, exactement corrigée de toutes les fautes qui étoient dans les éditions précédentes, & très augmentée.

TOME SECOND.

A LAUSANNE,
Chez François Grasset & Compag.
Libraires & Imprimeurs.
M. D. CC. LXXVII.


TAYLOR INSTITUTION
31 JUL 1963
LIBRARY



LE SOCRATE RUSTIQUE.

LETTRE PREMIERE.

A M. HÜLSHOFF, *docteur en philosophie, & pasteur à Amsterdam.*

SI vous aviez, monsieur, conclu de mon très long silence, que la lettre que vous me fites l'honneur de m'adresser le 12 Septembre 1767 n'a fait sur moi qu'une sensation légère, vous vous trom-

periez aſſurément beaucoup, & vous me feriez une véritable injuſtice. Mon gout moral n'eſt point aſſez dépravé pour me laiſſer méconnoître tout ce que vaut un eccléſiaſtique philoſophe, tel que votre lettre me l'annonce, & pour ne pas lui accorder toute ma vénération. Je puis même vous aſſurer, avec vérité, que de tous les témoignages d'aprobation que l'on a daigné donner au tableau que j'ai tracé de notre Socrate ruſtique, il n'en eſt aucun qui m'ait tant flatté que les vôtres, parce qu'à la maniere dont vous vous y êtes pris, vous avez offert dans votre perſonne à mon ame attendrie la peinture d'un caractère auſſi ſublime dans ſon genre que celui dont je vous avois procuré l'eſquiſſe l'eſt dans le ſien. Découverte d'autant plus précieuſe pour moi que de pareils caractères ſont également

yares ! Non, monsieur, il n'eſt point à mes yeux d'état auſſi noble que celui d'un maître dans la ſcience du ſalut, d'un orateur chrétien, ami des hommes & philoſophe ? Eſt-il une vocation qui fourniſſe à l'activité d'un ſage autant d'occaſions de travailler à la perfection de l'homme & à ſon vrai bonheur ? Qu'on place à la tête d'un troupeau un paſteur, ami de l'humanité, pénétré du véritable eſprit du chriſtianiſme, & qui, à l'exemple de ſon divin fondateur, faſſe conſiſter l'eſſence de la religion dans l'amour de Dieu & du prochain, qu'il inſiſte en conſéquence beaucoup plus ſur l'obſervation des devoirs du chrétien que ſur la conſervation de certains termes obſcurs de l'école dans les formulaires de prieres, ou ſur des points de doctrine inintelligibles à la multitude, & vous verrez le vœu des

plus ſages légiſlateurs ſe remplir de ſoi-même. En un mot, une communauté chrétienne bien dirigée me repréſente, même ſous un gouvernement tyrannique, la république idéale de Platon dans toute ſa réalité. Jugez après cela, ſi votre aprobation, loin de m'être indifférente, ne vous a pas bien plutôt captivé toute mon eſtime. Mon ame toute entiere ſe confondoit avec la vôtre à la lecture de votre lettre; je ſentois le déſir le plus violent de m'élancer dans les bras d'un ſi vertueux ami, & de ſatisfaire, au milieu des plus doux embraſſemens & de l'agitation de deux cœurs qu'un même principe anime, cette noble curioſité qui le portoit à me demander divers éclairciſſemens propres à mettre le tableau du caractère de Kliyogg dans un jour encore plus favorable. Qu'après cela j'aie pu différer, près

de ſept ans, à vous répondre; que j'aie gardé le ſilence après avoir formé mille fois la réſolution de le rompre, me reprochant ſans-ceſſe avec amertume de me dérober à l'amitié d'un homme d'un mérite auſſi rare; ce ſont là de ces contradictions inconcevables, mais qui ſe préſentent en foule dans le cours de la vie, où les objets que l'on devroit, que l'on voudroit même remplir les premiers, ſont ſouvent les premiers négligés. Je ſuis d'autant plus expoſé à ce fatal inconvénient, que la Providence m'a placé dans une poſition qui me laiſſe très peu d'inſtans dont je puiſſer uſer à mon gré. Dans les diverſes vocations que j'exerce, ma vie eſt tellement conſacrée au ſervice de mes concitoyens [a], qu'il ne m'eſt ja-

[a] M. le D. Hirtzel, outre ſon emploi de premier médecin de la république & une

mais resté qu'un très petit nombre de momens pour m'entretenir avec mes amis présens & éloignés. Ajoutez, monsieur, que lorsque votre lettre me parvint, je venois de commencer à donner à l'un de mes fils les premiers élémens de l'art que je professe, me proposant de le conduire

---

pratique fort étendue, est encore appellé, comme membre du conseil souverain, à prendre part à l'administration. L'on a vu précédemment, & l'on verra dans la suite de cet ouvrage, que malgré tant d'occupations, la société de physique de Zurich n'a guères de membres plus actifs que lui. Et dans toutes ces différentes positions on retrouve en lui l'ami de l'humanité, le patriote éclairé, enflammé pour le bien jusqu'à l'enthousiasme; tel enfin qu'il se montre dans ses écrits. *Note du traducteur, ainsi que toutes les suivantes.*

comme par la main, dans les sentiers épineux de la médecine, & que je n'avois d'autre tems à lui donner que précisément celui que j'avois destiné à mes correspondances. Actuellement que ce même fils, après avoir perfectionné ses connoissances dans une école qui doit son origine à celle de votre illustre Boerhaave, s'est mis en état de me soulager; je commence enfin à jouir un peu de moi-même, je puis me livrer davantage à mes occupations favorites, renouer enfin avec mes amis absents, avec le public; & c'est à satisfaire votre curiosité que je m'empresse de consacrer les prémices de mon loisir.

Vous me demandez, monsieur, si Kliyogg n'est point en butte aux traits envenimés de l'humeur jalouse de ses voisins; vous voudriez savoir si leur atteinte excite chez lui la colère & le désir de la

vengeance, & de quelle maniere il gouverne en ce cas ces violentes affections de l'ame ? Il n'eſt pas douteux que Kliyogg ne ſoit expoſé à l'envie & à la malice de ſes confrères. Il eſt homme de mérite, & quel eſt l'homme de mérite qui ſoit à l'abri des pourſuites de la malice & de l'envie. Le mérite véritable eſt la ſatyre toujours renaiſſante de tous ceux qui en manquent; plus cette ſatyre eſt palpable, moins on la ſuporte. Je conſeillerois en conſéquence à l'ami des hommes, qui ſe propoſe pour but de ſes voyages la connoiſſance des perſonnes les plus eſtimables des pays qu'il viſite, de commencer par fréquenter les lieux où ſe raſſemblent ces gens oiſifs qui font parade de leur eſprit en déprimant leurs concitoyens; qu'alors nôtre voyageur cherche à connoître les perſonnes contre leſquel-

les cette espèce de gens lui paroîtra le plus acharnée ; il y aura bien du malheur, si ce n'est pas chez ces personnes-là qu'il trouvera le mérite & les talens les plus distingués. Les voisins de notre philosophe cherchent à le décrier comme un homme singulier qui veut toujours être plus sage que les autres. Celui-ci prétend qu'il détruit ses bois parce qu'il augmente ses engrais de la dépouille des pins & des sapins ; celui-là veut qu'il ruine sa postérité en mêlant dans ses champs des terres de nature différente. Il épuise tellement, disent-ils, ses terres labourables, il les suce de maniere qu'elles ne rendront plus rien à ses descendans. D'autres veulent le faire passer pour un homme vain & terrestre, peu occupé de Dieu, & se confiant uniquement en son travail, parceque dans le vrai il regarde le travail

comme le plus sûr moyen d'obtenir la bénédiction d'enhaut. D'autres en font un flateur qui s'insinue chez les hommes en place, pour y déprimer les autres paysans, tandis qu'il n'a profité de l'accès que la sublime naïveté de son caractère lui a procuré chez les membres les plus accrédités & les mieux intentionnés de l'administration, que pour leur faire connoître le véritable état des campagnes, & les porter à favoriser le cultivateur laborieux. D'autres enfin tournent en ridicule toutes ses entreprises qui s'écartent de la routine ordinaire. Il n'est rien, en un mot, que l'envie & la malice n'employent pour le pousser à bout ou pour lui nuire. Mais lui toujours tranquile, au milieu de toutes ces menées, va son droit chemin, & n'opose à ses ennemis que les fruits de ses travaux, de riches moissons,

des enfans bien nés sur la phisionomie desquels on voit briller la tranquilité de l'ame & le contentement d'esprit, & dont l'obéissance & l'activité au travail augmentent chaque jour son bien être, enfin la faveur distinguée du souverain. Je ne l'ai jamais vu bien en colère, beaucoup moins ai-je pu remarquer en lui la moindre pente à la vengeance. Je l'ai vu dans des démêlés de commune à commune, où les intéressés mettent ordinairement beaucoup de véhémence, n'oposer aux emportemens de sa partie adverse que l'exposition franche & naïve des faits dans la plus exacte vérité; je l'ai vu plus d'une fois saisir avec une espèce d'enthousiasme l'occasion de procurer à ses envieux, à ses ennemis, l'accès auprès de ses patrons, & chercher à les ramener par les marques d'amitié les moins équivoques

& par les ſervices les plus eſſentiels. Procédés dont il eſt extraordinairement rare que les habitans de la campagne ſoient ſuſceptibles. Je profite avec ſoin de toutes les occurrences qui peuvent me faire connoître plus intimément cette claſſe de l'humanité, & je m'afermis tous les jours davantage dans la perſuaſion que les attributs du génie afecté à l'homme ſe dévelopent auſſi bien dans cette claſſe que dans toute autre. Mais la générosité [b],

[b] Le trait qu'on va lire, & que je ne me rapelle jamais ſans attendriſſement, prouve que ſi les exemples de générosité ſont peu fréquens dans la claſſe des cultivateurs, les bons procédés de leurs ſupérieurs à leur égard peuvent porter chez eux cette générosité, ainſi que la reconnoiſſance, au degré le plus éminent. Je cite ce trait d'après l'illuſtre ami des hommes, à qui j'ai dédié cet ou-

le défintéreffement, font de toutes les qualités de l'ame celles qui s'y dévelopent le moins; le payfan eft trop rarement dans le cas de les exerçer. Borné

---

vrage; voici comme il le raporte dans les éphémérides du citoyen, 1769, t. 2, p. 203. „ Les fermiers & les vaffaux de Mr. de Kergroader, ayant apris qu'il vouloit vendre „ fa terre, s'affemblerent & lui députerent „ les principaux d'entr'eux, pour le prier „ *de ne pas les vendre à des financiers;* & pour „ favoir *quelle forte de mécontentement ils* „ *avoient pu lui avoir donné.* Mes amis, dit „ le feigneur attendri, j'y fuis forcé par le „ dérangement de mes affaires; je ne puis „ plus foutenir mon état, & il faut que je „ vende pour conferver du moins à mes en- „ fans les débris de ma fortune. *Vos enfans*, „ reprirent les vieillards, *ne fauroient être* „ *en de meilleures mains que les nôtres. Nous* „ *favons cependant qu'ils ne font pas faits pour*

pour l'ordinaire au seul soin de se procurer sa subsistance, il ne voit, il ne fréquente guères dans les autres classes que des gens qui cherchent à s'aproprier de

---

„ *nous devoir leur subsistance. Il s'agit seulement de rétablir leur maison; daignez nous confier vos affaires.* A combien montent vos „ dettes? Ce sont les nôtres à tous. Votre „ bonne volonté me perce le cœur, leur dit „ M. de Kergroader, mais je dois cent mille „ écus; mes enfans, il faut que je vous „ perde. A ces mots, les députés le remer„ cièrent & se retirèrent, en lui promettant „ de lui rendre réponse dans peu. Ils re„ vinrent en effet au bout de quelque tems, „ lui remirent les 300,000 livres dont il „ avoit besoin, & signèrent avec lui un acte „ d'arrangement, dont la minute subsiste en„ core, par lequel ils laissèrent au seigneur „ la moitié du revenu de sa terre pour vi„ vre selon sa condition, & se rembour-

gré ou de force une partie du produit de ses peines. Mais vous savez combien Kliyogg a su s'élever au dessus du commun des hommes ; l'amitié, la condes-

---

„ soient de leur capital en quarante années
„ sur leurs redevances. Ensuite pour ne pas
„ faire les choses comme des syndics de di-
„ rection, ils le finirent par *le prier d'ac-*
„ *cepter un présent de huit beaux chevaux d'at-*
„ *telage*, *afin*, dit l'acte, *que la Dame puisse*
„ *venir à la paroisse d'une maniere convenable.*
Cette belle scène s'est passée dans le dernier siècle, plus près du milieu que de la fin. La terre dont il est question est située dans le diocèse de Léon, le quartier le plus abondant de la basse-Bretagne, & les descendans de Mr. de Kergroatter, par les femmes, en sont encore en possession.

On ne nous saura sûrement pas mauvais gré de raporter encore un autre trait de générosité & de délicatesse d'un anabaptiste

çendance, le pardon des offenſes, tout cela lui eſt auſſi naturel que ſon étonnante activité dans les travaux ruſtiques; & ces vertus le maintiennent dans une tran-

du pays de Waldeck. Ce ſeroit un ouvrage bien intéreſſant que celui dans lequel on décriroit la conduite morale & économique de ce corps d'Agriculteurs vraiment eſtimable, dont un Hollandois reſpectable, demerré cinquante ans à la tête de la magiſtrature d'Amſterdam, aſſuroit l'auteur qui m'a fourni ce trait, que durant ces cinquante années il n'avoit jamais pu trouver ſur les regiſtres publics une ſeule dépoſition grave contre un anabaptiſte. Voici le trait. « En » 1769, Mr. de Stadler, aide de camp de » Mr. le comte de Stainville, chargé de dé» couvrir des champs d'orge, pour y faire » fourager les chevaux de ſon général, ren» contra

tranquilité d'ame, dans un contentement que rien ne fauroit altérer & qu'on voit empreints en caractères divins fur fa phyfionomie. Tout nouvellement encore je fus lui faire vifite dans la compagnie de

„ contra un anabaptifte; il lui enjoignit de „ lui indiquer où il pouroit en découvrir. „ Ce bon homme s'en excufa avec un flegme auffi éloigné de l'infolence que de la „ crainte, On le contraignit, il marcha, & „ dit de le fuivre. Mr. de Stadler traverfa „ un petit bois à la fuite de fon nouveau „ guide. Ayant déja parcouru un efpace de „ terrein affez confidérable, il s'aperçut qu'il „ avoit outre-paffé plufieurs champs d'orge „ fans que l'anabaptifte l'en eut averti. Il „ lui en demanda la raifon. Alors le vieil„ lard s'avança encore quelques autres pas, „ & dit : *ces autres champs ne font pas à „ moi, celui-ci m'apartient; envoyez-moi un*

deux voyageurs suèdois, Mr. le baron de Rudbeck & le savant Mr. de Biörnstal, gens de mérite, dont l'œil observateur ne laisse rien échaper de tout ce qui peut intéresser l'humanité, soit dans les ruines des villes jadis célèbres, soit dans les bibliothèques, soit autour du trône des souverains, soit dans le cabinet de

---

» *faulx, & dites la quantité dont vous avez* » *besoin* ". Cette belle action est raportée par Mr. le marquis de P. dans un ouvrage qui méritoit de faire sensation; il est seulement dommage que nombre d'excellentes choses qu'il contient se trouvent mêlées à .... mais la manière franche & noble dont cet auteur, distingué à plus d'un égard, s'est condamné lui-même dans les éphémérides du citoyen, étoit bien faite pour désarmer la critique & calmer l'effervescence de la sensibilité nationale.

l'homme de lettres, ſoit dans l'attelier de l'artiſte & juſques derrière la charue. Nous trouvâmes Kliyogg à peine de retour d'un voyage aſſez fatigant & au moment qu'il venoit de ſe mettre à table. Il la quitta tout auſſi-tôt pour nous recevoir, & quelque beſoin qu'il eut de ſe repoſer & de ſe reſtaurer, nous lui fîmes vainement toutes les inſtances poſſibles pour l'obliger d'achever ſon dîner. Il nous entretint de mille choſes intéreſſantes, nous conduiſit dans ſes champs, & nous y fit voir les améliorations dont il s'occupoit; au retour il nous ſervit une collation champêtre, & ce ne fut pas ſans peine que nous l'empêchâmes de nous reconduire juſqu'en ville [c]. Ce trait,

[c] Nous vîmes quelque tems après ces mêmes voyageurs dans notre ville; ils ne

monſieur, vous fait voir à quel point la cordialité & la complaiſance ſont devenues des parties eſſentielles de ſon caractère.

Vous me demandez enſuite à quoi Kliyogg s'occupe dans les longues ſoirées de l'hiver? s'il les employe à la lecture? s'il fait uſage à cet effet d'autres livres que de la ſainte Bible, des Pſeaumes & du catéchiſme? s'il ſe livre à des méditations philoſophiques? ſi les événemens qui arrivent dans le monde, les mœurs, les uſages des peuples, les travaux & les amuſemens des autres claſſes humaines, excitent ſa curioſité? A tout cela, mon-

parloient de Kliyogg qu'avec enthouſiaſme, & ils emportoient avec une ſorte de vénération dans leur patrie la planche de ſon portrait.

ſeur, je vous répondrai purement & ſimplement, non. La philoſophie de Kliyogg ſe renferme entiérement dans la ſphère où la divine Providence l'a placé. Deſtiné par elle à être laboureur, il ſe croit uniquement apellé à cultiver ſon champ, à ſe nourir lui & ſa famille du produit de ſon travail, & à trouver dans tout cela ce qui conſtitue ſon vrai bonheur, ſavoir le contentement d'eſprit. Et c'eſt à quoi toutes les facultés de ſon ame ſont employées. Il exploite ſon domaine d'après les principes que ſon expérience, la ſagacité de ſes réflexions, & quelquefois les inſtructions des autres lui ont enſeignés. L'emploi qu'il fait des fruits de ſon induſtrie n'eſt pas fondé ſur des principes moins judicieux; cet emploi ſe borne à la nouriture du corps, à la conſervation, &, s'il ſe peut, à l'augmen-

tation même de sa santé & de ses forces. Tout autre usage des productions de ses champs, de ses vignes, de son bétail, tout ce qui tient à la délicatesse ou au luxe excite son indignation. Il découvre dans l'abus que l'on fait de ces biens les sources de la pauvreté, de la fraude & de tous les vices. De-là partent ses plaintes si bien fondées contre l'yvrognerie & la joie dissolue auxquelles on se livre les jours de fête, & même dans la semaine; delà sur-tout cette scrupuleuse attention qu'il aporte dans l'éducation de ses enfans, de les tenir éloignés de toutes ces recréations regardées assez généralement comme innocentes. Je ne puis m'empêcher de vous raconter à cette occasion une circonstance particulière de sa vie, dont la scène s'est passée dans ma maison. Un de mes amis de Basle, Mr. de Mechel,

artiſte célèbre, au gout & aux talens duquel ma patrie a des obligations eſſentielles relativement aux arts d'imitation, & dont l'étude du grand & du beau dans les productions de ces arts n'a pas ſeulement formé l'eſprit, mais encore échauffé le cœur au point de le rendre ſuſceptible des plus fortes ſenſations; Mr. de Mechel, dis-je, me fit le plaiſir de deſſiner, en ma préſence, la tête de mon ami villageois. Kliyogg commença par rire de mon idée, & ne s'y prêta que par pure amitié. Ce n'eſt pas, dit-il, qu'il m'en coute beaucoup à me tenir quelque tems tranquile, mais je ne vois pas à quoi ceci peut être bon. Si vous trouvez cependant qu'il en réſulte la moindre utilité, j'y conſens très volontiers; vous ſavez que je n'entends rien à toutes ces choſes-là. Mr. Mechel ne ſe laſſoit pas d'admirer ces

étincelles d'un feu céleste qui partoit de ses yeux, signe bien frapant pour tout physionomiste de la force de son esprit ; de son amour pour ses semblables, & de son contentement intérieur. Au milieu du travail de l'artiste les traits caractéristiques de ce visage intéressant disparoissent tout-à-coup, l'arondissement des muscles s'afaisse, les yeux s'éteignent, la face entière n'ofre plus que des rides.... On venoit de donner le signal lugubre qui annonçoit l'aproche de l'exécution d'une infortunée, qui avoit détruit le malheureux fruit de ses désordres. Ah, Dieu ! dit-il, en poussant un profond soupir, à quoi sert à présent la décapitation de cette misérable ? Il falloit étoufer le mal dans son principe, empêcher les écarts de cette fille, (elle étoit de son voisinage) dès qu'on s'en aperçut, dès qu'on la vit

s'adonner à l'oisiveté, fréquenter les cabarets les jours de réjouissance & se livrer à tous ces divertissemens corrupteurs. C'étoit alors que l'autorité devoit agir & se montrer sévère. Pour le présent il est trop tard, & le triste spectacle qui va se donner ne fera d'aucun effet, tant qu'on souffrira que la jeunesse envisage les premiers pas qu'elle fait vers le vice comme des amusemens innocens. Pensez-vous, monsieur, qu'à ce trait l'immortel Beccaria eut refusé le titre de philosophe à ce sage paysan? mais c'est proprement l'habitude qu'il a contractée de consulter en toute rencontre ce bon sens exquis dont il est doué, & d'agir constamment d'après les principes qu'il s'est formés, habitude à laquelle il doit son étonnante sagacité, & qui produit dans le raport de ses actions entr'elles & relativement à sa

manière de penser, un accord que rien encore n'a pu troubler; c'est cet inaltérable contentement d'esprit qui en est la suite & qui le met au-dessus de tous les vœux; ce sont encore ces sentimens si purs d'une bienveuillance universelle qui le font paroître si respectable aux yeux des admirateurs du beau moral, & qui rendent sa conversation si naïve, si cordiale, si dégagée de toute espèce de gêne, si peu susceptible d'être intimidée par l'éclat de la grandeur; c'est enfin cette égalité d'ame qu'il conserve dans tous les événemens de la vie, & dont l'aspect même de la mort ne sauroit déranger l'équilibre; c'est tout cet assemblage qui compose en lui le philosophe & le philosophe de l'espèce la plus rare, au point même qu'il nous faudroit presque remonter jusqu'à Socrate avant d'en trouver un chez

lequel la manière de penſer, les actions & les diſcours, s'accordent avec une harmonie auſſi complette. Cela vient préciſément de ce qu'il ne s'eſt jamais écarté du cercle des occupations relatives à ſon état, & de ce qu'il s'eſt accoutumé à ne jamais penſer qu'aux choſes auxquelles il devoit penſer, & à ne jamais faire que ce qu'il devoit faire dans le moment actuel. La Bible eſt donc le ſeul livre qu'il liſe, & toujours de la manière dont j'ai déja rendu compte au public. J'ai même quelque ſujet de douter qu'il ait jamais lu le tableau dont il m'a fourni le modéle [*d*]. Plus enclin à ſe moquer qu'à

[*d*] On ſait que la femme reſpectable du grand Racine n'a jamais ni lu, ni vu repréſenter une ſeule des ſublimes tragédies de ſon mari.

m'aplaudir de la peine que je prenois, il ne pouvoit en concevoir l'utilité, parce qu'il n'avoit jamais été dans le cas de méditer ſur l'influence des ſciences ſur le bonheur des hommes. Un de ſes frères, qui avoit été nombre d'années ſoldat en Hollande, aimoit beaucoup la lecture & s'étoit formé une aſſez jolie collection de livres de géographie & d'ouvrages myſtiques, dont il étoit ſur-tout fort enthouſiaſmé; cet homme paſſa les dernières années de ſa vie chez notre philoſophe, qui parvint, ſans le ſecours de l'érudition, à lui faire ſentir avant ſa mort l'abſurdité de la doctrine des myſtiques. Les enfans de Kliyogg jettèrent quelquefois les yeux ſur les livres de leur oncle, ils aquéroient, en les liſant, ſur les mœurs, ſur les arts, la façon de vivre des différens hommes de différens pays, des no-

tions qui flattoient leur curiofité. Notre philofophe s'aperçut qu'ils s'efquivoient quelquefois du travail, ou qu'ils y revenoient plus tard que de coutume, qu'enfin ils dirigeoient leurs penfées fur des objets éloignés, & que l'attention que leurs occupations préfentes exigeoient en fouffroit. Toutes ces lectures ne lui parurent dès lors qu'une yvraie qu'il falloit extirper : il le fit fentir à fes enfans, pria fon frère de tenir ce poifon fous la clef, & comme ce bon vétéran mourut peu de tems après de la confomption, Kliyogg fe hâta de fe défaire, à vil prix, de la collection entière. Tout ce fatras ridicule a manqué, me difoit-il, de me gâter tous mes enfans; la pioche, la charue, la fourche, voilà les livres qu'ils doivent manier. Jugez de-là, monfieur, combien il eft loin de toute efpèce d'é-

rudition. Mais ſi c'eut été par la voie des ſciences qu'il fut parvenu à la ſageſſe qui le diſtingue, ce n'auroit plus été comme un payſan philoſophe que j'euſſe pu le faire connoître; mais comme un payſan ſavant qui n'eut rien ofert de plus extraordinaire qu'un ſavant de profeſſion qui cultiveroit quelquefois ſon jardin & ſon champ, & je n'euſſe pas pu tirer de ma découverte l'induction que j'en ai tirée, ſavoir que dans cette grande diverſité de claſſes qui partagent l'humanité, il n'en eſt aucune où les facultés intellectives & déterminatives de l'ame humaine ne puiſſent ſe déveloper dans toute leur énergie & s'élever à la hauteur d'une ſaine philoſophie. C'eſt ſur quoi je me ſuis éforcé de fixer l'attention de tout le monde, & je me ſuis flaté que j'exciterois quelques voyageurs philoſophes à

obſerver aſſez ſoigneuſement la manière de penſer & d'agir des nations ſauvages, pour connoître juſqu'à quel point ce principe pouvoit être conſtaté par l'expérience. C'eſt un problême que je voudrois donner à réſoudre à un Banks, à un Solander, & à ceux qui les ont ſuivis dans leurs voyagès vers ces iſles éparſes ſur la mer pacifique. L'on découvriroit que le ſavoir n'a aucune prérogative ſur les autres profeſſions pour élever l'homme à ſa véritable grandeur, qu'il eſt même abſolument néceſſaire de borner le ſavoir lui-même dans un petit cercle d'objets, ſi l'on veut que le génie ſe déploye dans toute ſa force. Nous voyons en éfet quelquefois les ſublimes géomêtres [*e*] auſſi

[*e*] Le célèbre mathématicien Euler, qui partage avec les Bernoullis, ſes conoitoyens

ignorans en politique que le ſimple payſan, & le plus fameux capitaine montrera tout auſſi peu de gout que ce dernier dans ce qui concerne les beaux arts. Il n'eſt point de grand homme qui dans certaines poſitions ne joue le perſonnage d'un enfant, & qui ne ſe mette dans le cas de fournir à des têtes très ordinaires de quoi rire, avec une mine triomphante, de ſon ignorance.

Vous déſirez enſuite, monſieur, de ſavoir de moi la manière dont Kliyogg en uſe

& ſes maîtres, les honneurs ſuprêmes dans la partie la plus difficile & la plus profonde des connoiſſances humaines, paroit un des hommes les plus ſimples & les plus ordinaires dans ſa maiſon & dans le train ordinaire de la vie.

use avec ses enfans. Vous me demandez si l'aménité, la franchise & une honnête liberté ont lieu dans le ménage, ou s'il gouverne sa famille par la crainte & avec la rudesse & la sévérité d'un villageois? enfin si ces enfans ne connoissent ni l'ambition ni la jalousie? La paisible amitié, l'aimable joie, dépouillées de toute ombre de gêne, règnent dans cette heureuse maison, & tous ceux qui y sont admis les trouvent peintes sur les phisionomies satisfaites de ceux qui l'habitent. La chose ne sauroit même être dans la façon de vivre que j'ai décrite. Sur tout ce qui concerne les occupations domestiques, chacun peut dire librement son avis, & le meilleur est toujours sûr d'être suivi, parce que tous sont accoutumés à chercher le vrai sans prévention ni partialité, & à ne se laisser gouverner que par la saine

raiſon. Chacun peut ſe raſſaſier ſuivant ſon apétit ; ni les vivres, ni même l'argent, ne ſont, comme je l'ai déja dit, renfermés ſous la clef, & rien n'a jamais pu exciter la moindre jalouſie dans aucun. Le père les a toujours aimés & traités également & conſultés de même dans toutes les occurrences ; il n'a pas de plus grande ſatisfaction que de les entendre ſe diſputer à qui donnera les meilleures ouvertures pour tout ce qui peut tendre à la proſpérité du ménage. Tous ont été préſervés avec le même ſoin dès leur plus tendre enfance des plaiſirs ſi dangereux du jeu, de la boiſſon, & nul d'eux n'a jamais aproché des lieux où l'on s'y livre. Auſſi voit-on déja notre philoſophe ſe multiplier dans chacun de ſes enfans. Ses principes ont tellement tourné chez eux en habitude que la fortune la plus apa-

rente ne sauroit les engager à se séparer de la maison paternelle. Un très bon parti s'étoit offert à l'aîné de ses fils, mais la condition d'aller habiter la maison du beau-père mit le jeune homme dans l'impossibilité d'accepter une offre, qui, sans cette clause, lui auroit été aussi agréable qu'elle lui étoit avantageuse. Kliyogg a tellement su bannir toute espèce de jalousie de sa maison que ses fils y ont reçu très cordialement un beau-frère, qui vit depuis plusieurs années avec eux & a même fait recevoir sa mère dans le ménage. Cet homme étoit singuliérement prévenu contre Kliyogg, & dans le tems que celui-ci vint s'établir dans un domaine que le souverain a confié à notre philosophe, il venoit le voir, bien moins pour s'instruire que pour juger par lui-même de la singularité du personnage dont il s'étoit

fait une idée ſi déſavantageuſe, & pouvoir enſuite le tourner en ridicule avec connoiſſance de cauſe : mais le ſolide bon ſens dont la nature l'avoit doué ne lui permit pas de méconnoître le bon & le vrai. Après avoir rougi de ſon intention, il ſe vit contraint d'eſtimer celui dont il prétendoit ſe moquer ; il vit que tous les procédés dans leſquels il s'écartoit de la route ordinaire étoient fondés ſur la ſolide raiſon. L'amour l'enflamma pour une de ſes filles, il la demanda en mariage, & l'obtint ſous la condition d'habiter la maiſon du philoſophe, de travailler avec ſes enfans, & d'entrer en part de tout avec eux. Il s'éleva bien dans les commencemens un léger mécontentement chez les fils, mais leur père leur fit ſentir avec énergie les heureux éfets qui réſultent de la réunion des forces dans le

travail, & combien les profits d'une maifon alloient toujours en augmentant, à mefure que le nombre des bras agiffans s'y multiplioient, tandis que la féparation des familles & la divifion des domaines entrainoient une décadence totale; mais que du refte il laiffoit à ceux d'entr'eux à qui cet arrangement continueroit de déplaire pleine & entiere liberté de quiter la maifon. Actuellement ils reconnoiffent, par expérience, combien leur père avoit eu raifon d'en agir ainfi. Ce gendre eft devenu à tous égards un fecond Kliyogg; il a adopté tous fes principes, & s'eftime en conféquence le plus heureux des hommes. Sa mère eft également enchantée de pouvoir terminer fa carrière au milieu d'une famille où la paix & la concorde régnent fans altération & font la douce récompenfe de l'honnête

travail. C'eſt ici qu'il faut ſe rendre pour ſentir la beauté du pſeaume 133 [le 132 de la vulgate] dans toute ſon énergie. Ne croyez pas cependant, monſieur, que les enfans de Kliyogg ne jouiſſent d'aucune eſpèce de recréation. Lorſque, par exemple, ils ſe rendent dans les champs au tems des moiſſons, il les fait précéder par un violon. Les dimanches vers le ſoir, il s'aſſied au milieu d'eux pour chanter; les ſeuls chants admis dans cette maiſon ſont les pſeaumes de David; mais il eſt aiſé de voir, à la manière dont ces chants ſont exécutés, que fortement pénétrés du même eſprit qui animoit le roi prophête, ils goutent dans ce pieux exercice un tel degré de ſatisfaction que peu d'hommes, avec les ſecours les plus raſinés de l'art, ſont ſuſceptibles de s'en procurer un pareil. Les

deux voyageurs Suédois, dont je vous ai parlé plus haut, affiftèrent un jour à une de ces pieufes recréations; l'air de componction des chanteurs, la joie épurée qui fe peignoit fur leur phyfionomie, jettèrent ces étrangers dans une forte de raviffement. Ici l'on voit combien il feroit facile à l'homme d'être heureux, s'il s'attachoit feulement à fe procurer dans l'accompliffement de fes devoirs le véritable contentement intérieur, au lieu de fe tourmenter à courir après les vains fantômes de bonheur & de grandeur qu'il ne ceffe de fe forger.

Vous me demandez encore, monfieur, fi Kliyogg eft fouvent feul dans fes champs? Si l'ennui ne l'y furprend pas quelquefois, ou s'il fait s'en garantir par les charmes de la méditation? Toutes les fois

que Kliyogg se rend dans ses champs, il n'y est jamais oisif; ou bien il y trouve à travailler, ou bien il examine l'état de ses possessions & médite en lui-même sur les travaux ou améliorations qu'elles exigent, ce qui suffit pour écarter l'ennui. Ajoutez, que malgré le grand éloignement qui sépare le domaine qu'il possède en propre d'avec la ferme qu'il exploite, il se rend fréquemment de l'une à l'autre. Cette promenade de quatre heures lui tient lieu d'une recréation qu'il prend souvent à l'issue de son travail, ce qui ne l'empêche pas d'expédier dès qu'il arrive les ouvrages qu'il y trouve à faire. Dans le chemin il s'entretient avec lui-même sur la prospérité de son ménage, & sur le bien être des habitans de la campagne en général; il sent le prix des bénédictions dont Dieu a daigné couronner

fon labeur, il fait des vœux pour que fes femblables en obtiennent de pareilles. Il confidère les poffeffions qu'il traverfe, ce qui lui fournit matière à de nouvelles méditations. Acofte-t-il un voyageur ? il entre en converfation avec lui; l'entretien roule conftamment fur l'amélioration de l'agriculture & fur le bien qui doit en réfulter dans tout pays qui s'en occupera férieufement, car jamais il ne fort de fa fphère. La nature de vos queftions me feroit foupçonner que vous vous attendiez à des réflexions métaphyfiques de fa façon, ou du moins à quelques obfervations relatives à la phyfique en général. Si telle étoit votre opinion, permettez que je vous défabufe. Kliyogg eft tellement dénué de tout ce qui s'apelle fcience, qu'auffi-tôt qu'on lui propofe des queftions qui s'éloignent du cercle des

objets qui ſe raportent à ſa profeſſion, ou aux relations civiles dans leſquelles il ſe trouve placé comme membre de la ſociété, il répond, je n'entends rien à ces choſes-là. Mais il eſt en même tems dans l'idée que tous ceux qui ne ſont pas comme lui des agriculteurs de profeſſion ne ſauroient avoir des connoiſſances bien aprofondies de ſon métier, de ſorte qu'il lui arrive auſſi ſouvent de vous dire dans la chaleur de la converſation, vous n'entendez rien à ceci, je vais vous l'expliquer. Enfin il prouve par ſon exemple que la ſageſſe eſt indépendante du ſavoir. Ainſi n'eſpérez pas, monſieur, que j'aie bien des choſes à vous dire de ſes découvertes en fait de religion, ſoit naturelle, ſoit révélée. Sa théologie eſt très abrégée ; en voici le précis. Aquite-toi fidélement & avec aſſiduité de tous les

devoirs & de tous les travaux que t'impose ta vocation. Fais toujours ce que le sentiment intérieur t'ordonne de faire dans le moment où tu délibères, n'attends point d'autre bénédiction d'enhaut que celle qui devient la récompense d'un travail réfléchi & assidu. Gardes-toi de manger d'autre pain que celui que tu te seras aquis par tes propres mains, & agis envers chacun de tes semblables de la même manière dont tu voudrois qu'on en agisse avec toi, pour lors tu pouras t'assurer d'être aimé de Dieu & envisager la mort sans éfroi, dans la certitude d'arriver à la félicité que le Sauveur t'a aquise. Lui demande-t-on ce qu'il pense du péché originel, il vous répond : fais seulement bien, & sois tranquile sur le reste. Lui objecte-t-on qu'ainsi il déprime les mérites du Sauveur, puisqu'il croit

mériter le ciel par ses œuvres; il vous répond avec une espèce de chagrin: je ne prétends point mériter le ciel, c'est le Sauveur qui nous l'a mérité, c'est un point tout décidé; mais ce même Sauveur exige en retour que j'agisse bien; c'est-là mon emploi, il a su pourvoir au reste. Telles sont, monsieur, les idées qu'il se forme de la religion; toujours plus soigneux d'en accomplir les préceptes que d'en aprofondir les dogmes. Il les admet comme certains, & n'a jamais conçu le moindre doute sur leur certitude. La tranquilité intérieure que la religion lui procure, lorsqu'il sent qu'il a rempli tous ses devoirs, est pour lui la plus forte démonstration de sa vérité. En revanche il méprise toute religion qui ne réside que sur les lèvres & que les actions démentent. Lorsqu'il entend beaucoup

parler de religion, de l'utilité du culte public, de la néceſſité & de l'éficace de la prière, à des gens adonnés à l'oiſiveté, à la volupté, à la débauche, & qui ſouffrent que leurs enfans s'y livrent impunément, ou qui cherchent à s'enrichir par la ruſe & la tromperie, il apelle la religion de ces gens-là, leur aſſiduité au culte divin, leurs prières, un menſonge manifeſte par lequel ils cherchent à abuſer Dieu & les hommes. Ce menſonge eſt, ſelon lui, le plus abominable des vices, en ce qu'il les alimente & les multiplie tous; on s'étourdit la conſcience en ſe perſuadant qu'on peut tout réparer en priant & en fréquentant beaucoup les temples. Rien n'excite plus ſon zèle que ces maximes ſi communes chez les payſans. Un jour qu'il étoit en compagnie avec deux notables de ſa paroiſſe, qu'il

venoit d'aider à pacifier une dispute fort vive entre deux de ses voisins, la conversation tomba sur la fertilité de ses champs. L'un d'eux lui témoignoit son étonnement sur la quantité de bled qu'il venoit de recueillir; & cela sans beaucoup prier Dieu, interrompit l'autre notable qui étoit habitué à mettre sans-cesse en avant l'importance du culte public. C'est ce que tu ne peux pas savoir, reprit Kliyogg, mais je sais bien moi que Dieu bénit tout travail honnête & assidu, & qu'il affectionne celui qui ne se nourit que du pain que ses mains lui ont fourni. C'est sans doute, répondit le même homme, une bonne chose que le travail, mais il faut aussi lire & prier, à quoi serviroient sans cela tant de beaux livres de dévotion? Je connois plus d'un de ces livres, reprit Kliyogg, dont il vaudroit peut-être

mieux s'échauffer le corps que l'imagination. On ſe prévaut de toutes ces lectures pieuſes, & l'on s'imagine qu'elles vous autoriſent à n'y pas regarder de ſi près, lorſqu'il s'agit de remplir ſes devoirs & de bien faire. O ciel! peut-on pouſſer plus loin le ſcandale, reprit le notable, avec un emportement qui ne différoit guères de la chaleur avec laquelle un théologien orthodoxe prononce ſur les écrits d'un théologien philoſophe, on voit bien que tu n'as point de religion, puiſque tu fais ſi peu de cas du culte divin & de la prière. — J'aime la religion, répondit Kliyogg, & même du fond de mon cœur, je vais auſſi très volontiers à l'égliſe pour m'y édifier; mais je ſoutiens qu'à moins de bien agir tout culte public, toute prière, toute lecture pieuſe, ne ſert abſolument de rien. Si quelqu'un

machine une injuſtice dans le fond de ſon cœur, s'il cherche à tromper ſon prochain, ſes prières ne ſont qu'autant de menſonges. Comment peut-il en effet parler ſérieuſement à Dieu dans le tems qu'il médite une mauvaiſe action, implorera-t-il la bénédiction d'enhaut lorſqu'il emploie la ruſe & l'artifice pour ſe procurer du pain. Si c'eſt là de la religion, ne vaudroit-il pas mieux qu'il n'y eut point de religion. — Ah! quelle horreur, repliqua l'antagoniſte de notre philoſophe, je crois actuellement qu'on m'a dit vrai, lorſqu'on m'a aſſuré que tu avois labouré dans l'après midi du jeudi ſaint, après avoir communié le matin, & que tu avois dans un ſaint jour de dimanche tranſporté ta charue d'un de tes champs dans un autre que tu voulois labourer le lendemain matin. Tout cela eſt très vrai,

repliqua

repliqua Kliyogg, mais le magiſtrat n'a-voit point encore ordonné que le jeudi ſaint ſeroit un jour de fête, & j'ai cru que puiſque j'avois promis de nouveau à Dieu, en recevant la ſainte cène, de bien remplir tous mes devoirs, je ne pécherois point en me livrant dans l'après midi aux travaux de ma profeſſion, le plus important des devoirs que Dieu m'a impoſés. J'ai encore porté, j'en conviens, un jour de dimanche ma charue d'un champ dans un autre; ai-je donc commis un plus grand mal que ſi j'avois joué aux quilles, comme tu as coutume de le faire, toi & tant d'autres, dans ce même jour? Le miniſtre ne porte-t-il pas tous les dimanches ſes livres d'un endroit à l'autre? & ces livres ne ſont-ils pas auſſi les inſtrumens de ſon travail? L'eſſence du chriſtianiſme conſiſteroit-elle donc

dans l'oiſiveté ? Il ſeroit pour lors bien aiſé d'être un bon chrétien, & cela arrangeroit bien du monde.

Vous jugerez par-là, monſieur, que Kliyogg n'eſt pas du nombre des chrétiens rigides, & qu'il ne ſeroit pas même un vrai croyant, ſi pour l'être il faloit croire que l'eſſence du chriſtianiſme réſide bien plus dans les préceptes que dans leur aplication à la perfection des mœurs. Or il n'a rien moins que puiſé ſa manière d'enviſager la religion dans la lecture de nos prédicateurs qu'on nomme philoſophes ou moraliſtes, puiſqu'il ne connoit guères, je le répète, d'autre livre que la bible & ſon catéchiſme. Il doit tout à la ſupériorité de ſa raiſon, c'eſt en ſe laiſſant aller à ſes inſtigations qu'il a trouvé ce calme intérieur, ce doux contentement, qui ont remplacé le trou-

ble accablant où le jettèrent pendant un tems, ainſi que je l'ai dit dans le premier volume, les opinions myſtiques qu'il avoit adoptées. Il eſt actuellement ſi bien affermi dans ſes principes que rien ne ſauroit plus l'ébranler. Le cadet de ſes fils mourut, il n'y a pas bien long-tems, d'une fièvre maligne, dans la huitieme année de ſon âge. Kliyogg avoit une affection ſingulière pour cet enfant, parce qu'il montra dès ſes premieres années un gout tout particulier pour l'agriculture. Dans tous ſes jeux il ne faiſoit qu'imiter les divers travaux de la campagne; il labouroit, il fumoit, &c. Sa maladie le jetta dans un délire qui dura juſqu'à ſon dernier ſoupir. Dans cette aliénation d'eſprit il ſe croyoit toujours aux champs à travailler. Sa mère ſe figura que ce n'étoient point là les objets dont un mou-

rant devoit s'occuper ; elle voulut eſſayer de le préparer à la mort, & lui lire les formules de prières adaptées à ces circonſtances. A quoi ſert cela, dit Kliyogg, ce pauvre enfant n'eſt point en état de rien comprendre à toutes ces choſes. Prie pour toi-même, & tout bas, cette lecture à voix haute ne peut avoir d'autre effet que d'inquiéter ce cher malade. Mais, reprit la mère, s'il alloit mourir, & que nous n'euſſions point prié avec lui ? S'il meurt, répondit-il, il moura dans ſa vocation, ſon eſprit n'eſt-il pas entiérement occupé de l'agriculture ? & tu vois avec cela combien il eſt tranquille ; encore une fois tes prières à voix haute ne ſerviroient à rien qu'à troubler cette tranquilité. Prie le bon Dieu dans le ſilence qu'il daigne le recevoir en ſa grace, ſi telle eſt ſa volonté. —— Mais

que diront les gens, ſi nous négligeons ces choſes-là? — Il n'eſt point queſtion de ce que diront les gens; il s'agit de ſavoir ſi cela eſt bien ou non; je ne vois aucun bien à réciter devant un enfant dans le délire des choſes qu'il ne ſauroit comprendre, & je trouve au contraire qu'il ſeroit impardonnable de riſquer de troubler la tranquilité de ce même enfant dans les derniers inſtans de ſa vie. Contente-toi, encore une fois, de le recommander à Dieu & à ſa divine Providence. Là-deſſus il prit le livre & le renferma. C'eſt ainſi que Kliyogg adhère toujours à ſon grand principe, que l'extérieur de la religion n'eſt bon à quelque choſe qu'autant que la raiſon l'avoue & que le cœur y participe.

Vous voyez, d'après tout ce que vous venez de lire, mon reſpectable ami,

qu'un bon ſens très ſain & très vigoureux eſt ce qui forme proprement le caractère diſtinctif de notre philoſophe ; ce n'eſt pas cependant qu'il manque d'imagination, nous pouvons en juger à la manière dont il ſait employer les comparaiſons pour donner plus de clarté à ſes penſées, ma narration en fournit plus d'un exemple ; mais ſon imagination eſt toujours ſubordonnée à ſa raiſon & ne lui ſert qu'à lui fournir des images propres à rendre ſes idées plus ſenſibles. Pour des traits vraiment poëtiques, je ne me ſuis jamais aperçu qu'il en ait laiſſé échaper. Il ſaiſit au reſte & ſent fortement le beau dans le phyſique & dans le moral ; il ſait même très bien exprimer ce qu'il ſent, mais bien plus par les traits animés & céleſtes que prend alors ſon viſage que par des termes choiſis. Ce qui le rend vrai-

ment un homme extraordinaire, c'eſt l'accord parfait & imperturbable de ſes penſées, de ſes paroles & de ſes actions. Je n'ai jamais rencontré cet accord dans un pareil degré de force chez aucun homme, & c'eſt-là ce qui lui attire l'admiration & la bienveillance de tous ceux qui le connoiſſent; c'eſt-là ce qui le rend digne des ſentimens que vous lui avez voués d'après l'informe tableau qui vous l'a fait connoître. Je ſuis perſuadé que vous l'eſtimeriez encore bien davantage, ſi vous pouviez être témoin oculaire de ſa vie toute harmonique. Je me félicite cependant de ce qu'il a conſervé aſſez de reſſemblance ſous mes foibles pinceaux, pour intéreſſer un ſi grand nombre de perſonnes de toute eſpèce de rangs, de conditions & de ſavoir. C'eſt ce qui m'a encouragé à livrer cette lettre à l'impreſ-

ſion. Les nouvelles ſcènes que j'y fais jouer à mon héros pouront n'être pas indifférente à ſes amis, à ſes admirateurs, & c'eſt avec la plus vive ſatisfaction que j'en profite, pour vous offrir, monſieur, un témoignage public des ſentimens de vénération que celle dont vous m'avez honoré a ſu m'inſpirer. Puiſſe le ciel répandre ſa bénédiction ſur les nobles intentions qui vous dirigent dans celui de tous les états qui peut opérer le plus efficacement la vraie félicité des hommes, &c. &c.



LETTRE II.

A M. GLEIM, *chanoine à Halberſtatt* [*f*].

Juin 1774.

MON ami, Mr. le major F., me fournit une occaſion fortement déſirée de vous offrir, mon très cher, un témoignage public d'une eſtime & d'une amitié que rien n'a pu ni ne poura jamais altérer.

[*f*] Mr. *Gleim* eſt un des poëtes de l'Allemagne qui lui font le plus d'honneur. Ses productions reſpirent cette douce volupté qui caractériſe les poëſies des la Fare & des Chaulieu. Ses odes anacréontiques ſont charmantes pour la plupart ; la facilité aparente qui y règne avoit ſéduit les jeunes têtes allemandes au point que lorſque ces odes parurent, chacun crut que rien n'étoit plus

Ce digne officier, dont le commerce me rapelle toujours vivement celui de notre Kleiſt [g], parce qu'il réunit, comme ce cher défunt, à beaucoup de zèle pour

---

aiſé que d'en faire autant. Cette erreur a produit des milliers d'avortons qui n'ont ſervi qu'à faire briller davantage le talent ſupérieur de Mr. Gleim dans ce genre. Les chanſons guerrières qu'il compoſa pendant la dernière guerre ont eu le plus grand ſuccès. On en a traduit quelques-unes en françois dans le journal étranger; mais quelle idée des traductions en proſe peuvent-elles donner de pareils morceaux!

[g] L'amitié peut ſeule excuſer le raport que Mr. le D. Hirtzel a bien voulu trouver entre feu Mr. de Kleiſt & le traducteur du Socrate ruſtique. En faiſant un compliment auſſi flatteur à ſon ami vivant, il n'a pas réfléchi au tort qu'il faiſoit à ſon ami

ſon métier un amour ardent pour tout ce qui tient au bon & au beau ; cet ami, dis-je, m'encourageoit depuis long-tems à raſſembler de nouveaux matériaux pour

---

défunt. Ce poëte guerrier, dont les productions ſe liſent & reliſent avec délices, a pouſſé l'héroïſme à un point dont l'hiſtoire ancienne & moderne fournit peu d'exemples. Qu'il ſoit permis à un militaire de s'étendre avec quelque complaiſance ſur les circonſtances également touchantes & admirables qui ont précédé la mort glorieuſe de ce grand homme. C'eſt ſur-tout en France qu'on ſait admirer & eſtimer les actions héroïques, même dans un ennemi. A la fameuſe journée de Cunnerſdorf, le 12 Août 1758, Mr. de Kleiſt ſe trouvoit major d'un bataillon du régiment de Hauſen; ce corps, formé depuis le commencement de cette guerre, avoit été ſi bien diſcipliné par ſes ſoins; il avoit

un ſuplément à la deſcription que j'ai donnée du payſan philoſophe, & de lui en fournir aſſez pour augmenter d'un ſecond volume la traduction françoiſe qu'il a pu-

---

ſi bien ſu lui communiquer cette ſupériorité de courage qui l'animoit, que ſecondé des autres troupes de la diviſion du général Fink il avoit déja emporté trois batteries & marchoit vers une quatrième, ayant après quelques ſalves de mouſquéterie diſperſé, la bayonette dans les reins, un régiment de grenadiers autrichiens. Quoique Mr. de Kleiſt eut déja reçu dans ces différentes attaques douze fortes contuſions, un coup de feu dans les premiers doigts de la main droite, qui l'obligea de tenir ſon épée de la gauche, & que bientôt après un autre coup de feu dans le bras gauche l'eut forcé de la reprendre de la main bleſſée, il ne put jamais, malgré tant de glorieux témoignages de l'intrépidité avec laquelle il avoit ſu afronter le péril,

bliée de mon ouvrage. Je pouvois d'autant moins le lui refuser qu'on m'exhortoit de tous les côtés non seulement à continuer, mais encore à communiquer

---

se résoudre à quitter le combat pour se faire panser; il vouloit vaincre ou périr sous les yeux de son roi. Dans sa qualité de major sa place étoit derrière le front; mais il ne vit pas plutôt le chef du bataillon qui marchoit devant son centre frapé d'un coup mortel, qu'il courut pour le remplacer, sans penser seulement à mettre pied à terre, comme il auroit dû naturellement le faire. Il ne songea dans ce moment qu'à saisir aussitôt un de ses porte-drapeaux par le bras, pour le faire marcher avec plus de vivacité, & encourager sa troupe à se porter à travers une grêle de coups, avec la rapidité nécessaire en pareille circonstance, sur la quatrième batterie qu'il alloit emporter, lorsque trois balles tirées d'un canon chargé à

au public mes obſervations ſur ce vrai philoſophe, & que j'avois remarqué que mon tableau n'avoit pas laiſſé de faire de toute part & ſurtout dans la claſſe la

---

cartouche lui fracaſſèrent la jambe droite & le firent tomber de ſon cheval. En vain il tente de s'y faire replacer, ſes forces l'abandonnent, il tombe en défaillance; deux ſoldats, l'un de ſon régiment, l'autre de la compagnie qu'il avoit eue dans celui du prince Henri, & que ſon attachement à ſon ancien capitaine avoit attiré là, l'emportèrent derrière la ligne. Un chirurgien, qui s'empreſſoit à donner à la hâte un léger panſement aux bleſſures de notre héros, eſt atteint à la tête d'un coup de feu qui le renverſe mort à côté de lui. Kleiſt plaint la deſtinée de cet homme ſecourable, ſans ſonger à la ſienne. Bien-tôt après des Coſaques le dépouillent & lui enlèvent juſqu'à ſa chemiſe, ſon chapeau & ſa perruque; ils l'au

plus diſtinguée de l'humanité, celle à qui le gouvernement des nations eſt confié, une impreſſion beaucoup au-deſſus de tout ce que j'avois oſé déſirer ou eſpérer. Je

---

roient même tué, s'il ne leur avoit pas parlé polonois; le croyant de cette nation, ils ſe contentent de le jetter dans une eſpèce de bourbier. Qu'on ſe repréſente ce brave guerrier, ce grand homme, ce poëte ſublime, étendu dans la fange, abſolument nud, couvert de plaies, privé de toute eſpèce de ſecours, luttant contre la mort, abandonné aux ſeules forces de ſon ame élevée! C'eſt dans cette affreuſe ſituation qu'exténué par les violentes fatigues qu'il avoit endurées, & plus encore par le nombre de ſes bleſſures, il s'aſſoupit vers le ſoir auſſi tranquilement que s'il eut été dans ſa tente. Pendant la nuit, le hazard conduiſit de ce côté là des huſſards Ruſſes, qui, après l'avoir tiré de la fange & couché ſur un peu de paille près

me suis donc déterminé à publier mes observations les plus intéressantes sous la forme de lettres adressées à quelques-uns de

---

de leur feu, le couvrirent d'un mauvais manteau, lui mirent un chapeau, lui donnèrent du pain & surtout de l'eau, le plus grand soulagement qu'on puisse procurer à un blessé. Vers le matin ces hommes compatissans, forcés de le quitter, l'un d'entr'eux voulut donner à Mr. de Kleist une pièce de huit gros qu'il refusa, mais que le hussard lui jetta avec un noble dépit sur le même manteau dont il l'avoit couvert. A peine furent-ils partis que les barbares Cosaques vinrent lui reprendre tout ce que l'humanité des hussards lui avoit laissé. Vers les dix heures du matin Mr. de Stakelberg capitaine de cavalerie russe, passant à portée de Mr. de Kleist, celui-ci se fit connoître

de mes amis éloignés dont le ſouvenir ſe renouvelloit toujours en moi avec une ſingulière vivacité dans toutes les ſcènes que je me propoſois de décrire. La plus intéreſſante de toutes les ſcènes que Kliyogg ait offertes à mes obſervations eſt en même tems la plus belle, la plus dé-

tre à cet officier, qui le fit conduire ſur un chariot à Francfort ſur l'Oder, Mr. le profeſſeur Nicolaï s'étant empreſſé de le loger chez lui. La fermeté avec laquelle Mr. de Kleiſt ſuportoit les vives douleurs que lui cauſoient ſes panſemens, la tranquilité d'eſprit, la gaité même qu'il montroit dans les fréquentes viſites qu'il recevoit des ſavans de Francfort & des officiers de l'armée ruſſe avoient fait concevoir de fortes eſpérances de guériſon, qu'un accident ſurvenu ſeulement le 22 à la jambe fracaſſée firent évanouir. Il mourut le 24, avec le courage

licieuse de ma vie ; celle où j'ai éprouvé, dans un degré que rien ne sauroit exprimer, la plus grande félicité dont l'homme soit susceptible ; celle où j'ai vu le plus aimable des princes embrasser notre villageois avec toute la chaleur de l'amitié, & une société choisie d'amis des hommes, pénétrés jusqu'au fond de l'ame

---

d'un héros & la résignation d'un chrétien. Le commandant russe lui fit rendre les honneurs funèbres dûs à son grade ; un officier supérieur de la garnison s'apercevant qu'on n'avoit point d'épée pour mettre sur son cercueil, détache la sienne, & dit : *je ne souffrirai point qu'un aussi brave officier soit privé de cette marque d'honneur.* Le clergé, l'université, la bourgeoisie, ne négligèrent rien de tout ce qu'il étoit possible d'ajouter à la pompe de cette lugubre cérémonie ; & jouirent de la consolation de voir leurs enne-

d'un aussi charmant spectacle, en partager avec moi les douces impressions. Je ne puis jamais me retracer cette scène si touchante sans me rapeller les heures fortunées que j'ai passées autrefois avec vous.

C'est dans vos délicieux entretiens que j'apris à connoître la véritable grandeur de l'homme & à sentir le prix de ce bon-

---

mis réunir leurs règrets à ceux qu'ils donnoient si justement à la mémoire d'un compatriote aussi distingué à tous égards. Nous venons de voir avec la plus douce satisfaction dans les papiers publics que le roi de Prusse a ordonné que la statue de Mr. de Kleist décorât la place Guillaume à Berlin, conjointement avec celle du maréchal Keith & du général de Winterfeld. Ce monarque a fait venir pour ces monumens de très beaux marbres d'Italie. Les artistes les plus célèbres seront chargés de ce travail,

heur que la feule vertu peut donner. Je voyois germer pour l'Allemagne en votre perfonne & dans celles de notre défunt Kleift, de Lang, Spalding, Sultzer, Ramler, cette époque mémorable où la belle littérature allemande s'eft élevée au point d'atteindre à la gloire de fournir fes auteurs claffiques, & d'avoir fu allier avec la profondeur & la folidité germanique cette douce magie dont les charmes exercent un empire univerfel, & qui fait échauffer le cœur en éclairant l'efprit. Je voyois alors dans votre grand FRÉDERIC un héros admiré dans le fein de la paix; je le voyois créer la félicité de fes peuples, leur donner ces loix qui, tandis qu'elles les préfervoient des atteintes de la chicane, donnoient une nouvelle impulfion à l'induftrie, & ramenoient une population étonnante dans fes

états; je le voyois dans ses heures de délassement y épurer & perfectionner le bon gout par l'exemple qu'il donnoit lui-même, & en attirant autour de sa personne les plus grands maîtres dans toutes les sciences & dans tous les arts. J'aprenois dans votre société à connoître le développement du génie humain sous plusieurs formes différentes. J'aprenois bien plus encore, j'aprenois à sentir tout le prix de l'amitié. Que l'univers admire en vous ce génie classique, qui le premier sut faire connoître aux Allemands les impressions épurées d'une volupté dont la vertu n'a point à rougir & qu'elle n'est point forcée de fuir; qu'il admire encore en votre personne ce nouveau Thyrtée dont les chants allumèrent avec une égale force le courage le plus héroïque dans le général comme dans le simple soldat. Ce

que j'y admirerai le plus, c'eſt la manière franche & impartiale dont vous acueillez tous les genres de mérite; c'eſt ſur-tout ce cœur ſenſible à l'amitié qui ſe livre tout entier à celui qu'il en juge digne, qui devient tout feu lorſqu'il s'agit du bonheur d'un ami, & qui ne perd même rien de ſa chaleur, lorſque des diſſenſions qu'il ne ſera jamais poſſible d'écarter de la littérature ſemblent annoncer une rupture qui deviendroit inévitable chez tant d'autres. Et ne vous ai-je pas vu ſuſpendre l'éfet de pareilles diſſenſions juſqu'au moment où par vos ſoins vous eutes aſſuré la fortune de votre ami courroucé. Et puiſque c'eſt à vous, mon très cher, que je dois le premier dévelopement de ces ſentimens dont j'éprouvai les délicieuſes impreſſions pendant l'heureuſe ſcène que je me propoſe de

décrire, n'étoit-il pas bien juste que je vous en consacrasse le tableau. Heureux si ce monument de ma reconnoissance vous prouve à quel point mon cœur en est pénétré, & si vous daignez me conserver votre amitié jusqu'à la fin de vos jours! Cette scène se passa aux bains de Schintznach où la société helvétique se trouvoit alors rassemblée. La situation de ces bains est extrêmement favorable à l'enthousiasme. L'Aar y roule ses ondes rapides sur un lit de sable très uni, le long d'un vallon fertile & agréable; ses rives sont ombragées de saules habités par une infinité de rossignols, dont le ramage enchanteur réveille dès la pointe du jour les habitans de la contrée, & répand dans leur sens au sortir du sommeil le doux contentement & la paisible joie. Les montagnes qui forment le vallon sont couvertes des

tions de Bacchus & de Cérès, la partie contre laquelle la maison des bains est adossée se termine à une forêt de hêtres qui est encore dominée par les ruines intéressantes du château de Hapsbourg. En face de la maison se présente un beau vignoble; la verdure de ses pampres qui tranche un terrain rougeâtre, une haute forêt de sombres sapins qui couronne cette partie, forment un coup d'œil singuliérement pittoresque. On découvre dans la partie unie du vallon divers villages, & dans l'éloignement la petite ville de Brugg, si riche en grands hommes, la patrie de notre Zimmerman [h]

---

[h] Mr. *Zimmermann*, aujourd'hui premier médecin de la cour de Hanovre, est trop avantageusement connu dans la république des lettres pour ne pas l'être par nos lecteurs; d'ailleurs nous en avons parlé dans

& des Stapffers ses dignes amis. Très proche des bains est un bosquet dont les agrémens sont d'autant plus piquans qu'il ne les doit qu'à la nature : l'art n'a fait

---

la note [pp] du premier volume. MM. *Stapffer*, ses concitoyens, ont été quatre frères, dont trois vivent encore, tous quatre d'un mérite rare. Nés sujets d'une républîque si respectable d'ailleurs, mais où, nous osons le dire, une politique trop personnelle laisse peu de ressource aux hommes de génie qui n'ont pas le bonheur de naître citoyens de la capitale, ils ont embrassé tous quatre l'état ecclésiastique dans lequel ils se sont aquis la réputation la plus distinguée. L'un d'eux est actuellement professeur en théologie à Berne. On a de lui un recueil de très bons sermons, & un traité de morale chrêtienne très estimé qu'on traduit en françois. Un autre de ces frères estimables a donné de très bons ouvrages sur l'économie rurale.

que le débaraſſer des épines dont les hê-tres qui le forment ſe trouvoient entre-mêlés, & en élargir en quelques endroits les allées. C'eſt dans ce beau lieu que depuis 1761 ſe raſſemble tous les ans, au moi de Mai, de tous les cantons de la Suiſſe, une ſociété d'amis qui ſe ſont propoſés pour but de gouter dans l'éfu-ſion de leurs ſentimens réciproques les doux fruits de la confédération helvéti-que, d'étendre & de rafermir toujours davantage l'eſprit d'union & de concorde qui doit en être la baſe. Vous ſavez, mon cher, que c'eſt de la confédération d'un grand nombre de différens états in-dépendans que s'eſt formé le corps Hel-vétique. Cette indépendance & le bon-heur qui en découle, tous ces différens états les doivent à l'alliance qui les unit, aux ſermens que nos ancêtres ſe firent

accidentellement les uns aux autres de ſe protéger mutuellement contre la violence & l'opreſſion, & de ſe maintenir de concert dans l'état de liberté dont ils jouiſſent depuis un tems immémorial [*i*]. Chacun de ces états a ſa forme de gouvernement particulier. Ce qu'ils ont de commun, c'eſt qu'il n'en eſt aucun qui ne ſoit une république; mais les uns s'aprochent davantage de la pure ariſtocratie, les autres tiennent de plus près à la pure démocratie, d'autres enfin offrent un mélange de toutes les deux. Aucune

---

[*i*] Il eſt prouvé par des monumens authentiques que les cantons Suiſſes qui ſe ſont ſouſtraits, par leur valeur, à la tyrannie des baillifs Autrichiens, n'ont fait en cela que défendre d'anciens droits dont ils avoient été mis en poſſeſſion bien longtems auparavant.

de ces formes ne ressemble en tous points à l'autre, chacune a sa propre nuance, & cette nuance en produit une dans les mœurs & dans la façon de penser de chaque état. Les uns tiennent à la manière de vivre qui règne dans les palais des grands, les autres à la simplicité des mœurs réservée à l'état de nature, d'autres se maintiennent dans ce juste milieu qui constitue la vie bourgeoise. A ces différentes nuances s'en joint une nouvelle qui doit son origine à la situation plus ou moins agréable, au degré de fertilité plus ou moins grand des lieux où l'on s'est vu naître, & qui donne aux uns plus de penchant à la gravité, tandis que d'autres sont au contraire plus portés à la gaieté & à la plaisanterie. La différence des langages produit encore une nouvelle nuance; chacun de ces langages donne

aux différens cantons quelque chose du caractère national du peuple auquel il est propre. Ceux-ci s'aprochent des Allemands, ceux-là des François, ceux-là des Italiens. Cela se remarque principalement dans le gout pour les arts & les sciences & dans la manière d'exprimer ses sentimens & ses pensées. Enfin la différence des religions opère une dernière nuance d'autant plus importante que son influence sur la liberté de penser & sur les progrès des sciences est plus sensible [k]. Il règne au milieu de tout cela

[k] Il ne seroit pas difficile de distinguer dans tous les pays une diversité immense de pareilles nuances. Malgré le bon mot si aplaudi du célèbre Stern sur la grande ressemblance des François entr'eux, bon mot qui pouroit tout au plus être vrai à quelques égards dans la capitale, il est très cer-

dans les aſſemblées de la ſociété de Schintznach un ton de patriotiſme, d'amitié, de condeſcendance, que rien ne ſauroit altérer; vous y verriez naître de cette diverſité le déſir de mettre à profit

---

tain que les nuances de province à province, ſurtout en allant du nord au midi, ſont des plus ſenſibles; elles le ſont également d'une profeſſion à une autre. Bien plus, le militaire national eſt partagé en France en huit corps ſéparés, l'infanterie, la maiſon du roi, la cavalerie, les dragons, les troupes légères, l'artillerie, le génie, la marine; & tous ces corps ſe diſtinguent l'un de l'autre par des nuances très faciles à ſaiſir. Il y auroit une infinité d'obſervations à faire ſur cet objet. Le penſeur profond & éclairé qui s'en occuperoit en tireroit certainement des inductions qui répandroient beaucoup de jour ſur la théorie de l'homme phyſique & moral.

le bien que chacune de ces différentes nuances territoriales opère chez elle, pour le faire ſervir à l'accroiſſement, à la proſpérité de ſes concitoyens, chacun dans ſa patrie particulière. L'ariſtocrate aprend de ſes amis démocratiques à s'humaniſer envers ſes inférieurs, à leur montrer plus d'affection & plus de confiance. Le démocrate aprend de l'ariſtocrate à connoître tout le prix de l'exactitude à maintenir ſes loix dans leur vigueur, & d'une juſte aplication des revenus de l'état au bonheur des peuples. Il revient chez lui plus pénétré qu'il n'étoit du reſpect que l'on doit à ces mêmes loix, & plus porté qu'auparavant à contribuer d'une partie de ſon bien-être aux beſoins publics. Celui-ci s'enflamme d'amour pour les ſciences & les arts; ſaiſi d'une louable émulation, il voudroit obtenir à

ſa patrie particulière la réputation de ſavante dont elle eſt abſolument privée ; celui-là s'eſt mis à portée de ſe convaincre qu'on peut avec moins de ſavoir être ſage & heureux, & que plus de ſoumiſſion à l'autorité eccléſiaſtique, y entra-t-il même un léger levain de ſuperſtition, donne aux eſprits une ſoupleſſe qui permet de les tenir en bride contre les écarts de la liberté, & qui fournit au légiſlateur des moyens de travailler plus eſſentiellement au bonheur du peuple, il aprend de cette manière à mettre la liberté de penſer à ſa juſte valeur & à la reſſerrer dans des limites raiſonnables. Tout cela forme dans cette ſociété une ſorte d'harmonie morale qui jette le philoſophe dans un raviſſement pareil à celui où les ſons harmonieux, dont votre défunt Graun diſpoſoit avec une force plus

que

gue magique, plongeoient les auditeurs de ses sublimes oratorio. Jamais aucun membre de Schintznach ne s'est trouvé à ces assemblées sans éprouver la plus [illegible] émotion; même les étrangers, que quel-ques-uns de nos confrères y [illegible] se trouvoient bientôt [illegible] me enthousiasme. [illegible] plus graves [illegible] faction avec [illegible] avons vu même [illegible] précieux [illegible] se [illegible] avoient [illegible] moindre [illegible] homme de [illegible] tir d'une de [illegible] bien [illegible] n'est que [illegible] couvrir les [illegible]

nité dans mon jeune élève. Des Anglois, des François, des Allemands, des Danois, d'un rang & d'un mérite diftingués, font venus participer à notre commune fatisfaction & ont défiré d'être nés parmi nous. Jufqu'à des princes de maifons fouveraines, oubliant l'élévation de leur rang, font venus partager notre bonheur en qualité de confrères, & ne s'eftimoient eux-mêmes que felon le degré d'amour pour l'humanité dont leur cœur étoit animé. Mais jamais je n'ai vu ce fentiment fe manifefter dans un jour auffi brillant que chez l'aimable prince L** E** de W**, qui honora en 1765 la fociété de fa première vifite. Depuis quelques années, ce prince avoit établi fon féjour dans une campagne aux environs de Laufanne. Là vivant comme autrefois Apollon parmi les bergers, il y prenoit avec

complaiſance les habitudes des perſonnes au milieu deſquelles il habitoit, & voilant l'éclat de ſa naiſſance, il mettoit ſa gloire à donner à ſes concitoyens adoptifs l'exemple de toutes les vertus domeſtiques & civiles, exemple d'autant plus ſalutaire qu'il accoutumoit les habitans de ces contrées à placer ces vertus dans leur cœur au même rang auquel la haute naiſſance du prince qui les pratiquoit les élevoit. Une fièvre putride devenue épidémique fournit à S. A. S. une occaſion particuliere de manifeſter l'ami des hommes dans toute ſa force. Elle ſollicita du magiſtrat l'inſpection ſur les malades que la pauvreté mettoit dans la néceſſité d'être ſecourus par le ſouverain, tant pour le traitement de la maladie que pour la ſubſiſtance, faute de tout autre moyen d'y pourvoir. Vous jugerez, mon

ami, par ce fragment d'une lettre que Mr. Tiſſot, témoin oculaire, & bien compétent m'écrivit le 10 Mai 1766, de la manière dont cette belle ame s'aquitta de ſa noble fonction. " Notre reſpectable „ prince devroit être celui de tous les „ hommes honnêtes. Tous ſes momens „ ſont marqués par une belle action. Nos „ maux lui ont fourni de nouvelles oc„ caſions de déveloper toute la grandeur „ de ſon ame. Il a été le conſolateur „ des affligés, le nouricier des pauvres, „ le père des orphelins, le médecin des „ malades. Il n'a pas encouragé le bien, „ il ne l'a pas fait faire, il l'a fait lui„ même, il a vêcu pendant quatre mois „ dans nos chaumières les plus obſcu„ res, & ſon arrivée en faiſoit diſpa„ roître les miſères ". Vous jugerez encore de la force des expreſſions que le

ton de notre société avoit faites sur le grand cœur de cet excellent prince par cet autre fragment d'une lettre dont S. A. m'honora le 29 du même mois de Mai, & vous en admirerez l'inimitable énergie [1]. " La société de Schintznach a „ fait sur mon ame une impression pro„ fonde. Non, je ne ferai plus aucune „ démarche sans me rapeller avant tou„ tes choses que j'ai l'honneur d'être „ membre de cette assemblée auguste. „ Elle m'anime encore davantage à la „ vertu, & elle échauffe mon cœur d'un „ feu divin que le bonheur de tous allu„ me de plus en plus, c'est au plus di„ gne d'entre nous que le rang apartien-

[1] Tous ces fragmens ne sont point traduits; ils sont exactement transcrits d'après les lettres originales qui sont en françois.

„ dra, & nous ne mesurerons plus les „ distances respectives que par celle qu'il „ y aura entre nos vertus & nos mérites. „ Que le patriote indigne ne puisse ja„ mais aprocher des portes sacrées de ce „ temple auguste, & que celui d'entre „ nous qui se sera dégradé par des actions „ viles ou suspectes soit banni d'entre „ nous comme une brebis infecte ". Le pur amour de la vérité, dépouillé de toute ombre de flatterie, m'oblige d'ajouter que le ton dominant de la société aquit, par les sentimens que le prince y répandit, un degré de force & de noblesse auquel il n'avoit point encore atteint jusques alors. Cet illustre confrère nous fit mieux sentir le bonheur d'être nés citoyens d'états où l'on n'a pas besoin d'aspirer à d'autre grandeur qu'à celle que donne la vertu. Il attisa dans nos ames en nous offrant

dans sa personne le plus beau modèle du vrai patriote le feu vivifiant du patriotisme. Il avoit posé lui-même pour principe que dans une société pareille à la nôtre le premier rang apartenoit au plus vertueux & au plus éclairé, sans nul égard pour la naissance ou pour la dignité, & ce fut en y souscrivant que tous les cœurs s'empressèrent à le lui donner. Vous eussiez cru voir le meilleur des souverains au milieu de ses sujets devenus heureux par ses sages réglemens; tant ce digne prince avoit su se captiver tous les esprits [*m*].

[*m*] Le prince ne voulut jamais souffrir, malgré le vœu unanime de la société; que son illustre nom fût placé au haut de la liste des membres qui la composent, qu'on est dans l'usage d'insérer dans ses actes impri-

C'eſt dans ces mêmes lieux, dans cette même ſociété dont je viens de vous entretenir que S.A.S. déſira de voir Kliyogg, dont le tableau avoit eu le bonheur d'émouvoir cette belle ame. Je ne puis encore me refuſer au déſir de vous communiquer, ainſi qu'au public, ce que le prince daigna m'écrire à cette occaſion. Voici les propres termes de ſa lettre, du 15 Novembre 1764. " On ne vous a
" point trompé dans les détails qui vous
" ſont parvenus du plaiſir que me fait
" votre ouvrage. Le raviſſement qu'il
" m'a cauſé a été proportionné à mon
" amour pour les hommes. J'ai ſouvent
" arroſé cette peinture touchante des

---

més; on fut obligé de l'inſcrire à la place que lui aſſignoit l'ordre alphabétique adopté par la ſociété dans ſon principe.

» larmes d'attendrissement que ne sau-
» roit lui refuser une ame sensible. Le
» paysan philosophe me confirme de plus
» en plus dans l'opinion où je suis de-
» puis longtems, que l'homme le plus
» heureux doit être aussi le plus grand.
» On est grand quand on satisfait avec
» zèle & avec exactitude aux devoirs en-
» vers sa patrie & ses semblables ; on est
» heureux quand on aime son état & les
» devoirs qu'il impose, & quand on jouit
» de la douce conviction de les avoir
» remplis, sentimens délicieux qui ins-
» pirent à un honnête homme ce respect
» flatteur dont il se récompense lui-mê-
» me. Cette définition du bonheur & de
» la grandeur me fait imaginer que la
» véritable méthode d'aprécier les hom-
» mes seroit, ce me semble, de les es-
» timer non par l'éclat de leur puissance

„ & de leur gloire, souvent également
„ usurpées & injustes, mais de les éva-
„ luer par l'amour qu'ils portent à leur
„ état & par la paix intérieure qui règne
„ dans leur conscience. C'est-à-dire, que
„ le degré de bonheur dont chaque hom-
„ me jouit est aussi le degré de sa gran-
„ deur réelle. Je sens à merveille que
„ cette mesure commune rabaisseroit les
„ mortels orgueilleux qui voudroient
„ tout soumettre à leur ambition; mais
„ d'un autre côté elle releveroit les ames
„ sublimes, & voilà précisément ce qu'il
„ faudroit pour le bien de l'humanité".

VOUS croirez bien aisément que j'acceptai très volontiers la proposition que S. A. me fit d'engager mon paysan philosophe à se rendre à Schintznach. Cet événement me préparoit le spectacle le plus digne d'occuper les regards du sage. C'é-

toit néanmoins une entreprife périlleufe pour le peintre de Kliyogg de placer aux yeux de tant de connoiffeurs fon original à côté de fon tableau. Combien n'étoit-il pas facile que l'éclat de la fouveraineté & l'attention avide des fpectateurs déconcertât notre villageois au point de le rendre incapable de manifefter le fond de fon ame ; car enfin combien de fois n'arrive-t-il pas que le favant le plus diftingué joue à la cour d'un fouverain le rôle d'un enfant [n]. Dans ce cas ma defcription n'auroit plus été regardée que comme une fiction, & perdoit dès lors fon feul véritable prix, le pouvoir de raprocher les

[n] En Allemagne furtout, où les gens de lettres, pour la plupart moins diffipés qu'en France & plus concentrés dans leur cabinet, fe répandent peu dans le grand monde.

rangs & d'incliner les esprits l'un vers l'autre dans les conditions les plus éloignées entr'elles. Où si Kliyogg paroissoit dans son vrai point de vue, l'éclat de son mérite déceloit la foiblesse du peintre, & ne pouvoit que l'humilier. Mais comme j'avois été guidé dans mon travail par l'amour de l'humanité, par le désir de me rendre utile, & nullement par la soif de la réputation, toutes ces considérations ne me laissèrent pas la moindre inquiétude. Je me réjouissois au contraire de pouvoir éprouver la sagesse de mon ami sous une face toute nouvelle. Je lui envoyai donc en diligence un messager, bien assuré qu'il ne manqueroit pas de venir aussitôt; car je sais que rien ne lui est aussi naturel que de faire plaisir à ses amis. Je me rendis le jour suivant à Brugg pour l'attendre chez mon cher

Zimmermann & m'y remettre d'une migraine que la joie animée & néceſſairement un peu bruyante d'une compagnie très nombreuſe avoit fort augmentée. Quel remède en effet plus efficace que la ſéduiſante converſation de l'ami de mon cœur & de ſa digne épouſe, un ange caché ſous une forme humaine, car en elle habitoit l'ame la plus douce & en même tems la plus éclairée, enfin la plus propre à confondre le miſantrope qui ſe ſeroit attaché à lui trouver des défauts. La paiſible ſatisfaction que j'avois puiſée dans le ſein de l'amitié diminua mon mal; un ſommeil tranquile, pendant lequel mon ame s'ocupoit de la dignité & du bonheur de l'homme, acheva de le diſſiper. Le lendemain l'ami que j'atendois parut de très bon matin. Il avoit marché toute la nuit & fait ſept lieues à pied ſans

s'arêter ailleurs que fous un arbre pour s'y reftaurer au moyen d'un morceau de pain qu'il avoit pris en poche, & d'un trait d'eau fraiche puifée dans une fource voifine. Il étoit vêtu d'un habit de payfan de couti très propre. Si cet équipage n'étoit pas bien impofant, il régnoit en revanche fur fa phyfionomie une vivacité & une férénité qui lui gagnoient tous les cœurs. Le burgrave de Dohna s'étoit auffi rendu à Brugg à la rencontre de Kliyogg à qui j'expliquai le rang qu'occupoit ce jeune feigneur & fes relations avec le héros de la Pruffe qu'il avoit fi fouvent admiré. Il envifagea le burgrave avec le regard perçant d'un obfervateur; puis il fe mit à donner des louanges qui partoient du cœur à un roi qui n'avoit, difoit-il, opéré tant de merveilles que parce qu'il étoit toujours le premier à la befogne

L'exemple de ce prince, pourſuivit-il, avec un mouvement de tête qui annonce toujours chez lui une émotion intime, n'a pas peu contribué à relever mon courage, lorſque j'étois prêt à ſuccomber ſous les difficultés qui troubloient l'adminiſtration de ma maiſon. Ah! me diſois-je, il faut travailler ſans ſe rebuter, être toujours à l'endroit où l'ouvrage eſt le plus pénible, le matin le premier & le ſoir le dernier. Les choſes ne ſauroient aller autrement; croyez-moi, meſſieurs, ſi le maître n'eſt pas toujours à la tête, s'il ne montre pas aux autres, par ſon exemple, la manière dont il faut qu'ils s'y prennent, tout eſt manqué. Le ſerviteur qui entend mieux la beſogne que le maître & la remplit mieux mépriſe ſes ordres, fait à ſa volonté; & cette volonté ne ſera jamais portée au point de

ſacrifier ſes forces, & de procurer une augmentation de richeſſes à un homme qu'il mépriſe ; il ſongera bien plutôt à ſon propre avantage, à ſe faire donner un meilleur ſalaire & à ſe procurer plus de commodités. C'eſt ainſi que notre philoſophe nous dévelopa ſa ſageſſe dès le premier abord. Je le prévins ſur l'honneur qu'il alloit recevoir de paroître devant un prince, & j'eſſayai ſi je ne parviendrois pas à l'intimider. Ce fut en vain ; je ne fis naître en lui que la joie de voir de ſi grands ſeigneurs pouſſer l'humanité juſqu'à s'entretenir avec des payſans, & il trouvoit dans cette condeſcendance le plus ſûr moyen de répandre l'abondance & le bonheur ſur la terre.

NOUS nous mimes dans une caleche ouverte pour nous rendre à Schintznach ; nous traverſâmes dans la route des champs cultivés ;

cultivés ; le burgrave en prit occasion de mettre Kliyogg sur le chapitre de l'agriculture & de le faire raisonner sur les différentes branches ; il fut question de diverses nouvelles espèces de grains, de fourages artificiels &c. Kliyogg ne condamna rien, il soutint seulement que ce n'étoit pas les plantes utiles qui manquoient à l'agriculture, mais que son plus grand défaut venoit de ce que les terres n'étoient pas suffisamment travaillées. Toutes ces nouvelles espèces de grains, tous ces fourages artificiels ne serviront à rien, disoit-il, tant qu'on se relâchera sur le travail & sur les engrais, qu'il faut être très soigneux de multiplier avec la plus grande attention. De plus ces graines & ces plantes étrangères ont tout autant besoin d'être façonnées & engraissées que nos grains connus & ordinaires &

nos herbages naturels. J'ai vu des agriculteurs prodiguer leurs ſoins & leurs meilleurs engrais à des productions d'un genre nouveau, tandis qu'ils laiſſoient dépérir les autres pièces de leur fonds. On vint enſuite à parler de la culture de la garance qu'il ne connoiſſoit point du tout, mais ayant apris qu'elle nuiſoit à la culture des grains, elle ceſſa bientôt d'exciter ſa curioſité. Nos vignes, dit-il en riant, ſont déja d'aſſez grands paraſites. Nos pauvres champs & nos pauvres prairies ne ſe reſſentent déja que trop de la prédilection avec laquelle on cultive le jus de la treille; on les laiſſe pâtir pour donner tout l'engrais aux vignobles.

CE fut en nous entretenant de cette manière que nous nous trouvâmes près de l'entrée de la maiſon des bains; le prince en étoit déja ſorti, accompagné

de tous les membres de la ſociété pour recevoir le payſan philoſophe. Je pris Kliyogg par la main pour le conduire vers le prince, dont le premier mouvement fut de l'embraſſer avec beaucoup d'émotion. J'ai bien de la joie de te voir, Kliyogg, après tout le bien que l'on m'a dit de toi, lui dit-il. Je ſuis auſſi bien réjoui de vous voir, monſieur le prince, répondit le villageois, la ſatisfaction la plus vive peinte dans les yeux. Il eſt ſi beau que de grands ſeigneurs comme vous daignent deſcendre juſqu'à nous autres pauvres payſans. Je ne deſcends point vers toi, reprit le généreux prince, je cherche à m'élever juſqu'à toi, tu vaux mieux que moi. En diſant cela des larmes d'atendriſſement humectoient les yeux de l'ami des hommes. Kliyogg fut un moment déconcerté; mais il ſe remit

tout de ſuite, & dit; nous ſommes bons tous les deux ſi chacun de nous fait ce qu'il doit faire. C'eſt à vous autres princes & ſeigneurs à nous ordonner ce que nous avons à faire & à nous en preſcrire la manière; vous avez le loiſir de bien examiner & peſer ce qui peut être le plus utile au pays; c'eſt enſuite à nous autres payſans à obéir & à travailler avec zèle & intégrité; & c'eſt ſeulement alors que nous compoſons enſemble l'homme en ſon entier. Quelque avantageux que ſoit pour le pays le réſultat de vos plus ſages délibérations, vous n'en êtes encore qu'à la moitié de l'ouvrage, & le bien ne s'en fait point pour cela; il faut que le ſujet, que le payſan mette la main à l'œuvre; mais nous nous croiſerions dans nos travaux, nous y mettrions de la confuſion, le bien ſeroit encore né-

gligé ſi vous ne nous mainteniez pas dans l'ordre. Ainſi le payſan n'eſt que la moitié de l'homme ; le grand ſeigneur n'en eſt auſſi que l'autre moitié, il faut qu'ils réuniſſent leurs opérations, ce n'eſt qu'alors que l'homme paroît dans ſon entier & que l'œuvre réuſſit. Le prince philoſophe fut étonné de la juſteſſe des idées du villageois & de la manière lumineuſe dont il les expoſoit, mais plus encore de ce contentement intérieur qu'on liſoit dans ſes yeux tandis qu'il parloit. Il vit tout ce que valoit Kliyogg. Ce que tu viens de dire eſt d'une vérité céleſte, & c'eſt préciſément parce que tu repréſentes ſi bien ta moitié de l'homme entier & que tu remplis ton devoir avec tant d'intégrité que je t'aime & que je t'honore. Plut à Dieu que j'en puſſe dire autant de moi & avec la même confiance! Là-deſ-

fus il embrassa de nouveau Kliyogg. Je vois, mon prince, à la manière dont vous me parlez, reprit le villageois, que vous remplissez aussi bien les devoirs de votre place que je puis remplir ceux de la mienne. Vous ne sauriez croire combien mon cœur s'exalte à la vue de vos procédés. Mes travaux m'en deviennent le double plus chers, depuis que je vois qu'ils plaisent à un aussi bon seigneur; & vous n'en agiriez pas ainsi avec moi, si vous n'étiez déja dans l'habitude d'en user de même avec d'autres. Ah! vous ne savez pas tout le bien qu'opèrent votre condescendance & votre affabilité.— Je voudrois être dans ta position, c'est toi qui m'encourages à bien faire, tu vaux mieux que moi, répéta de nouveau avec une ame pénétrée l'incomparable prince. Kliyogg, vivement ému, répond

dit avec un ton de ſenſibilité qui fit la plus forte impreſſion ſur les cœurs de tous les ſpectateurs : ſans doute qu'il eſt plus difficile de bien faire dans votre condition que dans l'état de ſujet ; lorſque nous tombons en faute, que nous agiſſons contre la juſtice, vous êtes là pour nous punir & nous redreſſer ; mais quand c'eſt vous, meſſeigneurs, qui tombez en faute, vous n'avez perſonne au-deſſus de vous pour vous redreſſer & vous punir. Vous êtes abandonnés à vous-mêmes & à votre conſcience ; mais hélas ! qu'il eſt difficile de ſe gouverner ſoi-même ! Le prince ne répondit que par l'expreſſion d'une admiration ſilencieuſe qui ſe répandit ſur toute la compagnie, frapée d'entendre proférer à un payſan avec tant de franchiſe & une auſſi noble ſimplicité les vérités les plus importantes

pour l'humanité. S. A. prit Kliyogg par dessous le bras & l'emmena dans son appartement pour s'entretenir seul avec lui.

JE m'étois tenu pendant tout ce tems-là dans le silence, à considérer les physionomies des deux acteurs ; je vis avec la plus intime émotion comment les deux ames les plus nobles passoient l'une dans l'autre, j'admirai en eux l'homme dans sa grandeur, & le prince & le paysan disparurent également à mes yeux. Je vis deux des plus excellens hommes, nés pour s'aimer l'un l'autre, & je sentis le bonheur d'être aimé de tous deux.

TOUTE l'après dînée & la plus grande partie du lendemain Kliyogg fut l'objet de l'attention la plus curieuse de tous les membres présens de la société. On le questionna beaucoup sur ses opérations en fait

d'agriculture, fur fa manière d'élever fes enfans, fur fes principes de religion. Il répondoit à toutes ces queftions avec une noble franchife qui lui gagnoit de plus en plus l'affection de tous ceux qui l'écoutoient, & fur-tout de fon illuftre ami. Je m'éloignois quelquefois pour laiffer à ceux qui ne l'avoient jufques à ce moment connu que par ma defcription la facilité de l'examiner en pleine liberté, & lorfque je me raprochois d'eux pour entendre les jugemens qui fe prononçoient; j'effuyois dans le commencement bien des complimens flatteurs au fujet de mon philofophe. On vantoit le bonheur du héros d'avoir trouvé un auffi bon hiftorien. Plufieurs n'avoient encore entendu qu'un fimple laboureur, d'un grand fens à la vérité, mais qui n'avoit dit fur l'agriculture que des chofes communes;

les nouvelles & importantes découvertes dans la culture, les diverses espèces de fourages, tant de sortes de grains que les amateurs de l'économie rurale font venir des extrémités du globe, qu'ils sément dans leurs jardins, & dont ils calculent le raport dans toute l'étendue d'une vaste possession sur le produit d'un careau; tous les instrumens d'agriculture de nouvelle invention, & jusqu'à la manière de balancer les produits & les dépenses dans l'économie rustique, rien de tout cela ne lui étoit familier; il ne connoissoit que la culture en usage dans sa contrée, & ce n'étoit que par un travail opiniâtre qu'il cherchoit à perfectionner sa pratique, de la manière dont j'avois rendu compte dans ma description. Plusieurs cherchoient en lui du savoir & n'en trouvoient point; on n'y apercevoit qu'un

grand fond de droite & ſaine raiſon, un ſens naturel qu'il apliquoit heureuſement à tous les cas qui ſe préſentoient dans la ſphère étroite où la Providence l'a placé. Cette qualité ſurprend d'autant moins que le degré dans lequel on la poſſède s'aproche plus de la perfection. Il en eſt de cela comme du naturel dans le ſtile, qui n'eſt à ſon point de perfection que lorſqu'il eſt également intelligible à tout le monde, lorſque chaque lecteur ſent que c'eſt ainſi qu'il eut dit la choſe & que chacun ſe fût exprimé. C'eſt-là ce qu'on éprouve, mon cher, à la lecture de vos incomparables chanſons guerrières, lorſqu'après l'avoir achevée on ne peut concevoir par quelle magie on s'eſt laiſſé entraîner à un pareil excès d'enthouſiaſme. C'eſt auſſi là préciſément ce qui eſt arrivé au ſujet de Kliyogg, on ne vit d'abord

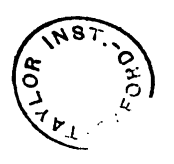
en lui qu'un payſan ordinaire, & l'on attribuoit en grande partie l'intérêt qu'avoit inſpiré ſon portrait au coloris du peintre ; mais inſenſiblement l'eſtime qu'inſpiroit ce ſens étonnant, ce jugement ſi ſain & jamais en défaut de mon ſage, s'augmenta tellement qu'à la fin il laiſſa la plus grande partie des aſſiſtans dans une admiration qui tenoit de l'enthouſiaſme, & que la manière dont il nous quitta porta juſqu'au comble. Tous convinrent alors avec moi que mon tableau n'avoit point atteint à beaucoup près à la beauté de l'original [*o*].

[*o*] Un de nos amis, à qui la ſociété de Schintznach doit en grande partie ſon établiſſement, & dont nous nous propoſons de mieux faire connoître le mérite aux penſeurs françois; un bon apréciateur, qui n'eſt ni facile admirateur, ni enthouſiaſte, nous

IL prit congé de nous par un remercîment court & naïf de toutes les marques d'amitié qu'il avoit reçues, & après avoir ajouté ſon *nun behüt euch Gott*, à préſent Dieu vous garde, il tendit la main au prince & voulut s'en aller: le prince lui gliſſa dans cette même main une pièce d'or. Que ſignifie ceci, dit Kliyogg, avec le ſouris de l'aiſance ſatisfaite? C'eſt un petit préſent pour te rapeller le plaiſir que tu m'as cauſé, répond le prince. Kliyogg regarde cette pièce & dit; ce n'eſt que de l'argent dont je n'ai nul beſoin; il m'en vient aſſez de mon travail; je ne vous en ai pas moins

---

avoua peu après, dans une de ſes lettres, qu'il avoit trouvé Kliyogg pendant ſon ſéjour à Schintznach, quant à ſon caractère moral, fort au-deſſus de l'idée qu'il s'en étoit formée d'après l'ouvrage de Mr. Hirtzel.



d'obligation de votre politesse, & voulut rendre au prince sa pièce. Garde-la, reprit S. A., c'est une bagatelle que tu as bien gagnée, puisque tu as négligé ton travail pour nous faire plaisir. Je n'ai pas eu moins de plaisir que vous, reprit Kliyogg, & depuis que j'ai vu par votre exemple de grands seigneurs affectionner les paysans laborieux, je vais tellement redoubler d'ardeur pour le travail que j'aurai bientôt regagné ce que j'aurai négligé. Vous ne sauriez croire combien j'ai éprouvé de satisfaction, & si j'avois à payer le plaisir que je viens de gouter, je serois votre débiteur. — Mais je t'ai occasionné des frais. — Aucuns, je suis venu jusqu'ici avec un morceau de pain, vous m'avez défrayé depuis mon arrivée; un autre morceau de pain me ramènera chez moi, ainsi gardez votre argent, je

n'en veux d'autre que celui que j'aquiers par le travail de mes mains ; ſitôt qu'on cherche à s'en procurer par d'autres voies, l'on eſt perdu. L'air auſtère dont il accompagna ces derniers mots engagea le prince à reprendre ſa pièce d'or, & il m'avoua depuis qu'il ne s'étoit de ſa vie ſenti auſſi pauvre que dans ce moment. Alors notre payſan philoſophe, bien reconnu pour tel, s'en retourna dans ſa maiſon comblé de nos bénédictions, & tous les aſſiſtans convinrent qu'ils n'avoient vu nulle part un mépris auſſi décidé pour les préſens, ſur-tout dans les gens de cette claſſe [*p*].

[*p*] Notre auteur a négligé une circonſtance qui nous a paru mériter d'être raportée, c'eſt que le prince fit placer Kliyogg à côté de lui dans les deux repas que notre

COMMENT trouvez-vous, mon cher Gleim, les ſcènes que je viens de vous décrire ? Pouvez-vous refuſer à cet homme le titre de philoſophe ? ai-je eu tort enfin de conclure d'après tout ce que j'ai vu de lui, que la grandeur de l'ame humaine pouvoit ſe déveloper dans chaque condition ? Qu'entre un ſage qui conduit la charue, un ſage qui cultive les lettres, & un ſage qui commande à un empire, il n'y a de différence que dans celle des objets ſur leſquels leur ſageſſe s'exerce ? Et n'eſt-ce pas préſenter la dignité de la nature humaine dans un nouvel éclat ?



QUANT

philoſophe a faits à Schintznach, où toute la ſociété mange toujours à la même table. Il le plaça de même dans une ſéance à laquelle Kliyogg aſſiſta.

QUANT à moi, je ne vous cacherai point que ce ſpectacle me jetta dans un enthouſiaſme où la grandeur de la nature humaine & le bonheur dont elle eſt capable ſe peignirent vivement à ma penſée. Je vis dans l'homme en général le ſeigneur de la nature, le ſeul être que la bonté du Créateur ait placé ſur la terre pour y contempler ſes merveilles & l'imiter dans l'œuvre de la création, le ſeul être que le dévelopement & l'emploi des facultés intellectuelles & corporelles dont il eſt doué mettent en état de commander à cette même nature, de diſpoſer à ſon gré des forces qui y ſont répandues, de les varier ſous mille formes diverſes pour ſes beſoins & pour ſes plaiſirs; tandis que les autres créatures ne ſont conſervées que par l'action immédiate de cette nature à laquelle elles-mêmes ne

ſervent que d'inſtrumens. C'eſt dans cette ſublime prérogative que conſiſte proprement la vraie deſtination de l'homme; c'eſt par elle qu'il devoit aprendre à connoître, à célébrer ſon auteur; c'eſt ſurtout dans l'exercice de ſes facultés qu'il devoit trouver le bonheur, puiſque cet exercice eſt toujours accompagné d'un ſentiment agréable. Si l'homme étoit privé de ces douces jouiſſances dans les claſſes inférieures des ſociétés, le monde créé auroit été rempli d'une vaine ſuperfluité de forces inutiles. La claſſe nouricière, la plus nombreuſe de l'humanité, ne pouroit plus être conſidérée que comme un aſſemblage de productions imparfaites, jettées ſur la terre uniquement pour ſervir à un petit nombre d'hommes placés dans les claſſes plus relevées, d'inſtrumens propres au dévelopement de leurs

facultés, uniquement bornées à fournir à ces êtres privilégiés de quoi se nourir. Mais combien une pareille idée ne choque-t-elle pas l'économie établie par la sagesse du Créateur en faveur de tous ses enfans! Tels sont néanmoins les préjugés que le rafinement des sociétés humaines a fait éclore, à mesure qu'elles se sont écartées de l'état de simple nature; préjugés qui n'ont aquis une ombre de vraisemblance que parce que l'agriculteur oprimé a soin de dérober le mérite & les talens qu'il possède aux yeux de ses opresseurs.

KLIYOGG m'a mis à portée de connoître une multitude de paysans & de les amener à des conférences amicales avec des magistrats distingués & des savans éclairés; on fut frapé du bon sens, de

l'éloquence & de la ſagacité de ces gens-là ; mais on obſerva dans le même tems combien ils craignoient de ſe communiquer. Que de peine n'eumes-nous pas à les convaincre de la ſincérité de notre affection, & cette conviction put ſeule écarter le voile ſous lequel l'homme ſe tenoit caché ! Nous découvrimes la même facilité à les claſſifier relativement aux divers degrés de dévelopement des qualités de l'eſprit & du cœur que dans les conditions auxquelles le préjugé a donné des rangs plus relevés. Nous diſtinguâmes des hommes d'une intelligence pénétrante, des ames vives & ingénieuſes, des têtes bien organiſées, des eſprits médiocres, des génies du premier ordre chez leſquels toutes les facultés de l'eſprit s'étoient dévelopées dans un même degré, de bonnes têtes mais négligées &c.,

& de même relativement au cœur, des vertus héroïques, des vertus circonfpectes, des vertus timides; une malice rufée, une malice de vanité, fondée fur l'opinion qu'elle annonce le génie &c.

NOMBRE d'expériences morales de ce genre m'ont pénétré de vénération pour l'état d'agriculteur; mon cœur fe dilate lorfque j'aperçois au lever du foleil le laboureur s'acheminer vers fon travail, & les mêmes fenfations que j'éprouvai autrefois en voyant Kliyogg traverfer fes champs fe renouvellent au dedans de moi. Le voici qui s'avance le lieutenant de la divinité créatrice, me difois-je dans l'éfufion de mes fentimens; dans fes yeux brille un feu célefte, fur fa face rembrunie repofe le vrai contentement; la douce humanité fourit dans fes traits mâles & robuftes; fes cheveux bruns qui tombent

en boucles que l'art n'a point arrangées, ombragent ſon front, & tempèrent, aux yeux du ſage qui le contemple d'un regard pénétrant, cet éclat divin qui le jetteroit dans les écarts de l'enthouſiaſme, ou qui ne pouroit que l'humilier lorſqu'il compare, à ſa honte, la ſageſſe naturelle qui paroit ici dans toute ſa force avec celle qu'il a puiſée en conſumant ſes veilles dans l'étude de cette vaine philoſophie qui dérobe aux regards de l'inſenſé, enflé de ſes titres & de ſon faſte, le plus beau des ſpectacles, celui du génie tel qu'il ſort des mains du Créateur. D'un pas dont la gravité annonce l'harmonie qui règne dans ſon ame, il marche à la tête de ſes enfans à travers ſes poſſeſſions; l'aimable innocence ſe peint ſur les phyſionomies de cette brillante jeuneſſe, car aucun vice ne s'eſt encore

gliſſé dans leur cœur ; ſes ſoins paternels en ont gardé les avenues avec une vigilance que rien n'a jamais pu tromper. Ils s'entretiennent avec une confiance affectueuſe ou de leurs travaux champêtres ou des bontés de l'Etre ſuprême. Voyez avec quelle attention ils prêtent l'oreille aux ſages inſtructions de leur père, & comme leurs naïves objections lui fourniſſent de nouveaux moyens de les éclairer. La ſeule des facultés de l'ame qui exerce ici ſon empire eſt un entendement ſain auquel la volonté ſe ſoumet en eſclave. La Divinité ſe plait à verſer ſes bénédictions, les couvre d'une manière inviſible, elle répand la paix dans leurs ames & la vigueur dans leurs membres exercés au travail. Enſuite elle commande aux forces agiſſantes de la nature de ſe plier aux intentions de ſes imitateurs &

de récompenſer leurs travaux par une abondante fertilité. Heureux le laboureur que le ciel favoriſe ! Heureux moi-même à qui Dieu daigna lever le voile & faire apercevoir dans cet être vraiment privilégié l'homme dans ſa véritable grandeur !

SI vous riez de mon enthouſiaſme, je vous prierai, mon cher, de conſidérer qu'il eſt le fruit d'une longue ſuite de réflexions que j'ai faites, en me livrant à mon étude favorite, la connoiſſance de l'homme. Ma profeſſion me met dans le cas de voir ſouvent, ſur ſon lit de mort, l'homme à découvert ; la Providence a permis que je vécuſſe dans la familiarité de nombre de ſavans illuſtres en tout genre ; je me ſuis lié avec des artiſtes qui m'ont apris à connoître & à admirer les chefs-d'œuvres de l'art ; des perſonnes

d'un rang élevé m'ont honoré de leur confiance, moi-même je fuis parvenu à prendre part au gouvernement de ma patrie, ce qui m'a mis à même d'anatomifer le plus beau chef-d'œuvre de l'art humain, un corps de république; mais la dignité effentielle de l'homme feroit reftée éternellement cachée, fi je n'avois apris à connoître de très près la claffe des agriculteurs. Il eft fi difficile dans les autres conditions de pénétrer jufques à l'intérieur du fruit au travers de toutes les envelopes dont l'art a fu le couvrir. Combien de fois ne croyons-nous pas entendre des penfées profondes, des fentimens fublimes, qui n'ont couté qu'un léger effort de mémoire, & qui n'ont fait que gliffer fur la langue du difcoureur! Combien de fois fommes-nous féduits par un maintien qui femble annoncer un fond

tres hommes & fixent ſes regards ſur ſes poſſeſſions & ſur ſon ménage. Il aperçoit facilement les fruits de ſon labeur aſſidu & la bénédiction qui le couronne. S'il eſt quelquefois déçu dans ſes eſpérances, ce n'eſt que pour un peu de tems & le dommage ſe répare. Comme dans la chute d'un chêne des myriades d'inſectes qui habitent ſon écorce, ſes feuilles, ſes fruits, n'en ſouffrent aucun dérangement & continuant tranquilement leurs occupations ne s'aperçoivent même qu'ils ont changé de lieu que lorſque la préſence d'un inſecte nouveau, qui juſqu'alors avoit vécu pour eux dans un autre monde, les avertit de ce changement; de même l'habitant des campagnes à l'abri de ſon abaiſſement eſt rarement troublé ou agité dans les plus grandes révolutions des états. Les plus terribles fureurs de

la guerre ne peuvent fufpendre fes travaux & en détruire les fruits que pour un tems affez court, & toute la violence du defpote n'a pour lui que l'effet d'un ouragan impétueux & deftructeur ou d'une grêle qui ne ravage que pour une année le produit de fes peines [q].

---

[q] Mr. Hirtzel nous permettra de n'être point de fon avis quant aux effets du defpotifme qui font bien plus deftructifs qu'ils ne le lui paroiffent dans le lointain, & que fon amour pour l'humanité voudroit lui faire croire. Non, ce tableau fi touchant & fi frais de l'heureufe vie du cultivateur ne fera reffemblant que dans les pays qui parfaitement inftruits de leurs véritables intérêts ne feront point foumis au fardeau des impofitions indirectes, arbitraires & anticipées, ni oprimés & ruinés par les réglemens fur l'induftrie, par les gênes fur les échanges

HORS de-là l'heureux cultivateur goute les plaiſirs de l'innocence, lorſqu'il mange le pain qu'il a ſemé, lorſqu'il boit le jus du fruit ou de la grape qui a mûri par ſes ſoins ; lorſqu'un ſommeil paiſible amené par la fatigue vient réparer ſes forces ; lorſqu'il ſe vétit de ſon lin ou de ſon chanvre, de la laine ou de la peau

---

& ſur le travail, par les reſtrictions & les prohibitions réciproques &c. &c. Une pareille adminiſtration n'exiſte encore nulle part, du moins dans cette partie du monde que nous habitons ; eſpérons tout néanmoins de l'acroiſſement peu ſenſible à la vérité, mais très réel, de nos lumières ſur un objet de cette importance. Si la ſcience économique produit jamais un Hercule capable de détruire l'hydre des préjugés, & le monſtre plus affreux & plus redoutable encore de l'intérêt perſonnel, nous verrons ſe changer

des animaux qu'il a lui-même élevés, lorſque l'huile de l'arbre qu'il a planté de ſes mains vient l'éclairer dans les longues ſoirées de l'hyver. Le changement des ſaiſons égaye ſes ſens par les ſcènes ſans ceſſe variées que lui préſente la nature, & par les travaux également variés que ces changemens ramènent. Les travaux de chaque ſaiſon lui procurent des fêtes

---

la face de l'univers, & la miſère qui dégrade encore en tant de lieux l'eſpèce humaine diſparoître entiérement. L'aurore brillante qui vient de ſe lever ſur l'adminiſtration françoiſe ſemble annoncer que ces heureux changemens ne tarderont point à ſe manifeſter pour ce beau royaume. Puiſſe alors leur exemple être ſuivi dans le reſte de l'Europe avec le même empreſſement & la même rapidité qu'on y adopte depuis longtems ſes modes futiles!

qu'il célèbre avec une joie qui va jusqu'à son cœur; jamais il n'éprouve l'ennui de l'uniformité; ce fléau des conditions plus élevées lui est inconnu. Les calamités que les gelées, la grêle, l'oppression du despote produisent, lui font gouter doublement les nouveaux succès de ses soins. Après les rigueurs des rudes hivers il n'en sent que mieux les douceurs de l'aimable printems. La moisson & la vendange font naître des plaisirs qui le dédommagent amplement des sueurs dont il les a payées; & les fatigues qu'il va chercher dans la forêt donnent aux longues nuits d'hiver des agrémens qui leur sont propres. Peu de besoins sont aisés à satisfaire, & avec moins d'occasion de se livrer à la dissipation, aux distractions ou à la contention d'esprit, il aquiert plus de pénétration & de justesse dans le petit cercle

cercle d'objets qu'il embraſſe. Si ſes plaiſirs ſont moins vifs, ils ſont au moins tranquiles & durables: une famille nombreuſe fait ſa proſpérité, tandis que dans les autres conditions la fécondité des mariages fait naître mille ſoucis rongeans. Il voit croitre dans ſes enfans de nouvelles forces propres à augmenter un bien-être qui eſt toujours en raiſon immédiate du nombre des bras dont on peut diſpoſer. Que la condition du cultivateur eſt heureuſe, qu'elle eſt noble lorſqu'il ſait & connoître & aprécier le bonheur que ſon Créateur lui a départi!

CEPENDANT il eſt ſi facile à l'être libre, dont les forces ſont ſi bornées, de ſe laiſſer entraîner par la pente gliſſante & rapide du vice; les paſſions orageuſes offuſquent ſi ſouvent la raiſon, répandent tant de déſordres dans les familles; leur

contagion fait de ſi rapides progrès, leurs ravages ſont ſi deſtructeurs qu'il eſt impoſſible au ſage, à l'homme vertueux de ſe garantir tout ſeul contre les effets de la malice & de l'avidité de ces hommes corrompus que l'oiſiveté a précipités dans la miſère. Le cultivateur avoit donc beſoin d'être protégé & ſecouru. C'eſt pour cette fin que la Providence a voulu qu'une portion moins nombreuſe d'hommes ſe ſéparât de la claſſe productrice. Je laiſſe à des philoſophes oiſifs, ou plutôt à cette philoſophie qui ſe repait de rêveries politiques le ſoin d'imaginer comment cette ſéparation ſe fit; c'eſt aſſez pour moi qu'elle ſe ſoit effectivement faite.

PARTOUT nous trouvons des hommes raſſemblés dans des villes. Ceux-ci furent privés du ſpectacle journalier des beautés de la nature, & des moyens de

pourvoir eux-mêmes aux néceſſités de la vie en cultivant la terre. En revanche ils ſe trouvoient ſans ceſſe en ſociété avec d'autres hommes qui devenoient les objets continuels de leurs obſervations. De-là cette aſſociation permanente d'idées & de réflexions, qui jointe au repos du corps devoit étendre davantage les facultés de leur ame. Les idées de la perfection & du bonheur dont la nature humaine eſt ſuſceptible, & que l'homme dans l'état de nature connoit mieux par le ſentiment que par le raiſonnement, devoient s'élever chez eux juſqu'à l'évidence, & tandis qu'ils parvenoient à connoître la capacité de la nature humaine, les ſources de ſa félicité & les vices qui la détruiſent, ils durent dreſſer le grand plan d'aſſociation d'où devoit réſulter le bonheur général & y montrer à l'homme

vertueux & raiſonnable une protection aſſurée contre les attaques du méchant & de l'inſenſé. C'eſt ainſi qu'il s'éleva des légiſlateurs qui par de ſages loix indiquèrent à chacun la place dans laquelle il pouvoit employer ſes talens de la manière la plus avantageuſe à ſa ſociété, travailler dans une vocation particulière pour un grand nombre de ſes frères, & ſe former à lui-même un bonheur aſſuré & tranquile. De-là s'eſt élevée la machine la plus ingénieuſe & la plus importante qu'ait pu enfanter l'eſprit humain, un corps d'état, une imitation du ſyſtême de l'univers, dont l'infinie ſageſſe de Dieu a réglé la diſtribution de manière que depuis le plus vaſte des globes qui le compoſent juſqu'au plus petit atôme, toutes les parties concourent par des loix générales à la conſervation du tout, & qu'il

n'eſt aucune de ces parties qui n'agiſſe utilement ſur toutes les autres, tandis que toutes les autres influent ſur elle avec la même utilité.

DIEU donna à cette claſſe d'hommes l'attrait de la gloire pour principal reſſort de leurs actions. Il étoit néceſſaire qu'ils ſentiſſent la dignité de leurs fonctions, que leur ame s'élevât, que leurs connoiſſances s'étendiſſent aſſez pour mettre dans une juſte balance les avantages & les déſavantages de l'aſſociation, pour diriger un certain nombre d'hommes de maniere que chaque individu, en travaillant à ſon bien particulier, opérât dans le même tems le bien général. Rien de plus noble que ce reſſort lorſqu'il agit ſuivant ſa deſtination, lorſque l'homme met ſa gloire dans les qualités réellement eſtimables de l'eſprit & du cœur, & à



bien mériter de la ſociété ; lorſque le guerrier à la tête de ſes concitoyens expoſe ſa vie pour la ſureté de l'état ; lorſque le légiſlateur paſſe les nuits pour aprendre à connoître ſa république dans tous ſes détails, la nature de ſon territoire, le nombre de ſes habitans, leur génie, leurs connoiſſances, leurs mœurs, leurs bonnes qualités, leurs défauts, la conſtitution des états voiſins, afin de peſer enſuite tous les raports que toutes ces diverſes circonſtances ont entr'elles, & d'aproprier ſes loix aux véritables beſoins du corps d'état dont il s'ocupe ; lorſque le ſavant à la lueur de ſa lampe travaille à étendre le cercle de ſes connoiſſances, tant pour augmenter en général la maſſe des vérités connues que pour aller dans le cours de la journée faire un heureux emploi de ſes aquiſitions, ſoit pour les

progrès de la religion, ſoit pour la conſervation de la ſanté, ſoit pour la défenſe des propriétés, ſoit pour l'inſtruction de ſes frères.

C'EST alors que l'amour de la gloire devient un inſtinct ſalutaire; mais il n'eſt plus qu'un penchant malheureux lorſqu'il ne s'attache qu'aux ſignes extérieurs du mérite, lorſqu'il cherche à ſe les aproprier par la ruſe ou par la violence; lorſqu'un héros qui ne l'eſt que dans ſon imagination dépravée ſacrifie à ſon ambition le ſang de ſes frères; lorſque le légiſlateur ne travaille qu'à s'élever au-deſſus de ſes ſemblables qu'il veut forcer à l'eſclavage; lorſque le ſavant cherche à briller par des opinions éblouiſſantes, lorſqu'il employe tout ſon eſprit à jetter du ridicule ſur tout ce qu'il y a de plus important & de plus ſacré, à déchirer les

nœuds les plus ſaints, en ſapant par les fondemens la morale & la religion; lorſqu'il ne cherche enfin dans l'emploi de ſes connoiſſances que ſon intérêt perſonnel &c. Cependant ſous cet aſpect même ce déſir de la gloire n'eſt point ſans utilité; il eſt entre les mains de la Providence une verge ſalutaire pour châtier les vices des hommes, & ramener le monde moral plus près de ſa perfection; comme dans le monde phyſique le tonnerre, les vapeurs empoiſonnées, les ouragans, les bêtes féroces, font partie de l'économie générale & y ont été placés pour des fins dignes de la ſageſſe du Créateur. Mais la juſtice divine punira doublement celui qui ne craindra point d'abuſer ainſi du plus noble des penchans.

SI les plaiſirs intellectuels ſont plus particuliérement le partage de cette claſſe

de l'humanité, le Créateur ne les a point privés pour cela des plaisirs des sens. Si le spectacle des scènes sans cesse variées qu'offre journellement la nature leur est dérobé, ils en goutent doublement les charmes, lorsqu'ils s'échapent de tems en tems de leurs prisons. D'ailleurs les beaux arts viennent remplacer cette privation par d'heureuses imitations de cette belle nature. L'architecture leur rend ces masses majestueuses qui bordent l'horison, & les allées que forment dans les forêts les chênes gigantesques; la peinture leur représente les plus beaux sites, & les fait participer aux douceurs de la vie champêtre, même lorsque dans la solitude de leur cabinet ils se livrent à un travail utile. La musique leur rend le chant mélodieux de l'alouette & les airs ravissans du rossignol; enfin la poësie, cette imi-

tation de tous les arts, leur crée de nouveaux mondes, les conduit dans les contrées les plus gracieuſes, & les fait converſer avec les hommes les plus diſtingués par leur caractère & par leur génie. Les arts ne ſupléent pas ſeulement à la privation des plaiſirs qu'offre le ſpectacle de la nature, ils nous peignent encore l'ame de l'artiſte, ils excitent dans les eſprits la noble émulation d'aquérir chacun de ſon côté, dans le genre qu'il s'eſt choiſi, le mérite de la diſtinction. C'eſt ainſi que l'homme dans tous les états trouve, dès qu'il le veut, les moyens de ſe rendre heureux. C'eſt ainſi que ſe manifeſte l'admirable harmonie que la bienfaiſance du Créateur a répandu dans la ſociété humaine; le ſouverain, le magiſtrat, le ſavant, l'artiſte, le cultivateur, tous les états y ſont liés les uns aux autres; il n'en

eſt aucun qui ne jouiſſe d'une riche portion de bonheur, & qui ne contribue à la félicité générale, à moins qu'il ne s'égare dans des voyes détournées.

JE n'ai jamais ſenti plus vivement cette harmonie que dans ce jour fortuné que je viens de vous décrire. Dans ce jour où je vis des princes, des comtes, des chefs de république, des ſavans, des payſans, des vieillards, des hommes dans leur maturité, des adoleſcens, des laïques, des eccléſiaſtiques, des catholiques, des proteſtans, les uns ſous l'extérieur éblouiſſant de la richeſſe, les autres ſous l'habillement modeſte qui convient à l'état mitoyen, tous réunis par le lien de la plus tendre amitié, tous empreſſés à ſe rendre agréables l'un à l'autre, à ſe raconter ce que chacun dans ſa poſition particulière étoit à portée de con-

tribuer au bonheur de la ſociété; tous pénétrés du déſir le plus ardent de ſe rendre auſſi utiles à leurs ſemblables qu'il étoit en leur pouvoir de le faire. Au milieu de tant de plaiſirs il me reſtoit néanmoins encore un ſouhait à former; c'étoit de vous avoir dans ce moment auprès de moi, mon cher Gleim, vous Lang, & ces autres amis avec qui je me ſuis livré aux premières impreſſions de l'amitié; j'aurois voulu, en vous produiſant dans cette ſociété, vous payer de la félicité dont j'ai joui dans la vôtre, félicité dont le ſouvenir ne s'éteindra qu'avec ma vie.



LETTRE III.

A Mr. F., major au ſervice de France à Basle.

Le 22 Juillet 1774.

JE me rends, mon très cher ami, à l'empreſſement avec lequel vous m'avez ſollicité de travailler à de nouvelles augmentations pour le tableau de notre Socrate ruſtique, & je cède avec d'autant plus de confiance à vos ſollicitations que c'eſt à vous que je dois une grande partie de l'accueil qu'on a fait à mon ouvrage. C'eſt par vous que Kliyogg s'eſt fait connoître aux étrangers. Vous avez tourné ſur lui l'attention du marquis de Mirabeau, ce digne ami des hommes, & de l'aimable marquis de Treſſan, qui

tous deux ont enrichi la seconde édition de votre traduction françoise d'additions très intéressantes. C'est encore vous qui l'avez fait connoître au célèbre économe Anglois, Arthur Young, & par lui à toute sa nation, dont les aplaudissemens ont confirmé la sagesse des procédés d'un homme qui dans toutes ses opérations n'a pris que la saine raison pour conseil & pour guide. Qui ne sent en effet tout le prix des éloges d'une nation qui s'est aquis depuis longtems le droit d'enseigner l'économie rurale aux autres peuples. Je m'en remets à votre discernement pour le choix des morceaux de mon suplément que vous croirez assez importans pour mériter d'entrer dans la troisième édition de votre traduction, persuadé qu'ils ne manqueront jamais de plaire sous la

forme dont vous ſaurez les revêtir (*).

KLIYOGG vit encore, & quoiqu'il ſe ſoit fait un changement très ſenſible dans ſa poſition, il eſt toujours le même. Il ne cultive pas ſeulement ſon propre domaine d'après ſes anciens principes, il en exploite actuellement encore un autre d'une étendue beaucoup plus conſidérable, éloigné de quatre lieues du premier. Ce nouveau domaine, confié à Kliyogg comme une récompenſe de ſon habileté & de ſa laborieuſe activité, eſt proprement une ferme dans le voiſinage de notre ville, que le Souverain a

(*) Mr. F. avoit ſuprimé dans ſa traduction, au commencement de cette lettre, pluſieurs phraſcs que les éditeurs ont cru devoir reſtituer contre ſon gré d'après l'original allemand. *Note des éditeurs.*

voulu par une grace toute particulière remettre à ses soins. Ainsi notre héros devient un exemple frapant des faveurs dont la Providence couronne le travail intègre du cultivateur.

A mesure qu'il voyoit ses enfans grandir, il voyoit aussi ses bras agissans s'augmenter dans son ménage ; l'éducation qu'ils devoient à sa tendresse éclairée donnoit un nouveau prix au secours qu'il pouvoit en tirer, ensorte que son héritage lui raportoit toujours davantage, & qu'il augmentoit en valeur foncière par les améliorations qu'il continuoit à y faire ; il en étendoit même les limites & ne négligeoit aucune occasion d'y ajouter quelque nouveau morceau de terre. Mais ce dernier point lui devenoit de jour en jour plus difficile. Son exemple avoit allumé la plus forte émulation dans sa communauté;

on commençoit à y pratiquer ſa manière de cultiver, dont le ſuccès étoit ſi bien conſtaté. Il s'y répandit plus d'aiſance, on s'attacha davantage à ſes poſſeſſions, les ventes devinrent plus rares, & les prix montèrent conſidérablement.

POUR lors Kliyogg ſongea ſérieuſement à prendre à bail une ferme d'une certaine étendue. La Providence permit qu'il en vaquât préciſément une de cette nature dans le voiſinage de la capitale. Ses prédéceſſeurs avoient ſuivi des maximes diamétralement opoſées aux ſiennes. Le travail étoit pour eux un fardeau qui paroiſſoit d'autant plus inſuportable à ces inſenſés qu'il falloit le prodiguer à un bien qui ne leur apartenoit pas en propre, & qui n'avoit pas même d'autre maître que le Souverain, deſorte qu'ils prétendoient en tirer l'uſufruit avec la moin-

dre peine poſſible. L'effet de ces beaux raiſonnemens fut que ce bien ſe détériora d'année en année, & que les produits en diminuèrent au point que leurs champs mal cultivés, le cens déduit, rendoient à peine la ſemence. Ces gens tâchèrent de ſe relever en établiſſant un bouchon; ils n'en prirent que plus de gout pour la vie fainéante, la dépenſe ſurpaſſa de beaucoup la recette, les dettes s'accumulèrent & l'abandon de la ferme fut bientôt le réſultat de cette mauvaiſe conduite.

LA chambre des finances, dont l'un des plus illuſtres membres eſt S. E. Heidegguer, qui tient actuellement le timon de l'état, tourna ſes vues ſur un homme qui eût aſſez de capacité & de courage pour rétablir un domaine auſſi détérioré, & qui pût trouver dans ce travail

la récompenſe de ſon habileté & de l'activité de ſes ſoins. La ſage prévoyance de ce père de la patrie lui préſentoit encore un autre avantage dans une pareille aquiſition. Cette ferme ſe trouve ſituée entre deux villages, où depuis nombre d'années l'agriculture eſt ſur un très mauvais pied, pour ne pas dire abſolument négligée. On pouvoit ſe flatter que la ferme du Souverain venant à proſpérer entre les mains d'un habile homme, la force de l'exemple produiroit une heureuſe fermentation chez les habitans de cette contrée, y réveilleroit le zèle pour la bonne agriculture & y raméneroit l'aiſance & une population utile. J'apelle population utile une augmentation d'habitans ſains, robuſtes & laborieux, genre de population tout opoſé à celle qui ne fournit qu'un peuple foible, débauché, fainéant,

tel qu'un zèle mal entendu pour les manufactures n'en produit que trop souvent. Les choses envisagées sous de pareils points de vue, le mérite de Kliyogg ne pouvoit guères échaper à l'œil vigilant des péres de l'état. On lui conseilla de se proposer pour cette ferme, qui lui fut aussitôt confiée avec un aplaudissement universel.

Ce domaine consiste en soixante-cinq journaux de prairies, en cent-cinquante arpens de terre labourable, quatre journaux de vignes & douze arpens de bois ordinaire [r]. Il jouit de l'avantage très essentiel d'avoir toutes ces terres réunies

---

[r] C'est-à-dire, non point de pins & de sapins, comme les bois que Kliyogg possède en propre, & dont il est fait mention dans le premier volume.

dans la même enceinte, au milieu de laquelle se trouve une vaste habitation, deux granges, un pressoir auquel se trouve adossé un magasin à bled. La situation de ce domaine est extrémement agréable, il couvre le penchant d'une colline très douce qui se termine au *Katzenbach*, ruisseau formé par l'écoulement du *Katzensée* (lac des chats). Au nord, au midi & au couchant de l'habitation la vue s'étend au loin sur une campagne fertile, dont l'horison est couronné à une grande distance par le majestueux amphithéâtre que forment les Alpes couvertes de glaces & de neiges éternelles. Le Katzensée, qui présente au levant le miroir de ses eaux, & une monticule sur laquelle on aperçoit les ruines du château des anciens barons de Ravensberg, acheve de rendre ce site singuliérement attrayant & pittoresque.

Ce qui fait le plus de plaiſir à Kliyogg, c'eſt qu'il découvre à la moitié de l'horiſon au ſud-oueſt de ſon habitation actuelle, à la diſtance de quatre lieues, ſon héritage paternel, qu'il va viſiter de tems à autre pour y ordonner les travaux néceſſaires. Le terrein de la ferme eſt de diférente nature, preſque tous les champs ſont d'une terre peſante & glaiſeuſe, ou d'un fond argileux, il s'y trouve auſſi quelques endroits ſecs & graveleux, & d'autres d'une terre mêlée d'argile & de gravier. Au deſſus de ces champs eſt un terrain ſablonneux, & il tire de ce ſable mêlé de mica un parti très avantageux, comme nous le verrons dans la ſuite. La plupart de ces prairies ſont dans le fond, le long du Katzenbach; les collines adjacentes qui les dominent de tous côtés les rendent marécageuſes; ſes champs

même ont quantité de places bourbeuſes, c'eſt l'effet de ſources cachées qui ſont très nuiſibles aux terres labourées, & cet inconvénient a rendu ſous l'adminiſtration des précédens fermiers une partie de ces mêmes champs abſolument inculte.

AINSI Kliyogg reçut un domaine qui, s'il exigeoit bien des améliorations, en étoit auſſi très ſuſceptible. C'étoit ce qu'il demandoit, il voyoit avec plaiſir le travail & à ſa ſuite une ſource de bénédictions s'offrir à ſa famille croiſſante. Aſſuré du ſuccès il entreprit gaiment tous les travaux que ces améliorations exigeoient, & ne s'éfraya point de toute cette aparence de ſtérilité. Son œil pénétrant en avoit déja découvert la cauſe dans le défaut de travail & de réflexion. Il étoit même ſi convaincu de la poſſibilité d'améliorer cette terre qu'il vouloit s'obliger

d'en augmenter tous les ans la dime de deux muids, jusques à ce qu'il fût parvenu à la doubler.

Il se présentoit différens chemins pour parvenir à ces améliorations. Le premier, & en aparence le plus court, auroit été de ramasser autant d'argent qu'il en faloit pour acheter tout d'un coup assez de bestiaux, de pailles & de fourages pour se procurer la quantité d'engrais que ces terres épuisées sembloient exiger, & louer ensuite un nombre suffisant de valets pour exécuter les réparations les plus pressantes. Kliyogg rejetta ce parti, ne possédant point en propre la somme nécessaire à de pareilles avances, il lui parut trop dangereux de l'emprunter à intérêt; une mauvaise année pouvoit le ruiner & affoiblir son crédit; il avoit déja fait des dépenses considérables en se chargeant de

cette nouvelle entreprise, & il savoit que l'envie n'est jamais plus acharnée à la poursuite d'un brave homme que dans le tems que la fortune s'offre à lui sous un aspect brillant.

IL lui convenoit donc de prendre une voie plus lente, mais sûre; c'étoit d'entreprendre ces améliorations avec les bras dont Dieu avoit si libéralement pourvu sa maison, & de chercher sur le terrain même les matières convenables. Mais ce dernier parti présentoit encore de très grandes difficultés, il avoit besoin de ces mêmes bras pour l'exploitation de son héritage paternel, qu'il n'auroit pu vendre qu'au dessous de sa valeur, du moment que les acheteurs se feroient doutés qu'il étoit forcé de le faire. Mais de quoi ne vient-on point à bout avec un courage ferme & soutenu? Kliyogg se ranimoit à

d'en augmenter tous les ans la dime de deux muids, jufques à ce qu'il fût parvenu à la doubler.

IL fe préfentoit différens chemins pour parvenir à ces améliorations. Le premier, & en aparence le plus court, auroit été de ramaffer autant d'argent qu'il en faloit pour acheter tout d'un coup affez de beftiaux, de pailles & de fourages pour fe procurer la quantité d'engrais que ces terres épuifées fembloient exiger, & louer enfuite un nombre fuffifant de valets pour exécuter les réparations les plus preffantes. Kliyogg rejetta ce parti, ne poffédant point en propre la fomme néceffaire à de pareilles avances, il lui parut trop dangereux de l'emprunter à intérêt; une mauvaife année pouvoit le ruiner & affoiblir fon crédit; il avoit déja fait des dépenfes confidérables en fe chargeant de

cette nouvelle entreprise, & il savoit que l'envie n'est jamais plus acharnée à la poursuite d'un brave homme que dans le tems que la fortune s'offre à lui sous un aspect brillant.

IL lui convenoit donc de prendre une voie plus lente, mais sûre; c'étoit d'entreprendre ces améliorations avec les bras dont Dieu avoit si libéralement pourvu sa maison, & de chercher sur le terrain même les matières convenables. Mais ce dernier parti présentoit encore de très grandes difficultés, il avoit besoin de ces mêmes bras pour l'exploitation de son héritage paternel, qu'il n'auroit pu vendre qu'au dessous de sa valeur, du moment que les acheteurs se feroient doutés qu'il étoit forcé de le faire. Mais de quoi ne vient-on point à bout avec un courage ferme & soutenu? Kliyogg se ranimoit à

la vue de ses enfans dont la plus grande partie étoit déja dans la force de l'âge, des mariages féconds pouvoient en peu d'années en doubler le nombre ; car c'est surtout pour le laboureur que la fécondité devient une véritable bénédiction. Il laissa son frère à Wermetsweil avec une partie de la famille, pour y continuer à exploiter l'héritage paternel d'après les principes qu'il avoit établis. Avec le reste il alla se mettre en possession de sa ferme & commença ses travaux avec une mâle résolution & une ferme confiance en l'assistance divine. La première fois que ses fils l'aidèrent à labourer ces nouveaux champs, ils furent transportés de plaisir en voyant la longueur des sillons, au lieu que dans leur héritage tous les champs se trouvoient morcelés suivant l'usage très pernicieux généralement ad-

mis dans nos contrées. Ils pouſſoient des cris de joie en ſuivant la charue, & cette bruyante gaieté ſembloit ſe communiquer & donner de nouvelles forces aux animaux dont ils ſe ſervoient.

IL s'agiſſoit d'abord de ſavoir par où l'on devoit commencer les améliorations. Les différentes parties du domaine étoient toutes dégradées. Les prés donnoient très peu d'herbe, encore étoit-elle d'une mauvaiſe qualité, la plupart étoient noyés dans une eau qui habilement ménagée & bien conduite pouvoit ſervir à les fertiliſer; les prairies, dont le fond étoit ſec, ſe trouvoient totalement épuiſées faute d'avoir reçu aſſez d'engrais. Les champs étoient maigres, &, comme nous l'avons vu, marécageux en bien des endroits. Les vignes avoient l'air de friches, toutes les hayes avoient empiété ſur les

terres, au point d'en rendre une des meilleures portions de nul raport. Il reſtoit fort peu de fumier, nul arrangement pour recueillir les mares; les réſervoirs en trop petit nombre qu'on avoit autrefois établis ne pouvoient plus ſervir par vétuſté. Les aparences d'une chétive moiſſon ne promettoient que très peu de paille. Kliyogg n'avoit point ici la reſſource des pins & des ſapins dont les dépouilles puſſent ſupléer à ce défaut dans la compoſition de ſes engrais. Cet aſpect avoit bien diminué la première éferveſcence de joie que ſa famille avoit d'abord éprouvée, peu s'en fallut que le découragement ne lui ſuccédât. Kliyogg ſeul ne ſe laiſſa point abattre, & compta plus que jamais ſur l'aide de Dieu & ſur ſa propre activité. Il commença ſes opérations par les terres labourées, & s'occupa des

moyens de supléer à la disette des engrais. Le superflu considérable de ses hayes en désordre offrit à son attention pénétrante une première ressource. Il se mit à les élaguer, à extirper tout ce qui n'étoit que nuisible, & à bruler toute cette dépouille sur les lieux mêmes; les cendres lui fournirent un excellent engrais. Le terrain qu'il gagnoit par ce défrichement étoit des meilleurs; le tems l'avoit changé en un très bon terreau dont il put encore répandre une bonne partie sur ses champs. En éclaircissant ainsi ses hayes, il ouvrit un passage plus libre aux eaux, qui en s'écoulant sur les praities dessécherent en partie les terres labourées. Ses bois lui fournirent un second moyen d'amélioration, il en arracha tous les buissons inutiles & toutes les épines qu'il réduisit encore en cendres; il y trouva

pareillement un terreau qui s'étoit formé de l'entassement successif des feuilles pouries. Il supléa de cette manière dès la première année à la disette des engrais tirés des étables, qu'il tâchoit dans le même tems d'augmenter par tous les moyens possibles. Il eut soin particuliérement de réparer les reservoirs destinés à recueillir les mares & en construisit de nouveaux; la générosité des péres de l'état le soulagea dans cette dépense.

APRÈS avoir pourvu aux engrais, il s'occupa des moyens d'améliorer la nature du sol. Il creusa un fossé très profond qui traversoit ses champs par le milieu & y conduisit un grand nombre de suçoirs ou petits aqueducs couverts, qui saignoient toute l'eau des endroits marécageux & l'amenoient dans ce fossé; de ce fossé partoient plusieurs aqueducs plus

considérables qui conduisoient ces mêmes eaux à travers la partie inférieure de ces champs, dont ils recevoient pareillement les eaux par des suçoirs collatéraux & amenoient le tout sur les prés qui se trouvoient fertilisés par ces eaux très propres aux arrosemens. Au moyen de ces procédés, peu à peu ces champs se desséchèrent entiérement, & les endroits les plus incultes devinrent aussi susceptibles de culture que tout le reste. On est effrayé de l'énorme quantité de ces aqueducs, surtout lorsqu'on réfléchit au peu de tems qu'il mit à les faire & au peu d'aides qu'il y employa. Il se servit encore avec succès du mélange des terres de différente nature. Il avoit découvert dans la piece de terre située en face de la maison une monticule de gravier qu'il entreprit d'aplanir pour en répandre les

deblais ſur la partie baſſe du même champ, dont le ſol étoit compoſé d'une argile peſante ; & l'année dernière il trouva un vrai tréſor dans ce ſable mêlé de talc ou de mica dont nous avons déja parlé ; ce ſable a fertiliſé le champ attenant, au point d'en rendre le produit égal à celui des pièces qui avoient reçu les meilleurs engrais.

PAR tous ces différens moyens Kliyogg eſt parvenu dans l'eſpace de quatre années à doubler la recolte de ſes champs à bled. En 1769 il avoit recueilli quatre mille gerbes, & en 1772 ſes champs lui en rendirent huit mille, quoique cette dernière année fut généralement moins fertile que la première. Ces gerbes lui donnèrent aſſez de grain pour le mettre en état d'en vendre cent muids, après avoir payé la dime, le cens de ſa ferme,

& pourvu à la fubfiftance de fon ménage. Ses étables font bien fournies de beftiaux; fon prédéceffeur avoit huit chevaux & quatre bêtes à cornes, & Kliyogg tient déja cinq chevaux & vingt-deux bêtes à cornes, dont il compte augmenter le nombre d'année en année parce qu'il voit encore bien des améliorations à faire.

L'ABONDANCE des recoltes que fes améliorations avoient fait naître lui fournirent naturellement un nouveau moyen de les augmenter dans l'accroiffement de fes amas de paille ; matière très précieufe pour les fumiers qui s'accrurent en proportion des recoltes ; & par une conféquence néceffaire l'augmentation des fumiers réagit fur les recoltes. Une telle réuffite due au zèle le plus actif & le plus intelligent lui captiva la bienveillance du fouverain fon proprietaire, qui lui facilita

les moyens d'établir pour ſes mares des reſervoirs tout neufs & capables d'en contenir un grand volume.

L'ATTENTION qu'il donnoit à ſes champs ne l'empêcha point de la diriger également ſur ſes prés qu'il tâcha pareillement d'améliorer autant qu'il étoit poſſible, afin de pouvoir augmenter peu à peu ſon bétail. Il en trouva de deux eſpèces; des prés ſecs qui ne pouvoient être amendés qu'avec du fumier de vache, & ſurtout avec ſes mares; & des prés humides en beaucoup plus grand nombre, qu'il s'agiſſoit de fertiliſer par des irrigations judicieuſement dirigées. Il commença par creuſer des foſſés d'écoulement qui puſſent emmener les eaux croupiſſantes; & comme il obſerva que le Katzenbach, qui ſerpente lentement le long de ſes prairies, avoit encore aſſez

de pente pour recevoir à leur extrêmité inférieure l'eau qu'il y feroit entrer à l'extrêmité supérieure, il profita de cette position pour établir des arrosemens en regle, quoique l'herbe qu'ils produisent ne soit pas de la meilleure qualité. Actuellement il est occupé à construire dans ses étables à vaches des fosses très avantageuses pour se procurer une plus grande quantité de mare ou engrais liquide, pratique dont les communautés qui avoisinent notre ville tirent un très grand profit, surtout pour les champs à légumes. On établit tout le long de l'étable, derrière les bêtes, un canal garni & couvert de madriers, ayant son issue en dehors de l'étable; il faut que ce canal ait entre un & un pied & demi de largeur & autant de profondeur; il est disposé de manière à recevoir toutes les urines & toute la

fiente des animaux, qui se mêlant avec l'eau dont on a soin de remplir à moitié le canal forme un brouet épais, qui devient une espèce de ferment avec lequel on peut en très peu de tems convertir une très grande quantité d'eau en mare. Un huitième de ce ferment suffit pour corrompre assez vite l'eau de fontaine la plus fraiche, surtout si le reservoir dans lequel se fait le mélange est en bois & placé dans un lieu chaud, ou qu'au défaut d'une chaleur naturelle on en substitue une artificielle. Au moyen de cette fermentation l'on obtient une mare excellente & le meilleur des engrais pour les prés & les terres labourées dont le sol est sec de sa nature.

LE gips, dont Kliyogg a commencé depuis peu à faire usage, offre à son industrie un nouveau moyen d'augmenter ses

fourages. Nos contrées doivent l'emploi qu'on y fait avec succès du gips comme engrais aux découvertes de Mr. Meyer, pasteur de Küpferzell [s], qui a rendu

[s] Ce pasteur respectable s'est empressé de publier son importante découverte, & il a donné une instruction très détaillée sur la manière d'en faire usage. Il ne s'agit que de répandre en assez petite quantité le gips brut, réduit en poudre grossière, sur les prairies tant naturelles qu'artificielles, ainsi que sur les pièces de terre ensemencées en poi, vesces, lentilles, avoine, seigle ou tabac. Mais c'est surtout sur le trefle qu'il réussit étonnamment, & cela dans les terrains les plus secs & les plus arides. Il ne convient point dans les lieux marécageux, parce qu'il s'y enfonce trop, & que son activité paroit ne s'exercer que sur la superficie. Mr. Muller borne la quantité de gips à répandre sur

le ſervice le plus important à l'agriculture, en lui faiſant connoître un tréſor auſſi précieux pour elle.

---

un journal de cent-quatre-vingt perches, la perche de douze pieds de rhin, à huit ſimri de ſeize pots chacun. Une quantité plus conſidérable deviendroit plutôt nuiſible que ſalutaire. Il faut avoir la plus grande attention de répandre cette poudre avant la pouſſe des herbes, ou avant que les grains commencent à germer. On la répandra donc ſur les champs auſſitôt qu'ils ſeront enſemencés, & ſur les prairies à la fonte des neiges, c'eſt-à-dire à la fin de Février ou au commencement de Mars. Un laboureur en ayant répandu par ignorance ſur une prairie dont l'herbe avoit pouſſé, quatre de ſes bœufs en périrent. On trouva leurs inteſtins enduits d'une concrétion gipſeuſe qui mettoit obſtacle à leur digeſtion. Il faut d'abord briſer la pierre dans une grande auge avec

C'EST par de pareils moyens que notre habile cultivateur parvient à augmenter d'année en année son bétail & consé-

---

de gros marteaux de fer, jusqu'à ce que l'on n'ait plus que des fragmens de la grosseur d'un œuf. Alors on la réduit en poudre dans une auge à faire du cidre, de la même manière qu'on écrase les pommes. En trois allées & venues la besogne est faite, pourvu que les hommes qui font aller la meule retournent à mesure, avec une pele de bois, le gips brisé. Il n'est pas besoin que cette poudre soit bien fine, des morceaux de la grosseur d'un pois ou d'une feve sont bien vite dissous, dès qu'ils sont répandus. Tel est le précis du mémoire de Mr. Meyer. M. l'A. Rozier en a placé un très intéressant sur cet objet dans son journal de physique (t. IV, Juillet); ce mémoire constate les expériences du pasteur de Küpferzell.

quemment ſes engrais ; ce qui lui promet pour l'avenir un cercle toujours croiſſant de fertilité & de bénédiction. Il élève lui-même à meſure toutes ſes bêtes à cornes, ce qui lui fait un bénéfice très ſenſible, vu qu'il eſt en état de vendre chaque année un certain nombre de bœufs gras.

VOUS voyez, mon cher ami, que notre Kliyogg reſte fidèle à ſes principes & qu'ils ſont toujours juſtifiés par les plus grands ſuccès. Je n'ai jamais vu découler d'une manière auſſi frapante d'un plan judicieuſement conçu des ſuites auſſi heureuſes que chez ce ſage cultivateur. Tous ſes enfans, ainſi que ceux de ſon frère, ont très bien tourné, ils ſont tous faits, robuſtes, laborieux, tous ſenſés & vertueux ; les occupations ſe changent pour eux tous, ſans aucune diſtinction, en vé-

ritables plaiſirs ; dans cette maiſon tout le travail s'entreprend par amour pour le travail ; c'eſt à qui poura ſurpaſſer l'autre ; & ils ne connoiſſent d'autre jalouſie que la louable émulation d'exceller dans la beſogne, ſoit pour la diriger, ſoit pour l'exécuter. Le penchant pour le luxe & la ſenſualité, ſi commun partout ailleurs, ſe renferme ici tout naturellement dans ſes juſtes bornes. Les valets mêmes qui ſervent dans cette maiſon prennent ſans ceſſe plus de gout pour l'ouvrage, & tous conviennent néanmoins qu'ils ſont toujours ſurpaſſés par le maître & par ſes enfans. On voit d'ailleurs régner conſtamment le plus bel ordre dans cet heureux ménage. Le dimanche s'employe à la lecture des ſaintes écritures, au chant de nos cantiques ſacrés, à des entretiens édifians ſur le bonheur attaché à l'état de

cultivateur, fur la paix de l'ame & le contentement d'efprit que lui affure la jouiffance du fruit de fon labeur, & la confiance avec laquelle il peut fe dire à lui-même : voici ce que Dieu m'a donné en récompenfe de mon travail, rien de tout ceci n'a couté le moindre foupir à aucun de mes frères, jamais je ne me fuis prévalu de la fimplicité de perfonne à mon avantage ; la fatisfaction que je goute n'a fait pâtir aucun de mes femblables.

QUAND l'occafion fe préfente de parler du luxe & des divertiffemens ordinaires de la jeuneffe du village, dont la plus grande partie ne connoiffent que le cabaret ; alors il montre à fes enfans combien de pareils amufemens font infenfés, il leur cite une foule d'exemples, paffés fous fes yeux, de gens que cette mau-

vaiſe habitude a détournés peu à peu du travail ; il leur raconte les déſordres que cette conduite jetta dans leur ménage, les dettes multipliées où ils ſe précipitèrent, d'où nâquirent les plus cruelles inquiétudes d'eſprit, la néceſſité de recourir à la ruſe, à la mauvaiſe foi pour ſubſiſter, & enfin la perte du corps & de l'ame. Enſuite il leur fait voir en revanche combien leur habitude au travail les rend heureux, combien le calme de la conſcience eſt un précieux tréſor. Bien loin de mettre de l'amertume dans ſes ſages leçons, il les accompagne d'une aimable gaieté qui s'empare de tous ceux qui l'écoutent, & leur fait ſentir qu'il parle du bonheur d'un agricole vertueux d'après ſa propre expérience.

LES jours ouvriers cette famille bénite, Kliyogg à ſa tête, ſe rend dans

les champs au lever de l'aurore après avoir fait la prière, car ils commencent toujours leur journée par ce pieux exercice, auquel ils ne sont cependant pas plus forcés qu'au travail, Kliyogg prétendant qu'il ne doit point y avoir d'acte plus libre que celui-là. Lorsque nous connoissons Dieu, dit-il, nous sommes nécessités de l'aimer, & lorsque nous l'aimons, lorsque nous le regardons comme la source de tout bien; avec quelle satisfaction intime ne devons-nous pas nous occuper de son idée; lui parler, implorer ses bénédictions, non des bénédictions qui ne nous laissent rien à faire; celui qui prie dans cette intention ne connoît point l'Être suprême, car il veut que nous gagnions notre pain à la sueur de notre visage; en conséquence il ne rend la terre fertile qu'à proportion des soins qu'on a

donnés à sa culture. Lorsqu'ils sont parvenus au lieu du travail, chacun s'y livre sans interruption jusqu'aux heures réglées pour le repos, pendant lesquelles ils se reconfortent par des mets sains. Rien n'est épargné dans cette circonstance, du maître au dernier valet chacun mange à son apetit. Il ne faut point, dit Kliyogg, peser la nouriture à l'homme qui travaille. A la suite du dernier repas tous se livrent à un sommeil restaurant & tranquile qui ne se refuse jamais à des corps fatigués, lorsque l'ame n'est point opressée par les soucis rongeans & le sombre mécontentement. Je tiens depuis peu cette description de l'ordre admirable qu'on suit dans cette maison de la bouche ingénue d'un jeune garçon que Kliyogg a pris chez lui sur ma recommandation. Vous jugez bien que je ne l'ai pas oui sans émotion.

Au bien être intérieur ſe joint la proſpérité dans l'extérieur ; ſes granges & ſes greniers ſont remplis, ſa cave eſt garnie de vin de ſon propre cru, & ſes étables ſont fournies de beſtiaux ſains & vigoureux élevés par ſes mains. Les rentes dont il eſt chargé ſont toujours aquitées au jour de l'échéance ; & ſon ménage eſt amplement fourni de tout le néceſſaire ; il eſt en état, comme nous avons vu, de vendre tous les ans des grains, du vin & des beſtiaux, & d'augmenter ſon bien. Non, je le répete, jamais la bénédiction attachée à l'aſſiduité du travail & aux bonnes mœurs ne s'eſt offerte à mes yeux d'une manière auſſi palpable, & je ne crains point d'en conclure que la Providence a voulu que cette maiſon devint pour le monde un exemple des plus encourageans.

KLIYOGG avoit pris possession de sa ferme très peu de tems avant l'extrême cherté dont Dieu visita notre pays, cherté qui fit monter le pain au triple & au quadruple du prix commun. Cet événement extraordinaire réduisit tous les habitans de nos contrées qui vivoient de salaire à la plus grande nécessité. Le mal devint d'autant plus pressant que dans le même tems toutes les manufactures cessèrent presque entiérement, & qu'il ne se payoit plus le tiers des salaires accoutumés, de sorte que ceux que la fabrication faisoient vivre avoient dix à douze fois plus de peine à se nourir que dans les années précédentes, puisqu'avec le tiers de leur salaire accoutumé il leur falloit payer le pain trois à quatre fois plus cher. Cette famine auroit fait périr une grande partie des habitans de notre pays, si la fa-

geſſe & la magnanimité des pères de l'état n'avoient pas trouvé des moyens de fournir des ſecours aux néceſſiteux ; encore fallut-il mettre dans ces ſecours beaucoup d'épargne & d'économie ; car la diſette s'étoit étendue au loin & ne fut pas moins preſſante dans les pays les plus riches en bleds que chez nous. La Souabe, ce grenier de la Suiſſe, pâtiſſoit autant qu'elle, deſorte que nous fumes réduits à tirer du froment des contrées les plus éloignées & même des autres parties du globe. Les colonies de l'Amérique, où quantité de nos compatriotes s'étoient autrefois tranſplanté par eſprit de légéreté, furent dans le cas de nous fournir du grain & de pourvoir à la ſubſiſtance de la mère patrie de ces colons. Cette diſette s'accrut à un tel point que nous pouvons regarder comme une faveur de

la

la Providence d'avoir permis dans le même tems la grande décadence où les manufactures tombèrent.

TEL qui jusqu'alors vivoit dans la prodigalité & consommoit beaucoup dans le boire & dans le manger s'accoutuma peu à peu à l'épargne; s'il s'étoit trouvé beaucoup d'argent chez les particuliers lorsque le grain commença à devenir rare, le peu qui en restoit encore auroit bien vite été consommé, & le riche auroit risqué de périr de faim aussi bien que le pauvre. L'expérience ne confirme que trop dans ces tristes circonstances ce que j'avois avancé dans l'introduction du premier volume de cet ouvrage, savoir que rien n'est plus précaire que la prospérité d'un pays lorsqu'elle est uniquement fondée sur un commerce florissant, & qu'il n'y a que l'agriculture qui puisse assurer

un bien-être durable & indépendant. La misère qui résulta de cette cherté fut partout en proportion directe du nombre des ouvriers employés aux manufactures. On pouvoit s'en convaincre en comparant état à état, contrée à contrée, village à village, famille à famille ; partout où le commerce dominoit le plus, là aussi on éprouvoit le plus de misère, tandis qu'au contraire on s'en apercevoit à peine dans les lieux où l'on ne vivoit que de l'agriculture ; & l'on voyoit même régner la plus grande aisance dans nombre de familles particulières composées de cultivateurs, parce que le haut prix du grain provenu d'une récolte médiocre en égaloit les profits à ceux de l'année la plus abondante.

LES listes des naissances & des morts, la mesure la plus certaine de la prospé-

tité d'un pays, mettent la chose dans la plus grande évidence. Dans la partie du canton d'Appenzell, nommée *Ausser Rhoden*, où depuis bien des années les manufactures de toiles de lin & de cotton avoient répandu beaucoup d'aisance & produit une population extraordinaire, tandis que la culture, particuliérement celle du bled, y est très négligée, la proportion des naissances aux morts fut en 1771 de 1000 à 4718. Au contraire dans la partie du même canton d'Appenzell, nommée *Inner Rhoden*, où l'on travaille peu pour les manufactures & où l'éducation des bestiaux forme la principale branche de la subsistance des habitans, la proportion des batêmes aux enterremens ne fut que de 1000 à 2144. Dans les communautés protestantes du Toggenbourg où l'on cultive encore un peu de bled,

mais où l'activité des habitans est, à l'instar de ceux d'Appenzell *Ausser Rhoden*, entiérement tournée à la fabrication, cette proportion fut de 1000 à 2807. Dans les communautés protestantes de la Turgovie, où l'agriculture & les manufactures sont à peu près en équilibre, la proportion des naissances aux morts fut de 1000 à 2393.

DANS le canton de Zurich où proportion gardée l'on cultive moins de grains que dans la Turgovie, mais où la sage prévoyance des pères de l'état avoit établi dès longtems des magasins pour les besoins pressans, & où le fisc étoit en état de faire les frais néceffaires pour se procurer du bled des pays éloignés, ressource que les pays de ci-dessus n'avoient point, la proportion des batêmes aux enterremens fut de 1000 à 1573. Dans le bail-

liage d'Eglisau du même canton de Zurich, qu'on regarde ordinairement comme un des plus pauvres de notre domination, mais où les habitans subsistent pour la plupart de l'agriculture, cette proportion ne fut que de 1000 à 1463, au lieu que dans toute l'étendue du bailliage de Knonau qui est infiniment plus riche & où l'on s'adonne beaucoup au travail des manufactures, cette même proportion fut de 1000 à 2470 (*t*).

LES travaux productifs de notre Kliyogg le mirent à l'abri de cette calamité générale qui lui fit gouter doublement les faveurs dont la Divinité le combloit. Il

(*t*) Nous nous flattons que plusieurs de nos lecteurs ne feront pas fachés de trouver ici la liste des naissances, des morts & des mariages du canton de Basle, depuis 1767

n'avoit d'autres inquiétudes à ſuporter que celles que lui arrachoient les beſoins extrêmes des malheureux dont il étoit environné. Son ménage ne fut point obligé

---

juſqu'en 1774 incluſivement, & cela d'autant moins que nous en tirerons quelques inductions qui ne ſeront pas déplacées.

Années.	*Naiſſances.*	*Morts.*	*Mariages.*
1768	722	516	207
1769	757	553	196
1770	712	463	204
1771	593	636	70
1772	605	495	160
1773	712	475	235
1774	741	485	216
En tout	4842	3623	1288

Nos lecteurs verront par l'examen de cette liſte, 1°. la nombreuſe population d'un pays qui n'a que vingt-quatre à vingt-cinq lieues quarrées de ſurface; pays déja très montagneux dans ſa partie ſupérieure, & d'une

de se retrancher en rien & fut toujours bien nouri. L'année même où la récolte la plus médiocre lui procura du superflu en grains, dont il sut tirer assez de pro-

qualité médiocre dans celle qui avoisine la ville, laquelle ville n'est point comprise dans cette liste; 2°. l'accroissement annuel de cette population; 3°. la grande propension au mariage chez les habitans de ce canton, suite naturelle de l'aisance; 4°. les effets très sensibles de la disette & de l'interruption des manufactures sur ces mêmes mariages & sur les naissances en 1771. Dans cette même année, la seule depuis très longtems, le nombre des morts a surpassé celui des naissances de cette même année, & celui des morts des années précédentes, mais quelle différence de cette mortalité à peine sensible avec celle dont Mr. Hirtzel nous donne les éfrayans détails. Si le canton de Basle n'a point

fit pour en aquiter la plus grande partie des dettes que les avances indispensables de son nouvel établissement lui avoient fait contracter. Ainsi la même verge dont

---

éprouvé ces malheureux effets de la calamité, il est aisé de concevoir qu'il doit ce bonheur à la sagesse, à la prévoyance & à la munificence de son gouvernement, qui dans ces tems de disette, après avoir assuré la subsistance de ses citoyens & de ses sujets, s'est trouvé en état de prêter généreusement à la ville de Colmar, à celle de Neuchâtel & au prince évêque de Basle, à chacun six-cent sacs de bled, sans autre condition que d'en rendre pareille quantité après la récolte. Ainsi cette cherté mémorable ne fit dans ce canton d'autre mal, si c'en est un dans un pays où la population est aussi forte relativement à ses moyens de subsistance, que d'occasionner l'expatriation de cent-quinze

la Providence chatioit nos contrées se convertiſſoit pour lui en faveurs ſignalées, qui ſe manifeſtoient à tous les yeux & confirmoient la vérité de ſon principe

---

familles, compoſant quatre-cent-quatre-vingt-quatre perſonnes, qui ſe tranſplantèrent, avec l'agrément du Souverain, dans les colonies angloiſes de l'Amérique ſeptentrionale: il ne faut à ce canton que quatre ou cinq ans pour remplacer ce vuide. Dans les mêmes ſept années qui ont fourni la liſte ci-deſſus, le nombre des naiſſances s'eſt monté dans la ville de Baſle, année moyenne, à trois-cent-vingt, & celui des morts à trois-cent-cinquante-huit, & celui des mariages à ſoixante-deux; ce qui dénote une population de douze mille ames, qui jointe aux vingt-quatre-mille qui forment la population de la totalité des villages & de la petite ville de Lieſtal, donne environ quinze-cents habitans par lieue quarrée. On voit auſſi, par

que perſonne n'eſt plus heureux que celui qui ſe nourit du grain qu'il a ſemé lui-même.

DE ce moment l'on rendit de toutes parts à l'agriculture la juſtice qui lui étoit due; l'amélioration des fonds de terre augmenta viſiblement, & l'on donna ſurtout au don ſi précieux & trop méconnu, dont la bonté divine nous favoriſa en nous faiſant connoître les pommes de terre, le rang qu'il méritoit dans notre eſtime (*u*); nous lui dumes dans la ſe-

---

la comparaiſon de ces deux liſtes, que la propenſion pour le mariage à la campagne eſt à celle de la ville comme trois à deux. Enfin nous devons ajouter qu'une très grande partie des habitans de la campagne eſt employée à la fabrique des rubans.

(*u*) « Les pommes de terre ſont la reſ- » ſource la plus ordinaire des gens de la

conde année non ſeulement un puiſſant ſoulagement dans la calamité générale,

---

„ campagne dans tant de pays qu'il eſt preſ-
„ que difficile de décider ſi la découverte
„ de l'Amérique a plus contribué à conſer-
„ ver la vie aux Européens au moyen de
„ ce végétal, qu'elle n'a fait périr d'hom-
„ mes par la ſoif inſatiable de l'or caché
„ dans le ſein du nouveau monde". Nous avons trouvé cette judicieuſe réflexion dans le journal encyclop. 1774, t. 8, p. 439. Quoique tout homme raiſonnable ne puiſſe diſconvenir de l'utilité ſi manifeſte de ce précieux végétal, nous l'avons trouvé pour ainſi dire inconnu en 1771 dans un canton très étendu de la baſſe-Bretagne où le pain étoit cependant fort cher; & nous avons vu en 1769 des poſſeſſeurs de terres dans les environs de Vitry le françois tenter vainement tous les moyens imaginables pour engager leurs fermiers à en faire uſage.

mais encore la connoiſſance du véritable moyen de nous affranchir de la dépendance où nous jette le malheur de ne point cultiver aſſez de grains pour notre ſubſiſtance, ſi nous avions aſſez de courage pour vaincre nos préjugés & nos excès de ſenſualité. Mais je ne vous cacherai point, mon très cher ami, combien la choſe eſt difficile. Déja l'on commence à oublier de nouveau la multitude d'affamés dont le pays ſe trouvoit il y a ſi peu de tems rempli. Ces corps éthiques revêtus de haillons, ces faces haves dont les regards peignoient la miſère, & que couvroit la pâleur de la mort & du déſeſpoir, tandis que le ventre & les cuiſſes étoient gonflés par les mauvais ſucs qui les rempliſſoient; tant de malheureux qui ſoupiroient après du pain & de l'ouvrage; mais qui n'étoient plus propres à nulle ef-

pèce de travail, tellement qu'on en avoit vu plusieurs tomber morts en essayant de cultiver la terre; ces tableaux si déchirans commencent à s'éfacer de notre souvenir, pour faire place aux anciens préjugés & à l'impardonnable légéreté d'esprit avec laquelle on méprise l'agriculture, & l'on dissipe les salaires pour satisfaire ses apétits désordonnés.

MAIS détournons nos regards de ce triste spectacle, & reprenons le tableau satisfaisant du bonheur de notre sage, qui à mesure qu'il augmente la prospérité de sa famille aquiert sans cesse plus de considération. Ses fils peuvent choisir entre les paysannes les plus riches de la contrée, quoiqu'il soit plus ferme que jamais dans son principe de garder tous ses enfans & petits enfans réunis dans un seul ménage, ayant vu par sa propre expé-

rience combien les forces réunies d'une même famille pouvoient exécuter de choſes. Il a refuſé en conſéquence les partis les plus avantageux, parce qu'on vouloit lui enlever ſes fils, & ceux-ci s'accordent entiérement ſur ce point avec lui. Il n'eſt point d'offre de fortune qui puiſſe les arracher à un père dont l'éducation a ſi viſiblement proſpéré à leur égard. Il ſemble même que la Providence veuille encore les récompenſer de ce qu'ils conſervent de pareilles diſpoſitions. Le ſecond de ſes fils vient tout nouvellement d'épouſer une des plus riches payſannes de ſon voiſinage, & la nouvelle bru adopte avec joie la façon de penſer & d'agir de la famille, quelque différente qu'elle ſoit à quantité d'égards des habitudes qu'elle avoit contractées juſqu'alors dans ſa maiſon paternelle.

JE ne puis m'empêcher à cette occasion de vous faire la defcription de ces nôces auxquelles je n'ai pas manqué d'affifter. Le défir de lire dans l'ame de Kliyogg dans toutes les circonftances importantes de fa vie s'étoit fortement réveillé dans celle-ci. Ce motif joint à la beauté de la faifon fuffifoit pour m'engager à venir furprendre mon ami villageois. Ce fut le 2 Mai dernier (1774). La nature fe montre rarement auffi belle dans ce mois qu'elle l'étoit cette année. Les feigles & les orges d'hiver étoient déja formés en épis & touchoient à leur dernier degré d'accroiffement, le froment étoit monté en tuyau, les arbres fruitiers finiffoient pour la plupart de fleurir; les herbes étoient déja hautes dans les prairies, & la plupart des plantes étaloient leurs fleurs; les bourgeons des vignes s'étoient déja

dévelopés, & l'on apercevoit en quelques endroits de petits raiſins. Ce coup d'œil portoit dans mon ame une joie qui tenoit de l'enthouſiaſme. A ce ſpectacle enchanteur ſe joignit la rencontre que je faiſois à chaque pas d'une foule d'habitans de notre canton qui ſe rendoient vers la capitale pour la foire qui s'y tenoit ce jour-là. Quelle ne fut pas ma ſurpriſe de voir parmi eux Kliyogg, qui malgré la ſolemnité de cette journée, & tandis que ſon fils faiſoit bénir ſon mariage en ville, vaquoit à ſes affaires, & ſe rendoit à cette foire pour y acheter une piece de bétail. Il étoit dans ſon habillement ordinaire avec cet air ouvert qui lui eſt propre & qui annonce ce contentement intérieur que nul événement contraire ne ſauroit abattre, mais que les faveurs de la fortune ne portent point à cette effervefcence

de

de joie qui tient du délire. Lorſqu'il fut inſtruit de mon projet, il voulut s'en revenir au logis avec moi, je m'y opoſai & l'obligeai de pourſuivre ſon chemin. Cette tranquilité imperturbable qui met le ſceau à la ſageſſe de mon philoſophe occupa fort agréablement mon eſprit le reſte du voyage. J'étois quelquefois détourné de ces réflexions en conſidérant ce peuple nombreux qui s'acheminoit vers la capitale. La vue de tant de gens bien nouris, bien vétus, à mine joyeuſe, me remuoit juſqu'au fond de l'ame, en faiſant la comparaiſon de ce tableau actuel avec la miſère dont j'avois été témoin il y avoit à peine une année, lorſque notre pays étoit rempli de gens affamés qui ſe rendoient en foule dans l'hôpital confié à mes ſoins. Je reconnus en combien peu de tems le travail & l'activité peuvent ramener le

commun peuple de la plus grande misère à un état de bien être. La nécessité avoit apris à travailler & la prospérité suivit de près le travail. Ces réflexions me ramenoient à notre Socrate rustique, & m'inspiroient une idée d'autant plus haute de sa sagesse & de son bonheur : la belle nature venoit ensuite attirer de nouveau mes regards, & me faire admirer dans tout leur éclat les faveurs dont la Providence récompense les soins du cultivateur laborieux.

DANS ces agréables rêveries je me trouvai sans m'en apercevoir à la ferme de mon ami. Tout y étoit encore dans une pleine tranquilité ; & chacun vaquoit à ses fonctions ordinaires. Le frère de Kliyogg ne faisoit que d'arriver du domaine paternel & venoit prendre part à la *joie* de la famille. La naïve bonté, la

franche honnêteté, forment le caractère de cet homme & font empreintes en traits de force fur fa phyfionomie. Je lui marquai la part que je prenois au bonheur de la maifon. Il m'en remercia de tout fon cœur, & me raconta d'un ton pénétré comment Dieu l'avoit auffi béni pour avoir fuivi les confeils de fon frère, comme tous fes enfans avoient fi bien tourné, comme ils l'affiftoient conftamment dans fes travaux qu'il continuoit à Wermetfchweil fur le même pied que du tems que les deux ménages étoient réunis. Il me fit furtout l'éloge de fa fille, qui dans tout le pays n'avoit point, difoit-il, de femblable pour le travail. Enfin pour me prouver combien fon aifance s'étoit accrue, il m'aprit qu'il s'étoit trouvé en état, non fans beaucoup de frais, mais fans pourtant préjudicier à fes affaires,

d'équiper un de ſes fils comme dragon pour le ſervice de la patrie (*w*). Il me conduiſit enſuite dans la nouvelle poſſeſſion de ſon frère & me montra toutes les améliorations faites & projettées.

AU retour nous rencontrames le gendre de notre Kliyogg. A mon grand étonnement ce gendre me parut mettre quelque froideur dans la manière dont il reçut

(*w*) On ſait aſſez généralement qu'en Suiſſe tout homme en état de manier un fuſil eſt enrégimenté, qu'il doit ſe fournir de toutes les parties de l'armement & de l'équipement d'un ſoldat, & qu'on l'exerce pendant l'été tous les dimanches. Ces régimens ſe raſſemblent tous les ans pour manœuvrer & paſſer en revue. Une partie de cette armée nationale eſt compoſée de dragons qui ſont choiſis dans le nombre des payſans les plus aiſés; chaque dragon, indépendamment de ſon

le compliment que je lui adreſſai ſur la ſolemnité de cette journée. Comment ſe fait-il, lui dis-je, que dans un jour où les effets de la faveur divine ſe déployent ſi manifeſtement ſur votre maiſon vous puiſſiez y paroître ſi peu ſenſible? Je ſens très bien la choſe, dit-il, mais notre père ne devroit pas non plus être auſſi extraordinaire qu'il l'eſt. Comment cela? repris-je encore plus étonné, il étoit ce-

---

uniforme & de ſon équipement qui lui reviennent beaucoup plus cher qu'au fantaſſin, doit toujours être pourvû à ſes frais d'un cheval propre au ſervice de la cavalerie. Bien loin de trouver des difficultés à completter des corps qui coutent ſi peu à l'état, l'eſprit militaire & *défenſional* de la nation rend ces places fort recherchées, & c'eſt un honneur diſtingué pour un payſan ſuiſſe d'être dragon.

pendant très gaillard quand je l'ai rencontré. — Sans doute, mais toujours à ſa manière dont il ne veut ſe départir en rien. Il n'a pas voulu s'habiller autrement que les autres jours; il a prétendu que tout le monde au logis travaillât juſqu'à midi comme à l'ordinaire; & ſi nous lui avions cédé en tout nous ſerions devenus le jouet de tout le voiſinage. Le marié devoit conduire la mariée en ville, ſeul & ſans la moindre ſuite pour y *recevoir* la bénédiction nuptiale. Nous avons des chevaux à l'écurie, & il a fallu qu'ils fiſſent le chemin à pied. Il a traité ces ſortes de bienſéances de folies, qui ne feroient que diſtraire les autres de leurs occupations & leur donner une leçon d'oiſiveté, il a ajouté que les payſans avoient des chevaux pour les aider dans leur travail & non pour favoriſer leur pareſſe. A

peine avons-nous pu le perſuader de faire faire à ſes fils des habits neufs comme on les porte actuellement. Toujours occupé de l'idée de travail, il ſe moque de tous les plaiſirs auxquels on voudroit quelquefois ſe livrer. Je lui repliquai, mon cher Hans, vous me jettez dans un étonnement dont je ne puis revenir. Ne m'avez-vous pas témoigné plus d'une fois combien vous vous eſtimiez heureux d'être entré dans une maiſon où règne l'abondance & avec elle la joie & la tranquilité? ne conveniez-vous pas en même tems que ces avantages étoient le fruit du grand ordre établi dans le ménage & de l'ardeur conſtante avec laquelle on s'y livre au travail. Je l'avoue, me répondit-il, mais il faut ſe garder de devenir la riſée des gens. Le jour des nôces d'un fils eſt une occaſion où l'on doit ſe montrer & ſe permet-

tre quelque dépenſe, ſurtout lorſqu'on en a les moyens. — Mais, ſelon l'opinion reçue, un jour de fête, un jour de foire, une fête de village, ne ſont-ils pas des jours privilégiés où l'on pouroit ſe permettre plus de dépenſe & de divertiſſemens que les autres jours ? — Sans doute, reprit-il, mais pas autant qu'un jour de nôces. — Il eſt très peu de gens, repliquai-je, qui ſachent en faire la différence, & le zèle avec lequel votre père a toujours empêché ſes enfans de participer aux déſordres de ces jours-là n'a-t-il pas paru tout auſſi ridicule que vous paroit à préſent la ſévérité qui le porte à retrancher de ces nôces tout ce qu'il juge inutile ; & c'eſt pourtant à ce zèle tant blamé que vous devez en grande partie la proſpérité dont vous jouiſſez. Aſſurément, dit l'honnête Félix, le frère de Kliyogg,

avec un profond ſoupir, nos gens ont regimbé comme toi contre les ſingularités de mon frère, ils ont même tenté de me débaucher, mais combien ne rends-je pas graces à Dieu de leur avoir réſiſté, de l'avoir ſuivi? Ne voyons-nous pas la bénédiction d'enhaut ſe répandre ſur nous de tous les côtés? Je vous accorde, repliqua Hans, que cela étoit très bien lorſque vous étiez encore pauvre & que vos enfans ne pouvoient point encore vous aider; mais à préſent que nous avons plus de moyens, il ne faudroit plus y regarder d'auſſi près. — Vous manque-t-il quelque choſe, repris-je à mon tour, n'êtes-vous pas bien nouris, bien vétus? n'êtes-vous pas avec cela ſains & joyeux?.. Tout cela eſt très vrai, mais n'empêche pas qu'on ne ſoit moqué quand on ne vit plus comme tout le monde. — Qui ſont

ceux qui se moquent ainsi de vous? — Tous nos voisins qui ne cessent de dire que nous sommes des gens singuliers. — Mais, dites-moi, n'est-il pas en revanche bien honorable pour vous que votre père ait un libre accès auprès des principaux chefs de l'état, qu'il reçoive des visites de personnes de tous rangs qui se font un honneur de le connoître? Qu'il vienne si souvent chez lui des étrangers de tous pays & que jusqu'à des princes le traitent en ami? Que ses fils puissent choisir parmi les meilleurs partis de la contrée? Quel est le paysan qui ait jamais été autant honoré que votre père? Et ce sont précisément ces singularités dont vous vous plaignez, c'est son ardeur inaltérable pour le travail, ce sont les soins qu'il s'est donnés d'inculquer cette ardeur à ses enfans dès leur première jeunesse; & de

les préſerver de tous les déſordres qu'on voit régner de toutes parts, qui lui ont valu toutes ces diſtinctions & qui ont fait proſpérer ſa maiſon d'une manière auſſi marquée. Sans tout cela il ſeroit reſté un pauvre payſan confondu dans la foule, & Dieu ſait quel eut été le ſort de ſes enfans, ils ſe ſeroient vraiſemblablement diſperſés & vous forcés d'aller chercher leur pain chez des étrangers. — Tout cela, j'en conviens, eſt très juſte; mais encore peut-on pouſſer les choſes trop loin? — Écoute, mon cher Hans, lorſque tu deſcends avec ton chariot une rampe un peu rapide pourquoi enrayes-tu? — Pour que la voiture entrainée rapidement par ſon poids ne ſe précipite pas avec violence & n'écraſe pas les bêtes qui la conduiſent. — Et pourquoi mets-tu à ton poulain le caveſſon & ne lui laiſ-

ſes-tu pas même l'entière liberté de ſes jambes ? — Afin qu'il ne ſe bleſſe pas lui-même en faiſant quelques écarts, & qu'il aprenne à régler ſon pas. — Et tu te fâches, mon ami, contre ton père de ce qu'il vous enraye, de ce qu'il vous empêche d'être entrainés par le mauvais exemple vers le luxe, la débauche & l'oiſiveté qui pouroient vous précipiter dans la perdition. Ah ! laiſſe-le faire, mon pauvre Hans, les mœurs de nos jours ſont ſi entrainantes qu'il ne poura jamais empêcher tout-à-fait que vous ne cédiez un peu à leur pente rapide. Remerciez Dieu ſi en vous tenant ainſi en bride il vous préſerve de la chute. — Eh bien, je conviens que j'ai tort en ce point, mais il devroit du moins nous compter pour quelque choſe lorſqu'il s'agit d'arranger nos occupations ; il veut toujours que tout

aille à sa tête. Il y a déja bien du tems que j'ai insisté pour qu'il fit un encaisse-ment dans l'étable à vaches pour augmen-ter nos mares si nécessaires à nos prairies; il n'a jamais voulu céder à mes instances, nous n'avons fait autre chose que d'enle-ver du sable & des graviers pour amender nos champs. — Mais vos prairies ont-elles été négligées? — Non, cepen-dant il auroit bien autant valu commen-cer par elles nos améliorations. — Cela se peut, repris-je, mais crois-tu qu'il eut mieux valu que l'un eut entrepris ceci & l'autre cela? — C'est ce que je n'oserois soutenir; la réunion des forces est tout ce qu'il y a de plus essentiel dans les tra-vaux, si l'on veut que les choses aillent bien; dès que ces forces seroient parta-gées sur différens objets, il ne s'opére-roit nulle part grand chose qui vaille. —

Ainsi, d'après ton propre aveu, il faut à la fin, lorsque les avis diffèrent, qu'il y en ait un qui prévaille, & qui crois-tu qui doive en ce cas l'emporter du père ou des enfans? Le cœur de Hans étoit beaucoup trop honnête pour me répondre autrement que par la rougeur qui couvrit son visage. Il ne chercha qu'à s'excuser, en disant qu'on ne pouvoit pas blamer un ouvrier actif & plein de volonté, lorsqu'il prétendoit quelquefois dire aussi son avis sur la manière de diriger la besogne. Je l'assurai que son beau-père ne le trouveroit jamais mauvais, que je pouvois lui en donner caution, mais que nous autres pères étions souvent obligés de paroitre à l'extérieur plus sévères vis-à-vis de nos enfans que nous ne l'étions intérieurement, & qu'il en feroit dans peu l'épreuve à l'égard des siens. Là dessus

je le priai de me faire voir le bétail & de me conduire dans les endroits de la possession que je n'avois point encore visités. Il me fit observer de préférence les endroits qui avoient été améliorés d'après ses indications. Les saines observations qu'il me fit & le contentement qui brilloit dans ses yeux, lorsqu'il pouvoit me fournir des preuves de son habileté, me confirmèrent dans la persuasion qu'il étoit un digne gendre de Kliyogg, quoique de petites passions & certains préjugés trop enracinés chez lui le portassent quelquefois à se révolter contre des maximes dictées par la raison même.

ENFIN Kliyogg revint au logis. Je lui demandai en riant pourquoi il étoit si avare de faire ainsi travailler ses gens un jour de nôces, & pourquoi il ne paroissoit pas dans un habit neuf fait à la

mode actuelle de nos payſans aiſés. — Toutes ces folies, me répondit-il en ſouriant, m'ont déja donné bien du fil à retordre. Ils me prêchent tous les jours que nous ſommes par trop ſinguliers, que nous nous rendons la riſée d'un chacun. Vous ne croiriez jamais, mon cher docteur, combien j'ai de peine à empêcher cette yvràie de prendre le deſſus. Les mauvais exemples ſont en trop grand nombre, & ces jeunes gens ſe laiſſeroient à la fin entrainer ſans s'en apercevoir, ſi je ne les combattois pas journellement. — Mais vous devriez pourtant vous relâcher un peu plus. — Je devrois me relâcher? je ne le fais que trop ſouvent, & pour peu que j'en fiſſe davantage, tout ſeroit perdu. Je vois à préſent combien il étoit néceſſaire que je me roidiſſe contre les premiers principes du mal dans leur tendre jeuneſſe;

jeunesse; si mes gens n'étoient pas aussi bien habitués qu'ils le sont, je n'en pourrois plus être le maître. Je vis effectivement, lorsque les gens de la nôce arrivèrent, que ses fils & ses filles étoient beaucoup plus proprement vétus & plus selon la mode que je ne m'y serois attendu. Il n'y eut que lui pour sa personne & son frère Félix qui parurent dans leurs habillemens ordinaires; mais on voyoit sur leurs physionomies que le vrai contentement intérieur provient d'une toute autre source que de la parure extérieure.

L'ON ne tarda pas à se mettre à table & le reste de la journée fut consacré à la joie; ce qui me frapa le plus, ce fut la familiarité des domestiques; on ne pouvoit reconnoître aucune différence entre eux & les enfans de la maison. Comme ils sont aux champs leurs compagnons de

travail, il leur eſt permis d'en uſer en toute liberté à table, & de participer à tout ce qu'on y ſert. La ſeule différence qu'ils conſervent, c'eſt que dans les travaux les valets ſont toujours ſurpaſſés par les maîtres, car, ſuivant ce que nous avons déja vu, chacun dans cette maiſon veut l'emporter ſur les autres en diligence.

PENDANT le repas Kliyogg égaya toute la compagnie par ſes propos. Je ne lui ai jamais vu autant de ce qu'on apelle eſprit, ſans cependant que cela nuiſit à ce grand ſens qui le diſtingue conſtamment. Il jetta du ridicule ſur le faſte & la ſenſualité, où la plus grande partie des hommes mettent leur félicité, tandis que ces vices les conduiſent au contraire dans le mal-être & dans le beſoin; cependant il le dit d'un ton à n'ofenſer

perſonne, ce qui étoit d'autant plus difficile que la parure de la mariée étoit très peu d'accord avec ſes principes. On lui objecta qu'il déclamoit continuellement contre le faſte & la vanité, & qu'il avoit cependant pris pour femme la plus glorieuſe de toutes les filles de ſon village. Cela prouve préciſément, répondit-il en riant, que même une glorieuſe peut ne pas dédaigner un homme laborieux, quoique ſimple & modeſte, & qu'ainſi l'on peut plaire par autre choſe que par de belles parures. Enſuite il ſe mit à louer avec une agréable ironie ſes valets de ce qu'il avoit eu tant de peine à les diſſuader d'aller travailler aux champs cette même après dinée, & à les plaindre de la fatigue qu'ils avoient eue d'aller chercher le *braut-fuder* (*x*) &c.

(*x*) C'eſt le nom que l'on donne dans le

IL fit après cela tomber la conversation sur les encouragemens que le Souverain & la société de physique donnoient à l'agriculture ; il fit sentir combien il étoit facheux que les gens de la campagne n'en reconnussent pas assez tout le prix & demeurassent toujours un peu dans la défiance vis-à-vis de ces messieurs ; il s'étendit sur la félicité qui pouroit en résul-

canton de Zurich au trousseau de la mariée, composé de ses habits, de son linge, de son lit, d'une armoire & d'autres meubles que ses parens lui fournissent. Le marié envoye chercher ce trousseau la veille des noces, en grande cérémonie, sur un char bien orné, dont le conducteur qui se trouve très honoré de cet emploi, après avoir été fêté & régalé par la mariée & paré de rubans & de bouquets, attire à son retour l'attention des habitans de tous les villages où il passe.

ter si l'on se réunissoit de toute part pour rechercher le bien, l'adopter & le mettre en vigueur &c. Les heures s'écoulèrent de cette manière en discours sensés & joyeux, & je fus intimément satisfait de voir Kliyogg toujours le même dans toutes les circonstances, & d'éprouver plus vivement que jamais que le bonheur suit nécessairement les actes dirigés sur des principes solides & exécutés avec une constance soutenue. Rempli de cette douce satisfaction & déterminé à profiter pour moi-même de l'exemple de ce sage, je le quittai en lui souhaitant mille bénédictions.

MAIS je m'aperçois que cette lettre est devenue excessivement longue. Pour vous, mon très cher, vous me le pardonnerez volontiers, vu que chaque circonstance de la vie de notre Kliyogg vous

intéresse. Mais il est très possible que nombre de nos lecteurs en jugent autrement, & que la plus grande partie de mon récit ne leur paroisse un assemblage de choses rebattues. Plût à Dieu qu'ils eussent raison, il seroit bien honorable & bien avantageux pour l'humanité qu'une pareille façon de penser & d'agir fût aussi commune; j'avoue qu'elle pouroit & devroit l'être en effet, car il n'est rien de plus aisé que de suivre la nature.



LETTRE IV.

A Mr. le baron de Tschoudi citoyen de Metz & de Glàris (*y*).

Le 24 Septembre 1774.

VOUS m'avez fait, mon très cher ami, le plus agréable présent, en me faisant parvenir un exemplaire de votre let-

(*y*) Le baron de Tschoudi, chevalier de St. Louis, ci-devant capitaine au régiment Suisse d'Aubonne, & grand baillif de Metz, est un des membres les plus actifs & les plus éclairés de la société royale des sciences & des arts de cette capitale des trois-évêchés. Les plus habiles botanistes de Suisse ont été surpris de trouver en lui leur égal dans cette partie utile de nos connoissances. Son *essai sur les arbres résineux & conifères* offre un

tre à Mr. le chanoine du Queſnoi (z); curé de Vouxay en Lorraine. Cette lec-

---

ſujet tout neuf pour la France, qu'il a ſupérieurement traité. Les belles plantations qu'il a faites dans ſa terre de toutes les eſpèces d'arbres de ce genre ont guéri la province qu'il habite du préjugé où elle étoit que la nature de ſon ſol s'opoſoit à leur production. Enfin Mr. de Tſchoudi à paſſé trente ans, s'eſt trouvé poëte ſans s'en être jamais douté auparavant. Auſſi ſes productions & les ſujets qu'il choiſit ſe reſſentent-ils de la maturité de l'âge. Son ode à Mr. du Queſnoi renferme des ſtrophes de toute beauté. Il réuſſit ſurtout très bien dans la poëſie deſcriptive; ſes vers en général reſpirent une philoſophie douce & la plus ſaine morale qu'il puiſe dans un cœur excellent. La ſociété patriotique de Schintznach & la ſociété de phyſique de Zurich ſe ſont empreſſées de le recevoir parmi elles.

(z) Voyez le journal encyclopédique 1774.

ture m'a fait connoître un pasteur qui regarde l'union des vertus domestiques avec le christianisme comme absolument essentielle, qui destine en conséquence une partie de ses revenus à exciter chez ses

---

t. IV, p. 489. Ce vertueux pasteur rend tous les habitans de sa paroisse, hommes, femmes, enfans, vieillards, dignes de lui en les faisant ce qu'il est. En voici un exemple très récent. Un tisserand de Vouxay fait une pièce de toile pour un laboureur, celui-ci cultive le champ du tisserand. Le moment de compter arrive, chacun prétend devoir; grande contestation; *je serois bien heureux*, dit enfin le tisserand, *d'être quitte envers vous.... Quitte soit*, répond le laboureur. Quelques jours après le tisserand trouve son champ cultivé pour la dernière façon & parfaitement fumé. *Mercure de France* 1775, *IV de Janvier p.* 208.

paroiffiens le zèle le plus actif pour l'agriculture, joint à l'amour le plus ardent pour la vertu & pour l'humanité; qui propofe à cet effet des prix pour ceux qui fe font diftingués, foit par leur affiduité, foit par leur habileté dans les travaux utiles de la campagne; pour ceux qui ont donné les meilleurs exemples dans l'exercice des devoirs de l'humanité & dans la pratique des vertus chrétiennes, prix qui font diftribués chaque année au jour défigné avec une folemnité toute particulière. La manière dont cette fête augufte fe célèbre fait autant d'honneur à l'élévation de fon efprit, que tout ce bel établiffement en fait à la générofité de fon cœur, & je ne vois en effet rien de plus propre à allumer l'enthoufiafme pour le bien & à le répandre parmi fes paroiffiens. Tantôt ce font les filles qu'il choifit pour

juges des jeunes garçons, & les jeunes garçons qui prononcent à leur tour sur le mérite des filles, de sorte qu'il les rend réciproquement attentifs à démêler les qualités qui constituent le mérite véritable, les seules dont on puisse se promettre des mariages heureux. Tantôt ce sont les préposés de la communauté avec leurs femmes qui composent le tribunal & qui partagent avec lui la douce satisfaction d'être les bienfaiteurs de leurs concitoyens & de former une postérité bénite. Ce tribunal se tient en pleine campagne sous les yeux d'une multitude de spectateurs, précaution qui prévient toute espèce de partialité. J'ai versé des larmes d'attendrissement, lorsque je me suis représenté ce digne fils conduisant par la main son père aveugle en venant recevoir le prix extraordinaire qui lui fut assigné en ré-

compenſe de la piété filiale qu'il avoit ſi fidélement exercée envers l'auteur de ſes jours.

C'EST bien avec raiſon que vôtre muſe s'eſt réveillée & vous a inſpiré la belle ode dans laquelle vous chantez une des plus importantes entrepriſes qui ſe ſoit jamais tentée; entrepriſe digne d'être célébrée par tout un chœur de poëtes dont les accens fiſſent retentir l'univers entier de la renommée de Mr. du Queſnoi. Si de pareils exemples étoient généralement ſuivis, l'on verroit bientôt les vertus & le bien-être s'établir dans tous les lieux. La tranquilité, le contentement & la joie accompagneroient partout l'abondance, & les payſans ſe trouveroient métamorphoſés en bergers de Geſner. Mon cœur vous bénit, mon très cher ami, de ce que vous avez répandu dans le public une def-

cription ſi touchante de ces beaux actes d'humanité. Le zèle qui vous l'inſpira, la manière dont vous vous en ètes aquité m'ont fourni de nouvelles preuves de l'excellence de votre façon de penſer.

VOTRE ouvrage me parvint préciſément dans le tems que je m'occupois à compoſer de nouvelles additions au Socrate ruſtique, & je ſuis enchanté qu'elles me fourniſſent un moyen de vous témoigner publiquement ma reconnoiſſance du plaiſir que vous m'avez procuré, & de vous adreſſer en retour la relation de tout ce que notre ſociété de phyſique a fait depuis quelques années, & des moyens dont elle s'eſt ſervi pour encourager l'agriculture parmi nos payſans. Vous verrez que ces moyens reſſemblent à pluſieurs égards aux ſages diſpoſitions de votre reſpectable curé. J'eſpère auſſi que ce

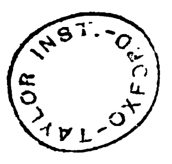
raport poura ſervir à vous juſtifier en quelque manière aux yeux de l'illuſtre ſociété royale des ſciences & beaux arts de Metz de ce que vous m'avez propoſé dès l'année 1766 pour un de ſes correſpondans. Cette reſpectable compagnie verra du moins, que ſi je manque des forces néceſſaires pour enrichir ſes recueils par de ſavantes productions, le déſir que j'ai toujours eu de me rendre utile à mon pays eſt au moins analogue aux vues patriotiques qui la dirigent, & ne me rend pas tout-à-fait indigne de l'honneur d'être un de ſes membres.

J'AI rendu compte à Mr. le major F... dans une de mes lettres dattée du 1 Août 1763, d'une conférence tenue avec une eſpèce de ſolemnité entre notre ſociété de phyſique & quelques payſans de notre canton. Cet officier, nôtre ami commun,

inféra ma lettre dans la feconde édition de fa traduction françoife du payfan philofophe, auquel il a donné le nom de Socrate ruftique. Ce fut Kliyogg qui donna lieu à cette conférence & qui en fournit les fujets. Les fruits que nous en recueillimes furpafsèrent nos efpérances, nous y puifames de nouvelles vues fur les moyens de contribuer de la manière la plus avantageufe à la perfection de l'agriculture dont nul homme fenfé ne fauroit contefter la néceffité. Nous voyons que les effais tentés par les amateurs de l'économie rurale dans leurs petites poffeffions champêtres ne faifoient pas à beaucoup près fur le payfan l'effet que l'on s'en promettoit. Celui-ci ne refufe point, fi vous voulez, fon admiration à la fertilité de quelque parcelle de terre bien cultivée & au produit abondant de certains

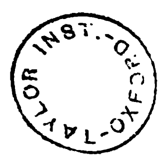
herbages ou grains étrangers ; mais il l'attribue à des avances & à une main d'œuvre conteuſes, à des engrais multipliés qu'il n'eſt point en état de fournir, & qui rendent la choſe impraticable dans le grand. Il arrive en effet ſouvent que la balance n'eſt point balancée par le produit, quelque brillant qu'il paroiſſe. Souvent auſſi de pareils eſſais tournent mal & deviennent l'objet de la raillerie du cultivateur de profeſſion. En pareil cas les payſans panchent naturellement à conclure qu'en général les meſſieurs n'ont pas plus de connoiſſances ſolides en fait de culture qu'eux en fait de ſciences ; de là leur répugnance pour toute eſpèce d'inſtruction & d'encouragement. Mais ces conférences nous montrèrent qu'il eſt aiſé néanmoins d'amener le payſan à réfléchir de lui-même ſur les objets qu'on lui propoſe,

pose, pourvu qu'on lui montre une certaine confiance en ses lumières, pourvu que dans les choses relatives à sa profession il paroisse que c'est de lui qu'on demande à s'instruire. Si l'on veut au contraire le traiter en enfant, & le sermoner d'un ton de hauteur sur ce qu'il doit faire & sur la manière dont il doit s'y prendre, vous lui donnez nécessairement de la mauvaise volonté & du découragement. Un tel effet a son principe dans la nature même de l'homme. La raison qu'il reçut en partage l'a mis au-dessus des autres créatures & l'a établi seigneur de la création. Chaque emploi qu'il fait des êtres créés, chaque relation où il entre avec eux lui rapelle sa dignité; & c'est précisément dans l'état de cultivateur que ces occasions se présentent le plus fréquemment. Il travaille la terre selon son bon plaisir,



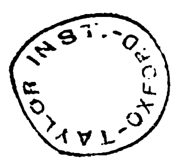
herbages ou grains étrangers ; mais il l'attribue à des avances & à une main d'œuvre couteuſes, à des engrais multipliés qu'il n'eſt point en état de fournir, & qui rendent la choſe impraticable dans le grand. Il arrive en effet ſouvent que la balance n'eſt point balancée par le produit, quelque brillant qu'il paroiſſe. Souvent auſſi de pareils eſſais tournent mal & deviennent l'objet de la raillerie du cultivateur de profeſſion. En pareil cas les payſans panchent naturellement à conclure qu'en général les meſſieurs n'ont pas plus de connoiſſances ſolides en fait de culture qu'eux en fait de ſciences ; de là leur répugnance pour toute eſpèce d'inſtruction & d'encouragement. Mais ces conférences nous montrèrent qu'il eſt aiſé néanmoins d'amener le payſan à réfléchir de lui-même ſur les objets qu'on lui propoſe,

pose, pourvu qu'on lui montre une certaine confiance en ses lumières, pourvu que dans les choses relatives à sa profession il paroisse que c'est de lui qu'on demande à s'instruire. Si l'on veut au contraire le traiter en enfant, & le sermoner d'un ton de hauteur sur ce qu'il doit faire & sur la manière dont il doit s'y prendre, vous lui donnez nécessairement de la mauvaise volonté & du découragement. Un tel effet a son principe dans la nature même de l'homme. La raison qu'il reçut en partage l'a mis au-dessus des autres créatures & l'a établi seigneur de la création. Chaque emploi qu'il fait des êtres créés, chaque relation où il entre avec eux lui rapelle sa dignité; & c'est précisément dans l'état de cultivateur que ces occasions se présentent le plus fréquemment. Il travaille la terre selon son bon plaisir,



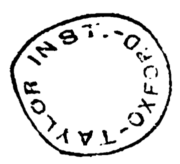
herbages ou grains étrangers ; mais il l'attribue à des avances & à une main d'œuvre couteuses, à des engrais multipliés qu'il n'est point en état de fournir, & qui rendent la chose impraticable dans le grand. Il arrive en effet souvent que la balance n'est point balancée par le produit, quelque brillant qu'il paroisse. Souvent aussi de pareils essais tournent mal & deviennent l'objet de la raillerie du cultivateur de profession. En pareil cas les paysans panchent naturellement à conclure qu'en général les messieurs n'ont pas plus de connoissances solides en fait de culture qu'eux en fait de sciences ; de là leur répugnance pour toute espèce d'instruction & d'encouragement. Mais ces conférences nous montrèrent qu'il est aisé néanmoins d'amener le paysan à réfléchir de lui-même sur les objets qu'on lui propose,

pose, pourvu qu'on lui montre une certaine confiance en ses lumières, pourvu que dans les choses relatives à sa profession il paroisse que c'est de lui qu'on demande à s'instruire. Si l'on veut au contraire le traiter en enfant, & le sermoner d'un ton de hauteur sur ce qu'il doit faire & sur la manière dont il doit s'y prendre, vous lui donnez nécessairement de la mauvaise volonté & du découragement. Un tel effet a son principe dans la nature même de l'homme. La raison qu'il reçut en partage l'a mis au-dessus des autres créatures & l'a établi seigneur de la création. Chaque emploi qu'il fait des êtres créés, chaque relation où il entre avec eux lui rapelle sa dignité; & c'est précisément dans l'état de cultivateur que ces occasions se présentent le plus fréquemment. Il travaille la terre selon son bon plaisir,



herbages ou grains étrangers; mais il l'attribue à des avances & à une main d'œuvre couteuses, à des engrais multipliés qu'il n'est point en état de fournir, & qui rendent la chose impraticable dans le grand. Il arrive en effet souvent que la balance n'est point balancée par le produit, quelque brillant qu'il paroisse. Souvent aussi de pareils essais tournent mal & deviennent l'objet de la raillerie du cultivateur de profession. En pareil cas les paysans panchent naturellement à conclure qu'en général les messieurs n'ont pas plus de connoissances solides en fait de culture qu'eux en fait de sciences; de là leur répugnance pour toute espèce d'instruction & d'encouragement. Mais ces conférences nous montrèrent qu'il est aisé néanmoins d'amener le paysan à réfléchir de lui-même sur les objets qu'on lui propose,

pose, pourvu qu'on lui montre une certaine confiance en ſes lumières, pourvu que dans les choſes relatives à ſa profeſſion il paroiſſe que c'eſt de lui qu'on demande à s'inſtruire. Si l'on veut au contraire le traiter en enfant, & le ſermoner d'un ton de hauteur ſur ce qu'il doit faire & ſur la manière dont il doit s'y prendre, vous lui donnez néceſſairement de la mauvaiſe volonté & du découragement. Un tel effet a ſon principe dans la nature même de l'homme. La raiſon qu'il reçut en partage l'a mis au-deſſus des autres créatures & l'a établi ſeigneur de la création. Chaque emploi qu'il fait des êtres créés, chaque relation où il entre avec eux lui rapelle ſa dignité; & c'eſt préciſément dans l'état de cultivateur que ces occaſions ſe préſentent le plus fréquemment. Il travaille la terre ſelon ſon bon plaiſir,



& elle lui rend les fruits qu'il lui demande; il voit ses enfans se jouer avec ses bœufs & dompter la fierté du cheval avec un foible mords. La force de ces animaux infiniment grande comparée à celle d'un enfant disparoit devant la puissance d'une raison qui ne commence qu'à germer. Est-il donc étonnant que l'ame du cultivateur regimbe contre l'assujettissement de sa volonté, & surtout contre un assujettissement qui supose le mépris de ses forces. On se flatte en vain, quelques moyens que l'on employe, d'obliger l'homme à une soumission qui parte du cœur, le sentiment de sa dignité ne se laisse point éteindre. Si dans l'esclave elle se cache sous le masque de la dissimulation, elle y couve en même tems le feu de la haine & de la vengeance, dont l'explosion n'attend qu'un instant favorable pour éclater;

alors ſemblable au reſſort comprimé, qui lorſqu'il ſe détend agit toujours en proportion de la force qui le contenoit, ſes effets ſeront horribles & effrayans. Jamais un travail forcé ne peut être agréable à l'homme; il croira gagner tous les momens qu'il poura lui dérober. Pour que l'homme ſe livre à quelque ouvrage que ce ſoit avec ce plaiſir qui peut ſeul en aſſurer la réuſſite; pour qu'il s'aquitte fidélement de ſes devoirs, il faut qu'il s'y porte volontairement, il faut qu'il en eſpère de l'honneur ou de l'utilité. Ainſi pour que le cultivateur ſe livre joyeuſement à ſes travaux, & paye volontiers & fidélement ſes impots, il faut qu'il ſoit aſſuré qu'il travaille pour lui-même, & que les redevances qu'on exige de lui ne ſont que la récompenſe due à la puiſſance tutelaire qui veille à ſa ſureté, & pour

qu'il puiſſe ſe réſoudre à exercer les facultés de ſon ame au point d'abandonner d'anciens préjugés & diriger ſes opérations rurales ſur de nouveaux plans, il faut qu'il y ſoit excité par l'aiguillon de l'honneur, & par ce ſentiment intérieur de ſupériorité qu'on éprouve en découvrant de nouvelles vérités. La nature humaine agit dans le payſan par les mêmes reſſorts qui dirigent l'homme de naiſſance & le bourgeois.

TELLES furent les conſidérations qui nous portèrent à propoſer chaque année à nos payſans des prix ſur des queſtions auxquelles ils devoient répondre par écrit : par ce moyen nous les mettions dans le cas de méditer ſur les objets propoſés d'après leurs propres réflexions, & nous nous contentions de leur fournir un fil pour les guider dans ces mé-

ditations. Cette méthode nous parut la plus propre à nous procurer de nouvelles lumières. Nous arrêtames aussi qu'à la fin de l'année on composeroit d'après les réponses qu'on auroit obtenues un corps d'instructions que nous pourions recommander à nos habitans de la campagne avec d'autant plus de confiance qu'il seroit le résultat d'expériences certaines faites par leurs pareils ; & nous présumames qu'une telle instruction feroit d'autant mieux son effet sur le paysan qu'il verroit que ce n'étoient ni des ordres positifs, ni des conseils forcés donnés par des savans oisifs, mais des vérités constatées fournies par leurs confrères. Nous crumes que la confiance que nous mettions dans les lumières du cultivateur & dans son zèle pour le bien commun nous captiveroit la sienne, l'engageroit à payer

notre affection de retour & répandroit parmi les payſans eux-mêmes une noble émulation de ſe diſtinguer par leurs connoiſſances & leur aplication; enfin nous nous flattames que tout ceci pouroit contribuer à étendre & augmenter inſenſiblement la proſpérité générale.

IL ne fut plus queſtion que de ſavoir ſur quelle partie ſe porteroit notre première attention. Nous penſames que le mieux feroit d'arrêter notre choix ſur des objets qui malgré leur importance prééminente ſe trouvoient cependant les plus négligés dans nos contrées. Outre que c'étoit la voie la plus directe pour parvenir à quelque choſe d'utile à la patrie, en propoſant ainſi à la ſagacité du payſan un des objets auquel il avoit le moins penſé, c'étoit le moyen le plus ſûr d'éprouver juſqu'où il étoit capable de por-

ter la réflexion. Il s'agiffoit feulement de s'attacher à lui préfenter nos questions fous une forme qui joignit la clarté à la précifion, & de les arranger dans un ordre qui pût lui fervir de guide dans fes méditations.

D'APRÈS ce plan nous nous déterminames pour l'adminiftration des forêts. Cet objet eft devenu de nos jours un des plus importans de l'économie champêtre, vu que la confommation du bois augmente journellement, tandis que fa rareté fe manifefte fans ceffe davantage. Il eft étonnant combien d'une part les progrès du luxe & de la molleffe, de l'autre l'état floriffant des manufactures & l'accroiffement de la population qui en eft la fuite, ont augmenté la confommation du bois dans les villes & dans les villages. On bâtit journellement de nouvelles mai-

ſons, ou l'on élargit celles qui ſubſiſtoient déja. L'on augmente les feux dans les chambres, dans les cabinets, dans les ſallons de compagnie. L'uſage du café ſi généralement répandu, & qui s'eſt étendu comme une épidémie juſques dans les campagnes, exige une conſommation nouvelle & conſidérable de combuſtible. Les ſalles d'ouvriers, les atteliers des manufactures, les artiſans qu'elles employent, le teinturier, le blanchiſſeur, le tondeur de drap &c., tout demande ſans ceſſe plus de bois ſoit à bruler ſoit à bâtir. Au milieu de tout cela nous avions la douleur de voir que l'art du foreſtier étoit abſolument méconnu de nos payſans, ce dont Kliyogg lui-même nous fournit un exemple. La plupart méme trouvent que rien n'eſt plus ridicule que de planter du bois. La nature, diſent-ils,

ne le produit-elle pas d'elle-même dans les endroits incultes, c'est dans les lieux les plus sauvages où nul homme ne peut pénétrer qu'il vient le mieux. Nous avons bien oui dire à nos pères que l'on a défriché des forêts pour les convertir en terres fertiles ; mais pouroit-il venir à l'esprit de faire à présent le contraire ? Bientôt l'on voudra nous aprendre à semer des ronces & des chardons. C'étoient de pareils préjugés que nous avions à combattre. Il y a trente ans qu'un de nos plus excellens hommes, Mr. Blaarer de Wartensée, que j'ai offert à mes concitoyens comme le modèle d'un vrâi patriote, essaya de faire un plantis de bois dans les forêts du souverain. Tout son mérite, reconnu & respecté d'ailleurs d'un chacun, n'empêcha pas qu'on ne lui donnât le sobriquet de semeur de bois, tant ce.

genre de culture nous étoit étranger : mais tout cela, bien loin de nous décourager, ne nous en fit que mieux ſentir la néceſſité d'attaquer vivement ces malheureux préjugés. Nous commençames en conſéquence en 1763 à propoſer des queſtions ſur l'adminiſtration des forêts, & nous les continuames l'année ſuivante.

NOUS établimes dans ces queſtions la baſe d'un traité ſyſtématique ſur cette matière, en commençant par les ſemis, & en pourſuivant de procedés en procedés juſqu'à la coupe des bois & à l'emploi qu'on en peut faire ; ce qui nous mettoit à portée de faire ouvrir les yeux à nos payſans ſur les préjugés & les abus les plus nuiſibles. Les réponſes à ces queſtions nous étonnèrent & nous prouvèrent une vérité très importante, ſavoir que la droite raiſon ne ſauroit manquer le vrai

ſqu'elle eſt bien dirigée. Il nous par- ıt une foule d'écrits que Mr. le profeſ- ır Uſteri rédigea de manière à en for- :r un corps d'inſtructions, qui trouva s aprobateurs même chez les Allemands l'on ſait que l'art du foreſtier aproche plus de la perfection. Dans tous ces rits nous diſtinguames ſurtout ceux d'un mmé Henri Götſchi, que ſa profeſſion tonnelier conduiſoit ſouvent dans les is. Les idées juſqu'alors aſſez confuſes 'il s'étoit faites ſur cet objet s'arrangè- nt par la méditation dans un ſi bel or- e qu'un de ſes traités put être livré à la eſſe ſans aucun changement, & que la ajeure partie des autres mémoires qu'il ous fournit entrèrent dans le corps d'inſ- uction. La grande expérience que cet omme fit apercevoir dans cette partie, : les principes ſolides qu'il en déduiſoit

attirèrent l'attention des pères de l'état qui lui confièrent en conséquence la direction d'une forêt considérable, pour qu'il pût y faire l'aplication de ces principes, & fournir des modèles en grand des améliorations qu'il proposoit. On fit des essais dans tous les districts de notre canton, & le souverain établit une commission qui devoit porter toute son attention sur l'administration des forêts. On rétablit quantité d'endroits dégradés par le pâturage des bestiaux, en y replantant du jeune bois; on aprit de tous côtés à faire des semis, & à garantir les jeunes taillis contre les dégats occasionnés par la pâture. On examina la nature du sol, afin d'y planter des arbres dont l'espèce y réussiroit le mieux. En un mot, les principes d'une bonne administration des bois devinrent plus universellement con-

& commencèrent à prendre pied
:s préjugés qui les combattoient.

E S ſuccès auſſi heureux encouragè-
la ſociété de phyſique à prendre la
ıe voye pour exciter également l'at-
ion des payſans ſur d'autres parties
l'économie rurale. On vit dès lors
il ſeroit aiſé de former petit à petit un
ême ſuivi d'économie ruſtique entié-
ıent fondé ſur des expériences faites
les payſans eux-mêmes ; ſyſtême qui
voit influer le plus immédiatement ſur
mélioration de notre pays, en inſtrui-
nt les payſans à penſer & agir ſyſtéma-
quement, & en les mettant à même de
apercevoir d'eux-mêmes des lacunes
u'ils avóient laiſſées juſqu'alors dans la
érie de leurs procedés.

AINSI l'on réſolut d'arranger à l'ave-

nir les queſtions à propoſer, de manière à en faire la baſe d'une inſtruction ſyſtématique ſur toutes les parties de l'économie champêtre. L'on crut devoir commencer par la façon de préparer, raſſembler & multiplier les engrais. C'eſt de tous les moyens de fertilité le plus indiſpenſable pour notre pays. Le cultivateur en eſt ſi convaincu qu'il y porte de lui-même ſa principale attention, & qu'il regarde ſa meule de fumier comme la principale ſource de la fertilité, comme ſa mine d'or. Il exiſte même à cet égard dans nos campagnes un proverbe qu'on opoſe journellement à toute autre propoſition tendante à l'amélioration (*a*). Ainſi

(*a*) *Miſt iſt über liſt*, on pouroit le rendre en françois de cette manière : *mieux vaut fumier que fineſſe*.

pouvions nous flatter avec juſtice de
ver d'autant plus ſurement l'atten-
& l'empreſſement du cultivateur,
u'il verroit que nous étions d'accord
lui ſur l'importance de cet objet; à
ſe joignoit encore pour nous la cer-
le d'être mis à portée de communi-
: au public des obſervations très inſ-
tives ſur ce même objet. Nous ſa-
ıs que ſon utilité reconnue, comme
iſois, par le plus grand nombre, avoit
ité de côté & d'autre des cultivateurs
énieux qui étoient allés très loin dans
te partie, ſurtout pour ce qui con-
ne l'augmentation des mares ou du fu-
er liquide. Vous en avez vu, mon
er, un exemple dans ma deſcription
ménage de notre Kliyogg. Nous con-
iſſions encore une autre méthode fort
atiquée dans les environs de la capitale,

où elle devient presque générale. Vous la trouverez décrite plus haut dans ce second volume. Ainsi nous pouvions nous attendre que les réponses à nos questions nous mettroient à portée de rendre ces pratiques plus sûres & d'en étendre la connoissance dans tout le canton. Mais ce qui ajoutoit encore un dernier degré d'importance au choix de cet objet, c'est qu'il nous prêtoit une occasion favorable d'attaquer en passant un des plus funestes de nos préjugés, & de l'attaquer même du côté le plus propre à faire voir au paysan dans la plus grande évidence combien il lui étoit pernicieux. Il est question de l'usage de faire pâturer les bestiaux dans les jachères & dans les chaumes après la moisson. Ce droit connu sous le nom de droit de parcours est doublement nuisible, d'abord en ce qu'il diminue

ıe le fumier dans la saison de l'année
l réussit le mieux relativement à la
ıtité & à la qualité (*b*); ensuite en
u'il détruit la liberté de cultiver ses
nps de la manière qu'on croit la plus
ıtageuse, & s'opose par conséquent à
:e vraie amélioration.

ETTE nouvelle tentative eut encore
ılus grand succès; nous reçumes des
ervations & des expériences très im-
tantes; nous découvrimes de nouvel-
têtes systématiques parmi nos culti-
eurs; & nous eumes la douce satisfac-
n de voir toute une communauté se ré-
ıdre d'elle-même à affranchir entiére-

(*b*) Il est surtout ici question de la mare
ı fumier liquide dont la fermentation est
us active & plus promte pendant les cha-
urs de l'été.

ment leurs champs de ce pernicieux droit de parcours.

L'ANNÉE suivante, le sujet de nos prix fut l'emploi des engrais de basse-cour. Les réponses que nous avions reçues aux précédentes questions nous avoient appris que le cultivateur distinguoit différentes espèces de fumiers; nous voulumes par conséquent porter son attention sur la manière d'employer le plus avantageusement ces différentes espèces, relativement aux divers genres de productions que l'on veut multiplier & à la diversité du sol qu'on cherche à fertiliser. Nous obtînmes encore sur cet objet plus de lumières que nous n'en espérions, & cela dans un mémoire du capitaine Tögguenburguer de Martelen, ancien agriculteur très expérimenté & très sensé, qui nous déduisit la chose avec tant de solidité &

idence que nous fimes imprimer fon
:é fans y rien changer; il y manquoit
endant encore nombre d'expériences
ortantes qu'on ajouta en notes à l'inf-
tion imprimée. Le choix de cette ma-
e produifit encore le bon effet de ren-
notre payfan plus attentif contre l'u-
e pernicieux de répandre leurs fumiers
lement fur toutes leurs terres, de ma-
re que toutes fe trouvent mal amen-
es. Or il vaut incomparablement mieux
amender une moindre quantité de la
nière la plus convenable, parceque
s terres & des prairies bien préparées
us fourniront les moyens les plus éfi-
ces pour augmenter fucceffivement vos
néliorations, & que l'augmentation de
os fourages & de vos pailles que vous
'obtiendrez jamais que par ce procedé
ous fournira néceffairement d'année en

année une plus grande abondance de fumier.

Ces succès nous donnèrent assez de confiance pour proposer un moyen d'amélioration plus difficile, & presqu'entiérement inconnu dans le pays, je veux dire le mélange des terres de diverses espèces, & de déterminer le genre de culture que chaque terrain exige relativement à la nature de son sol. On connoissoit à la vérité depuis un tems immémorial, dans un petit district du canton, nommé le Läger-berg, l'éficace de la glaise marneuse pour faire venir beaucoup de trefle dans les prairies, & ce district tire un grand profit des bestiaux qu'on est dans l'usage d'y engraisser. On avoit aussi quelque connoissance de l'utilité qu'on pouvoit tirer du gravier qu'on répand sur les terres argileuses; mais cette utilité passoit assez

ement pour très équivoque, par
n que, selon un proverbe reçu,
néthode enrichissoit les pères, &
issoit les enfans. Il n'en falloit pas
age pour rendre ces mélanges très

D'un autre côté, les ravages des
qui entrainoient les terres dans les
bles situés sur le penchant des cô-
: obligeoient les vignerons de s'en
ırer de nouvelles pour recouvrir les
; dessolés de leurs seps, les instrui-
ıt accidentellement de l'utilité réelle
es mélanges que le préjugé rendoit si
ɔects. Mais sur tout cela le paysan ne
:oit encore formé nuls principes géné-
ıx; & c'est aussi à quoi nous réussîmes
grande partie au moyen de nos quest-
ɔns qui nous procurèrent encore cette
is-ci plus de lumières & d'expérience
ue nous n'en osions espérer. On aprit à

diſtinguer les différentes eſpèces de ſols, & à déterminer à chaque genre de terre ſon genre opoſé, & par conſéquent le plus propre à l'amender & à le fertiliſer par leur mélange réciproque. Nous eumes lieu ſurtout d'admirer l'intelligence avec laquelle nos laboureurs font à chaque façon leurs ſillons plus ou moins profonds ſuivant que la nature du terrain l'exige. Il nous reſtoit encore à ſavoir ſi notre payſan connoiſſoit ſa charue & ſes autres inſtrumens d'agriculture par principes, & nos eſpérances à cet égard furent pareillement remplies. Nous aprimes à connoître un homme qui avoit imaginé une manière de préparer le bois pour les charues, qui réuniſſoit la plus longue durée à la plus grande légéreté poſſible, qui donne à la charue l'avantage d'être conduite dans les terres les plus peſantes

toute l'aiſance déſirable, avantage
épargne beaucoup de travail aux hom-
& aux animaux. Cela nous mit en-
: à même de faire obſerver à nos pay-
, dans quels cas il convenoit de la-
rer une pièce à la charue, ou de la
uer comme un jardin, à la beche, à
pioche, ou même à la houe à deux
its. Il eſt inconteſtable qu'un champ
ſi cultivé à force de bras produit beau-
up d'avantages, & que par conſéquent
tte méthode feroit excellente pour des
uvres journaliers ou des demi payſans
ns des communautés très peuplées com-
e le font celles où la fabrication em-
loye un grand nombre d'ouvriers.

DANS les deux dernières années qui
iennent de s'écouler, nous dirigeames
'attention de nos cultivateurs ſur le genre
l'amélioration qui concerne les eaux,

c'eſt-à-dire la conduite des eaux pour l'arroſement des prés, & la manière de ſaigner & de deſſécher les terrains marécageux. Ces deux branches ne ſont point auſſi connues chez nous qu'elles méritent de l'être, & qu'elles le ſont dans le canton de Berne que nous avoiſinons. Nous les voyons portées dans ce canton, le ſiege de la ſageſſe économique, à un point de perfection des plus étonnans, & l'imitation d'un exemple ſi encourageant ouvriroit une abondante ſource de vraies richeſſes à notre pays. Je ſortirois beaucoup trop des bornes de mon ſujet, ſi je m'étendois davantage ſur cet objet, mais je vous renvoye, mon cher ami, à l'inſtruction imprimée que Mr. Brunner ſecrétaire de la commiſſion économique a dreſſée à cette occaſion, & qui contient le réſultat de toutes les réponſes qui nous

envoyées. Tous les ans *la société*
ique a fait imprimer à ses frais de
s instructions, dont elle a soin
yer gratuitement des exemplaires
outes les paroisses du canton. Nous
ns de parvenir par ce moyen à ren-
ommuns dans nos campagnes les
ipes d'agriculture évidemment re-
us pour les meilleurs. Nous em-
ons à cet effet le secours de messieurs
asteurs, & nous leur recommandons
out de placer un exemplaire de ces
uctions dans chaque école, de les
e connoître à la jeunesse, & de faire
orte qu'elle aprenne de bonne heure
éfléchir sur l'étendue de la vocation à
quelle elle est destinée, & à en fonder
connoissance sur une base solide. Aussi
outons-nous la douce satisfaction de re-
evoir tous les jours de nouvelles preuves

que la fermentation ſalutaire qui s'eſt excitée dans les eſprits devient ſans ceſſe plus agiſſante, & met toutes les facultés de l'ame de nos cultivateurs en mouvement. Cet enthouſiaſme s'eſt même converti chez quelques-uns en feu poëtique. Pour vous en donner la preuve, voici deux morceaux de poëſie qui mériteront ſurement votre aprobation. Tous deux ſont ſur le modéle des chanſons helvétiques de Mr. Lavater & nous ont été envoyés en 1774 avec une réponſe à nos queſtions.

LE RÉVEIL

D'UN CULTIVATEUR SUISSE.

UN matin qu'un ſonge flatteur
De ſon aile vive & légère
Venoit en ouvrant ma paupière

rendre avec la lumière
ment de mon bonheur;
que ma douce exiſtence
evois à la vaillance
héroïques aïeux,
es armes, dont la conſtance
s deſpotes odieux
: enfin la réſiſtance
concertant la fierté,
in du champ de la victoire
leur ſang expiatoire
naitre la liberté.
, pénétré de leur zèle,
e vive & ſublime ardeur
ntis au fond de mon cœur
umer la flamme immortelle.
ii - dieux! m'écriai-je alors
ni les débris & les morts,
bravant Bellone en furie,
comme vous pour la patrie

Tentant les plus nobles efforts,
Je n'ai pu prodiguer ma vie,
Au moins dans le ſein de la paix,
Répandant mes ſueurs pour elle
Je veux triomphant ſous le faix
Contraindre la terre rebelle
A lui céder tous ſes bienfaits.
Des inſtrumens du labourage
A l'inſtant même armant ma main,
Je courus gourmander le ſein
De ces champs, antique héritage,
Dont, armés du foudre vengeur,
Nos fiers aïeux par leur courage
M'ont rendu libre poſſeſſeur.



CHANSON.

t S, tout le jour dans vos champs
le ſoc avec courage.
:s jours, que de joyeux chants
ɜnt les ſoins de votre ouvrage.
l'eſpoir qui vous ſourit
n de la moiſſon naiſſante,
vigne reconnoiſſante
ɔus vos mains déja fleurit.

ıs, la divine bonté
ravail nous fit la loi ſage,
voulut que la ſanté
un des fruits du labourage.
ı dit aux aſtres des ſaiſons
vous guider, de vous inſtruire,
c'eſt dans le ciel qu'il faut lire
que demandent nos moiſſons.

Le ciel ſenſible à vos beſoins
Vous défendra de l'indigence,
En récompenſe de vos ſoins
Il vous enverra l'abondance.
Que vos guérets ſoient toujours pleins,
Travaillez d'une ardeur extrême,
Le pain qu'on recueille ſoi-même
Eſt le meilleur de tous les pains.

Vous n'allez point pour un ſeigneur
Faire une odieuſe corvée,
La javelle par l'exacteur
A vos yeux n'eſt point enlevée;
Ainſi jamais d'un dur voiſin
N'attendez votre ſubſiſtance.
Pour éviter la dépendance,
Que vos bras vous donnent du pain.

qui fais notre bonheur,
r, ſalut, chère patrie,
is ſalut au laboureur,
; nous conſervent la vie.
ır aux utiles leçons
oyens (*) dont les lumières,
ınt juſqu'en nos chaumières
nt diriger nos moiſſons.

MMENT trouvez-vous ces chan-
mon digne ami? ne ſont-elles pas

La ſociété phyſico-économique de
l.

. Ces deux pièces de vers, qui ont
vement des payſans Zuriquois pour au-
étoient peu ſuſceptibles d'être tradui-
Cependant M. le Baron de Tſchoudi, le
à qui cette lettre eſt adreſſée, a bien
, à ma prière, tenter de les imiter,
a tiré tout le parti poſſible.

dignes de figurer parmi les meilleures dans l'almanach des mufes (*c*)? Ne prouvent-elles pas combien il feroit aifé de transformer les payfans en bergers de Gefner, fi, au lieu d'étouffer leur génie fous le poids du defpotifme, on tâchoit au contraire à le réveiller par les procédés qu'infpire l'amour de l'humanité ? Ce qui me refte encore à vous dire achévera de vous convaincre de cette poffibilité.

A ce moyen de rendre nos cultivateurs attentifs à tout ce qui concerne leur profeffion, pratiqué de la manière que je viens de décrire, nous en ajoutames un fecond

(*c*) Les Allemands grands imitateurs en fait de littérature ont leur almanach des mufes, comme ils ont leur mercure allemand & leur journal encyclopédique.

ıe nous avions d'abord lié avec
r ; je veux dire les conférences
les que je vous ai rapellées plus
ıais nous nous écartames du pro-
nous avions d'abord formé, de
ıler ces conférences fur le même
ıe les queftions annuelles, aux-
nous avions attaché des prix. La
toit fujette à trop d'inconvéniens.
ıs-nous le parti de tenir ces con-
:s avant l'envoi des réponfes à nos
ns, nous prévenions les réflexions
payfan devoit tirer de fon propre
& nous manquions notre principal
qui étoit de l'exciter à réfléchir de
:me fur les objets que nous lui don-
à méditer. Si nous conférions au
aire avec eux fur ces mêmes objets
l'envoi des réponfes, nous devions
attendre qu'il s'y mêleroit infailli-

blement de la mortification, de la jalousie, de la haine & finalement des querelles. Nous ne pouvions pas supofer nos payfans plus fages que des favans, dont la vie entière eft confacrée à l'étude de la fageffe, & dont malheureufement les fréquentes guerres littéraires, où ils mettent pour l'ordinaire fi peu de cette fageffe & tant de fcandale, nous avoient apris avec combien de facilité les jugemens rendus fur les productions qu'a enfantées fon cerveau peuvent porter un homme aux paffions les plus violentes. Il fallut donc prendre tout un autre parti, & celui que nous choifimes fervit à étendre nos propres lumières. Nous nous étions aperçus depuis longtems qu'il nous feroit impoffible de contribuer efficacement au bien de la patrie par les foins que nous donnerions à l'agriculture, tant

ıs n'aurions pas une connoiſſance ıcte du pays relativement à l'éco. rurale.

VOIS en conſéquence préſenté à été dès 1761 un projet de tabelles poſéroient dans un très petit eſ. a ſituation très détaillée d'un vil. Ces tabelles devoient contenir en entes colonnes les maiſons, les bres à poëles, les ménages, le nom. es hommes mariés & des veufs, ce. es garçons au-deſſus & au-deſſous de de puberté, des hommes abſens, valets; enſuite des femmes mariées es veuves, des filles nubiles & non iles, des femmes abſentes & des ſer. tes, & finalement la ſomme de tou. les perſonnes qui compoſent chaque nage; dans la colonne ſuivante la pro. ſion ou le genre de fabrication qui s'e.

xerçoit dans le dit ménage. On plaçoit dans cinq autres colonnes les biens fonds, ſavoir les prés, les champs, les vignes, les pâturages & les bois. Venoit enſuite en douze colonnes ce qu'on poſſédoit en bétail, ſavoir en bêtes à cornes, les bœufs, les vaches, les jeunes bêtes; en chevaux, les chevaux entiers, les jumens, les poulains; en menu bétail, les porcs, les moutons, les chevres; en volaille, les oies, les poules & les pigeons; enfin une colonne pour les ruches à miel. Les ſommes totales fourniſſoient un tableau fidèle de la population, des diverſes propriétés, & des différens moyens de ſubſiſtance de tout un village. Au deſſus de chaque colonne, on demandoit des éclairciſſemens ſur la qualité des maiſons, des biens; ſur leur valeur, leur produit; ſur le nombre & la qualité des

s, des ruiſſeaux, des canaux;
précautions contre les incendies
s réglemens de police; on devoit
e à toutes ces queſtions par écrit,
voir rempli les colonnes. Je fis l'é-
d'un pareil tableau de la ſituation
nique d'un village qui fait partie de
iſſe de Wyll dans le Rafzerfeld, &
convaincu par cet eſſai que l'exé-
n'en étoit pas impoſſible dans le
. J'eus ſoin d'y ajouter un extrait
giſtres des mariages, des naiſſances
morts, qui me mit à portée de com-
la population actuelle de cette pa-
avec celle du ſiècle paſſé.

E travail me ſervit à ſonder les cau-
de ces changemens ſi ſenſibles que
luiſent dans chaque lieu le plus ou le
ns d'activité des habitans & leur pen-
nt pour tel ou tel genre de travail. La

communauté ſur laquelle j'opérois m'of-froit un corps malade où la population avoit beaucoup diminué; je trouvai la ſource du mal dans la mauvaiſe culture des terres ; la nature de la maladie m'in-diqua les moyens curatifs ; il s'agiſſoit ſeulement de fournir les correctifs néceſ-ſaires à une économie rurale établie ſur des principes vicieux & de réprimer une eſpèce de fureur épidémique chez tous les habitans pour la fabrication des cha-peaux de paille. Cet eſſai détermina la ſociété à faire imprimer un certain nom-bre de ces deux différentes ſortes de ta-belles avec des queſtions tendantes aux éclairciſſemens qui devoient les accompa-gner. Ces tabelles nous ont été depuis lors d'un très grand ſecours pour parvenir à la connoiſſance la plus exacte de notre territoire.

: L Q U E utiles que nous fussent ces
x pour nous donner une idée gé-
de l'état de l'agriculture de cha-
lage, il restoit encore bien des
tés que les paysans seuls pouvoient
claircir. Ajoutez que toutes les
ns que l'on étoit obligé de faire
emplir ces tabelles faisoient naître
inité de soupçons, allarmoient les
teurs, & les éloignoient par con-
t du but que nous nous proposions,
étoit autre que de les aider à aug-
r leur bien-être, en gagnant leur
nce & en leur donnant des conseils
ns sur la manière de diriger leur la-
Ces tableaux nous donnoient bien
égard une connoissance plus exacte
rritoire, mais nullement du carac-
noral des habitans, article si essen-
la prospérité du pays.

TOUTES ces confidérations nous déterminèrent à inviter quelques cultivateurs des communautés dont nous avions déja le tableau à une conférence folemnelle, où nous puffions converfer amicalement avec eux fur les avantages & les défauts de leur économie rurale. Ils devoient eux-mêmes nous mettre fur la voie la plus propre à faire parvenir à leurs communautés des confeils apropriés à leur fituation économique. Nous engageames tous les membres de la fociété de phyfique à fe rendre à cette conférence, à laquelle le grand nombre des affiftans de tout rang & de toute condition donna non-feulement un air de folemnité, mais produifit encore cet avantage important, que les différens ordres de notre état, que les feigneurs de la régence, des militaires diftingués par leur rang & par leur

des ministres de la parole de,
es savans de profession, des né-
, des artisans & des cultivateurs
à se connoître réciproquement &
sidérer l'un l'autre relativement à
ce que chacun dans son état peut
e le bonheur de la patrie.

on de ces conférences devoit na-
nent être amical, ouvert, modeste
nt. Tel est aussi celui que le prési-
che d'y établir par un discours pro-
avec cette chaleur qui part du
t à laquelle se mêlent souvent des
d'attendrissement. L'orateur ex-
ans cette harangue pathétique le
: cette assemblée, savoir les pro-
e la félicité de la chère patrie, qui
roit s'établir si tous les ordres ani-
ar un patriotisme éclairé ne s'accor-
à y travailler de concert; & cela

par une affection & des égards réciproques, par les éforts & les travaux réunis de tous les habitans, & par la ferme persuasion que la jouissance de nos avantages personnels n'est jamais plus assurée que lorsqu'ils tiennent au bonheur de la patrie. Tantôt l'orateur profite de la circonstance pour fixer l'attention de nos chers habitans de la campagne sur les pères de cette commune patrie, & faire sentir à leurs enfans combien leur cœur paternel est pénétré de tendresse pour eux; tantôt il fait apercevoir à ses auditeurs les liens étroits qui unissent la ville avec le pays, & combien le vrai bonheur de l'un est inséparable du vrai bonheur de l'autre. Souvent il leur expose les voyes dont la Providence a daigné se servir pour nous rendre sensibles les dommages qui résultoient de nos

s, & ces exemples lui servent à
en imprimer la néceſſité de réflé-
'examiner ſans partialité, de com-
enfin courageuſement les funeſtes
s dont on eſt imbu contre toutes
velles découvertes en fait d'agri-
, d'inſpirer au cultivateur plus de
nt à profiter des inſtructions des
qui s'attachent à connoître les in-
ıs & les principes des autres na-
our les communiquer à leurs com-
es. C'eſt ainſi que les années de
tés & de miſère nous ont enſeigné
eſſité de redoubler d'activité pour
même agriculture, nous ont mon-
danger de la négliger pour ſe livrer
ıne ardeur indiſcrète au travail des
factures, nous ont fait voir le prix
nable & trop peu connu des pom-
le terre & ont rendu palpables par

de triftes & fortes impreffions des vérités qui jufques alors n'en avoient fait que de très légères.

VOILA, mon cher ami, les moyens que nous employons pour échauffer les cœurs de nos payfans, nous captiver leur affection & leur confiance, diffiper leur timide retenue; & les mettre en état de nous communiquer des idées claires & précifes, de fournir à nos queftions des folutions bien déterminées; de propofer avec modeftie leurs objections aux avis, aux confeils affectueux que nous leur préfentons, de façon qu'il puiffe réfulter de ce choc des diverfes opinions, des lumières propres à éclairer également, & les membres de notre fociété, & les cultivateurs fur les vérités difcutées. Par là les cœurs s'ouvrent à une eftime & à une amitié réciproque, on les voit s'épancher

ıs l'autre, & les pères de la patrie
liſſent d'avoir trouvé dans cette
ée des fils dignes de leur tendreſſe.
rois que vous viſſiez la douce émo-
ne ceſſe de ſe peindre ſur les phy-
es de tous les aſſiſtans pendant une
nce de pluſieurs heures; & la plu-
: nos citoyens ſe diſputer à l'iſſue
ır d'emmener avec eux ceux de ces
; dont le bon ſens & la ſagacité ont
iver leur eſtime & leur amitié, les
re affectueuſement à leur table &
ger par ce moyen la ſatisfaction
leur ont fait gouter. Mais rien ne
it une impreſſion auſſi forte que le
aiment paternel qui anime les diſ-
de S. E. Mr. le Bourg-meſtre Hei-
er, toutes les fois que ce ſage père
patrie prend la parole dans ces con-
;es; là, comme par-tout ailleurs, il

n'eſt perſonne qui ne convienne que ſes rares talens & la bonté de ſon cœur ne l'élève autant au-deſſus de ſes chers concitoyens que la haute dignité dont il eſt revêtu. Il ne s'eſt encore tenu aucune de ces conférences dont, tant les magiſtrats que les citoyens & les payſans, ne ſoient ſortis l'ame fortement émue & tous réſolus de travailler à ſe rendre plus utiles & à ſe porter avec une noble émulation, chacun dans ſon état à augmenter le bonheur de la patrie. Chaque fois le nombre des aſſiſtans s'augmente, chaque fois les payſans emportent chez eux pour la ſociété de phyſique une affection qui va juſqu'à l'enthouſiaſme, & pour le gouvernement paternel qui s'occupe de leur bien-être la plus profonde vénération. Ils répandent ces ſentimens dans leurs communautés, & préparent les eſprits à ſe

vec plus de facilité aux améliora-
: la société leur recommande dans
qu'elle a soin de leur adresser à
les conférences dont l'importance
cessité de ces améliorations a fait
:ipal objet. D'un autre côté les
:s de la régence qui se sont trou-
es assemblées y ont aquis des con-
:es plus exactes sur l'état actuel de
.e & sur ses besoins, connoissan-
les conduisent aux résolutions les
ılutaires, lorsqu'ils font du bien
: cette chère patrie l'objet de leurs
:ations. Non, mon très estimable
l n'est point de spectacle dramati-
ont l'effet puisse aprocher de celui
; conférences. Le sujet le plus heu-
nanié par le plus grand génie offri-
jamais rien d'aussi intéressant que
:ussion immédiate du bonheur de la

patrie en préſence de tous les ordres de l'état? & l'art de l'acteur le plus habile exprimera-t-il jamais les affections de l'ame avec la force dont elles ſe peignent ici tout naturellement? Ce qui ſe paſſoit au dedans de moi toutes les fois qu'il m'eſt arrivé de jouer un rôle dans ces conférences me force à en juger ainſi.

QUELLE ſource de félicité un ſouverain ne s'ouvriroit-il pas, s'il établiſſoit chaque ſemaine de pareilles conférences, tantôt avec des gens de lettres ſur quelque objet inſtructif des connoiſſances humaines; tantôt avec des négocians ſur l'état du commerce & des manufactures; une autre-fois avec des artiſtes ou des artiſans ſur les objets de leur laborieuſe induſtrie; un autre jour avec des cultivateurs; il faudroit ſeulement que chaque objet diſcuté fut toujours enviſagé ſous

ſes

rts avec le bien général & sous
ions avec les autres objets dignes
ention du prince; il faudroit en-
'accompagné de ses fils & de ses
s il allât dans les mêmes vues vi-
ccessivement ses provinces; par-
e variété continuelle d'objets don-
ces conférences des charmes tou-
ouveaux. L'ennui seroit tout aussi
r à ce prince qu'au plus infatiga-
tivateur. Il aprendroit à connoître,
r, à honorer toutes les classes qui
sent son peuple, à pourvoir à leur
le bien-être & à devenir pour eux
e tendrement aimé. La vertu, l'hu-
, la félicité deviendroient géné-
& les visages satisfaits de ses heu-
ujets, qui viendroient de tous cô-
offrir à son passage, lui feroient
ver le sentiment de sa véritable gran-

deur, la certitude d'être le vrai père de la patrie. Senſation délicieuſe qu'aucune victoire ne ſauroit procurer au plus heureux conquérant.

QUANT à notre petite république, elle a ſu retirer de ces ſortes de conférences des avantages importans. Nous avons de nouveau découvert parmi nos payſans nombre de bonnes têtes qu'on ſait employer très utilement dans des circonſtances eſſentielles. L'amour des ſujets envers le ſouverain a pris de nouvelles forces. Les ſentimens d'humanité & de patriotiſme ſe ſont plus généralement répandus dans les campagnes. Le cultivateur connoit mieux ſa vocation relativement à la patrie, & l'influence de la conſtitution du gouvernement ſur ſon bien-être, ſa profeſſion en eſt devenue plus chère & plus honorable à ſes propres

l réfléchit davantage sur ses opé-
& s'éforce d'atteindre aux vrais
s qui pouront lui en assurer le suc-
recherches l'ont rendu plus liant,
ile à se prêter au bien général.
ez vu que des communautés en-
font entendues pour s'affranchir
rvitude du *parcours*; d'autres se
:ordées à partager des pâturages
ns situés dans des lieux maréca-
qu'ils convertissent en prairies, ou
tations de jonc (*d*); d'autres se

Ces plantations de jonc, lorsqu'elles
en dirigées, sont d'un très bon ra-
ıns un pays où les pailles sont rares
erchées; on paye quelquefois l'arpent
ɔareille plantation aussi cher que l'ar-
e la meilleurie prairie. Ce n'est pas
ent en Suisse qu'on en reconnoit l'u-

une fomme d'argent pour être employée, felon nos lumières, au bien de la patrie. Nous reçumes divers mémoires qui n'étoient pas moins fages que le premier, quoiqu'ils en différaffent en nombre de points qui fe raportoient à des circonftances particulières, ou au local de la communauté. Parmi ces projets nous en trouvâmes un dans lequel la communauté qui le propofoit renonçoit volontairement au prix offert, alléguant qu'elle fe trouvoit affez récompenfée par l'avantage d'avoir été excitée à fe livrer à des entreprifes auffi utiles. Nombre de nos meilleurs payfans ont recours à la fociété, lorfqu'ils projettent quelque entreprife utile, & lui demandent des confeils, des fecours, des directions. La ville ne nous offre pas des fruits moins flatteurs de cette heureufe effervefcence. Les efforts de la fo-

proposé les projets les plus im-

us en citerai un exemple bien fra-
rès ces dernières années de cher-
paysan conçut un moyen de pré-
r la suite de pareilles calamités,
sa de cultiver tous les ans sur les
naux une certaine quantité de bled
ettroit en magasin, & joignit à
jet, tant sur la manière de récueil-
leds que sur celle de les conser-
le les employer à leur destination,
lemens de police qui feroient hon-
 législateur le plus éclairé. La so-
e physique s'empressa de saisir cette
n pour proposer des prix considé-
à ceux qui fourniroient les meil-
rojets de ce genre; la chose nous
utant plus facile qu'une société d'a-
s hommes venoit de nous remettre

une ſomme d'argent pour être employée, ſelon nos lumières, au bien de la patrie. Nous reçumes divers mémoires qui n'étoient pas moins ſages que le premier, quoiqu'ils en différaſſent en nombre de points qui ſe raportoient à des circonſtances particulières, ou au local de la communauté. Parmi ces projets nous en trouvâmes un dans lequel la communauté qui le propoſoit renonçoit volontairement au prix offert, alléguant qu'elle ſe trouvoit aſſez récompenſée par l'avantage d'avoir été excitée à ſe livrer à des entrepriſes auſſi utiles. Nombre de nos meilleurs payſans ont recours à la ſociété, lorſqu'ils projettent quelque entrepriſe utile, & lui demandent des conſeils, des ſecours, des directions. La ville ne nous offre pas des fruits moins flatteurs de cette heureuſe effervеſcence. Les efforts de la ſo-

: physique se sont aquis de plus en
s aplaudissemens du citoyen ; le
: de ses membres s'est augmenté ;
accroissement de la contribution
le (e) l'a mise en état de fournir
penses nécessaires. Elle a souvent
le mains inconnues de riches pré-
estinés à être employés de la ma-
qu'elle jugeroit la plus convenable
ɔgrès de l'économie rurale. Cette
: société d'amis des hommes que je
ai citée plus haut, & qui pendant
ɜrté avoit dépensé de grosses sommes

) Heureuse ville! où les connoissances
: travaux qui tendent au bien de l'hu-
té, bien loin d'avoir besoin d'être ex-
par les récompenses du souverain, ne
ıt que par la considération dont ils jouis-
& s'exercent aux frais des citoyens
s'y adonnent.

pour la subsistance des pauvres, & pour leur fournir en outre des grains & des pommes de terre pour ses semailles, nous remettoit souvent de l'argent destiné pour des prix tendans à faire naître ou à perfectionner des établissemens d'une utilité générale. Vous avez vu que nous employames une partie de ces fonds à récompenser ceux qui nous avoient fourni des mémoires sur la manière de former dans les villages des magasins pour prévenir la cherté ; nous proposames de nouveaux prix pour ceux qui nous fourniroient la meilleure façon de s'y prendre pour procurer aux pauvres membres d'une communauté un genre de travail qui, en leur assurant la subsistance, tourneroit au bien général de toute cette communauté ; comme par exemple de leur donner un salaire pour améliorer les pâturages

ns , pour entretenir les bois en
at , prévenir les ravages des tor-
es fleuves, faire des chemins &c.
nd nombre d'amis des hommes se
rent, au moyen d'une souscription,
ournir des secours en argent à de
s journaliers & demi laboureurs,
ulant entreprendre des améliora-
se trouveroient dans une impuis-
totale d'en faire les avances, & re-
: tout le produit de cette souscrip-
u comité économique de la société
evoit le distribuer à de bons sujets,
trouveroient en pareilles circons-
. Nous acceptames ce nouveau se-
d'un cœur vivement pénétré de
marque de confiance & d'aprobation
part de nos concitoyens, & nous
empressames de la mériter en met-
'attention la plus scrupuleuse à bien

une somme d'argent pour être employée, selon nos lumières, au bien de la patrie. Nous reçumes divers mémoires qui n'étoient pas moins sages que le premier, quoiqu'ils en différassent en nombre de points qui se raportoient à des circonstances particulières, ou au local de la communauté. Parmi ces projets nous en trouvâmes un dans lequel la communauté qui le proposoit renonçoit volontairement au prix offert, alléguant qu'elle se trouvoit assez récompensée par l'avantage d'avoir été excitée à se livrer à des entreprises aussi utiles. Nombre de nos meilleurs paysans ont recours à la société, lorsqu'ils projettent quelque entreprise utile, & lui demandent des conseils, des secours, des directions. La ville ne nous offre pas des fruits moins flatteurs de cette heureuse effervescence. Les efforts de la so-

e physique se sont aquis de plus en
es aplaudissemens du citoyen; le
e de ses membres s'est augmenté;
accroissement de la contribution
lle (e) l'a mise en état de fournir
épenses nécessaires. Elle a souvent
de mains inconnues de riches pré-
lestinés à être employés de la ma-
qu'elle jugeroit la plus convenable
ogrès de l'économie rurale. Cette
e société d'amis des hommes que je
ai citée plus haut, & qui pendant
ierté avoit dépensé de grosses sommes

---

e) Heureuse ville! où les connoissances
es travaux qui tendent au bien de l'hu-
nité, bien loin d'avoir besoin d'être ex-
s par les récompenses du souverain, ne
ont que par la considération dont ils jouis-
t, & s'exercent aux frais des citoyens
. s'y adonnent.

UN honnête payſan qui avoit été compris dans nos diſtributions nous fit parvenir en reconnoiſſance une hiſtoire des plus naïves de ſa vie. Trop de légéreté d'eſprit l'avoit dans ſa jeuneſſe jetté dans la miſère & réduit à chercher fortune au ſervice ; dans ce nouvel état l'amour de la patrie agit ſi puiſſamment ſur lui qu'il ſe mit à économiſer tellement ſur ſa ſolde qu'en peu d'années il ſe vit en état de revenir chez lui bien vétu, muni de ſon congé & d'une petite ſomme d'argent qu'il employa au payement de ſes dettes & à l'aquiſition d'une pièce de terre ſi pierreuſe qu'on avoit entiérement négligé de la cultiver. Il en ramaſſa les cailloux, en fit une cloture autour de ſon champ, il y porta de la terre & le rendit d'une grande fertilité, qu'il auroit encore augmentée, au moyen de l'engrais liquide, s'il

pas manqué de l'argent néceſſaire à
e procurer un réſervoir à mare,
ous lui facilitames l'aquiſition. L'hiſ-
e ſa vie eſt pleine d'excellentes ré-
s ſur lui-même, & fournit un ta-
moral qui intéreſſe autant que l'e-
e qu'il a donné, dans ſes opérations
s, d'une ardeur extraordinaire pour
vail, inſpire d'admiration.

ne finirois point, ſi je voulois vous
re tous les hommes eſtimables que
découvrons tous les jours de cette
ière. C'eſt aſſez qu'ils nous prouvent
les facultés de l'homme ſe dévelo-
auſſi ſous les haillons de la pauvreté,
mbien il ſeroit aiſé de trouver des
dignes d'eſtime, ſi pour les recher-
on ſe dépouilloit de toute eſpèce de
ention.

e dois vous indiquer encore une voie

dont la société s'est servie pour faire l'épreuve des nouvelles découvertes en agriculture. Elle déterra près de la ville un paysan laborieux qui cultivoit un petit domaine composé de vignes, de prés, de champs & d'un pâturage situé le long d'un bois qui devoit servir à étendre le pâturage. Cet homme n'avoit connu jusqu'alors ni pratiqué autre chose que la routine ordinaire. Il donnoit la plus grande partie de son fumier aux vignes, & l'engrais liquide à un pré attenant la maison, desorte qu'il lui restoit fort peu d'engrais pour ses champs à bleds. Il nourissoit à grand peine deux pieces de bétail, encore leur faisoit-il manger une partie de ses pailles. La société offrit à ce cultivateur une gratification annuelle, s'il vouloit exploiter son bien conformément aux directions qu'elle lui fourniroit, &

r une langue de terre de huit-cent
le long ſur dix pieds de large, par-
n quatre-vingt carreaux, à des
uxquels il devoit fournir ſa main
e ſans autre rétribution. Le mar-
u'on avoit ſu rendre avantageux
payſan fut accepté, & Mr. Schul-
rand connoiſſeur dans cette partie
gea de la direction. Il obligea d'a-
otre homme à garder toute l'année
tes dans l'étable, il fallut que ſon
fut mis en entier ſur ſes champs à
t ſur ſes prés; & il ne devoit don-
es vignes que de la terre tirée d'un
arécageux, qu'il falloit, avant de
oyer, expoſer aux influences de la
. Ce morceau de pré devoit en mê-
ms être mis en plantation de jonc,
le produit fourniroit de quoi aug-
er ſenſiblement la meule de fumier.

Le terrain qui fervoit de pâturage fut converti en champs, qu'on partagea en fix portions, dont il devoit en mettre alternativement toujours deux en tréfle, ce qui lui procureroit affez de fourage pour fes beftiaux pendant tout l'été. Le bois fut totalement affranchi de la pâture. On plaça dans la piece de champ la plus éloignée un réfervoir à mare, dans lequel on conduifit l'eau d'une fource voifine. On employa les quatre-vingt carreaux, indiqués plus haut, à des effais de culture fur toutes fortes de grains & de fourage, dont on varioit en différentes manières la méthode & les circonftances. Dès la quatrième année le propriétaire fut en état de bien nourir en toute faifon trois pieces de bétail, fa récolte en bled fut doublée, tout fon terrain étoit devenu beaucoup plus fertile & plus facile à labourer, *les*

bois

rétabliſſoient, les vignes n'avoient
ouffert de diminution ſenſible, &
ent-elles éprouvé, notre homme
t bien richement dédommagé par
ilité de ſes autres terres. Les heu-
hangemens arrivés dans ce petit
ie offrent une preuve bien mani-
es avantages que la ſupreſſion de la
aporteroit à un pays, lorſqu'on la
ceroit par des fourages artificiels.

s carreaux deſtinés aux eſſais nous
ris à connoître de quelles eſpèces
ins & de fourages il étoit plus avan-
pour notre pays d'introduire la
e. Le tréfle d'Hollande, *trifolium*
ſe, l'orge raſe, l'*eincorn* & l'*émer-*
f) parurent mériter la préférence,

) Ces deux eſpèces de froment n'étant
eu ou point connues en France, j'ai

& commencent à devenir assez communs. Depuis peu d'années la société possede un domaine en propre qu'elle doit à la munificence des péres de l'état, qui le

---

été obligé, faute d'une équivalente, de leur conserver la dénomination allemande. L'*ein-corn* pouroit être nommée épautre à un grain. Mr. de Linné le place parmi ses *triticum*, n°. 6, *triticum monococum calyc. sub triflo-ris, primo aristato, intermedio sterili.* Gaspard Bauhin dans son théâtre de botanique, L. 1, sect. 4, cap. 13, p. 415, le désigne ainsi; *zea brisca dicta, vel monococcos germanica, culmis est & spicis dicocco brevioribus, an-gustioribus, tenuioribus & depressis; spicis du-plice ordine, hordei modo digestis, aristis sub-asperis armatis; seminibus multo minoribus, singulis utriculis, qui læves caudicantes, & modicè depressi, inclusis à quibus in mola non in area exuuntur.... Belgis S. Peeters korn, Anglis saint Peterscorn. Amat solum tenue &*

accordé pour y faire également
is. On en a pris une partie pour
n de botanique où fleuriſſent cha_
ée plus de deux-mille plantes dont

---

quam apud Germanos, cum ſtercora-
am non expetat, locis aſperis & mon-
ro tempore vomerem non expertis ſeri
t: licet autem Septembri ſeratur, tar-
amen omnium & ſubindè Septembri de-
nſe matureſcit. Mr. Tſchiffeli eſt le
qui l'ait fait connoître en France
commence à le cultiver le long du
nous n'avons pas pu découvrir ſous
lénomination.

ıencorn ou amelcorn eſt décrit par
e Bauhin, ibid. ch. 14, de la ma-
vante: *Zea amylea, ſeu olyra: herba,*
geniculis, magnitudine tritico ſimilis
a ariſtis multis vallata, ut eatenus ad
accedat. Hujus ſingulæ ſpecies, duos

plusieurs sont des plus rares : mais je laisse à son infatigable & savant directeur, monsieur le docteur Locher, le soin de publier les essais qu'on y fait, ainsi que leur résultat.

AVANT de terminer cette volumi-

---

granorum ordines, ut zea dicoccos, obtinent. Semen follieulis modo candidis, modo rufis, includitur, & ut zea decorticationem in mola requirit, quibus spoliatum tritici granis simile est . . . Locus multis Germaniæ locis provenit, vere sata, apud quos communiter quinto mense maturatur; Julio, Augusto metitur : apud alias nationes, tertio postquam sata fuerit mense colligitur, tanto intervallo fruges alio atque alio solo, procreatæ inter se distant, ut vel hinc appareat suum cuique tempus in singulis regionibus deputatum fuisse. Germanis, amelcorn, quod ex ea optimum amylum confici soleat : Belgis amelkorn, Anglis amilcorn, starchecorn.

itre, je dois vous faire obſerver
es les différentes opérations de
é que je viens de vous décrire
iite de ſes premières liaiſons avec
iyogg; c'eſt lui qui nous a pro-
remier ces conférences avec nos
, & c'eſt la preuve qu'il nous a
dans ſa perſonne que les lumié-
le zèle pour le bien n'exiſtoient
s dans la claſſe des cultivateurs
les autres claſſes, qui nous a
és à nous livrer à ces heureuſes
s. Tout ceci ne nous aprendroit-il
importante vérité? ſavoir que
qui s'exercent dans la tranqui-
vie privée peuvent étendre in-
ent leurs influences ſur toute la
umaine, de même qu'un ſeul
venu chêne répand à ſon tour
rrain qui l'environne des fruits

qui germent en de nouveaux arbres, lesquels se multiplient de nouveau jusqu'à ce qu'une forêt majestueuse ait couvert toute une contrée. Puisse de la même manière, mon très cher ami, le bel exemple que donne votre vertueux ecclésiastique, à la faveur de votre description si propre à le faire gouter, s'étendre dans tout l'univers & faire germer parmi le peuple des mœurs qui élèvent l'humanité (*g*) au plus haut point de perfection dont elle est susceptible ! Puisse une

(*g*) Les papiers publics annoncent depuis quelques années assez fréquemment des traits de ce genre qui sont bien satisfaisans pour les amis de l'humanité. Le journal encyclopédique, 1775, t. 1, p. 150, fait mention de Mr. Colombel curé de S. Denis, sur Sarton, qui accorde tous les ans aux cultivateurs de sa paroisse des prix de toute espèce,

heureuſe proſpérité bénir à la fois le fondateur de ce bonheur & le chantre qui

---

qui ſont diſtribués au jugement de la ſociété d'agriculture d'Alençon.

La gazette de Berne du 23 Septembre 1772 raporte que Mr. de la Peirière, ancien mouſquetaire, a célébré le jour de la S. Louis de la même année, pour la ſeptième fois, la fête que voici; on n'y admet que ceux qui ſe ſont diſtingués par leurs travaux & leurs ſuccès. Ils y paroiſſent armés chacun d'un pique-bœuf garni de fleurs & de rubans. Le matin, la compagnie rangée ſur quatre files & précédée de muſiciens, va ſaluer l'inſtituteur de la fête. On l'accompagne à l'égliſe pour y aſſiſter à l'office divin; au retour, on va déjeuner chez lui. Il ſe tient enſuite un tribunal auquel il préſide, pour décider qui ſont ceux qui pendant cette année ont tiré le meilleur parti de leur ter-

l'a préconisé ! Quant à moi, je les bénis d'avance du fond de mon cœur.

---

rain, & ils se mettent à la place d'honneur pendant le diner qu'on leur fait servir aussi splendidement que les circonstances le permettent. Le reste de la journée se passe en conférences sur les procédés de l'agriculture, & en danses au son des instrumens. Mr. de la Peirière est parvenu, en honorant ainsi le plus utile de tous les arts, à rendre la paroisse de Cépede, duché d'Aiguillon, la mieux cultivée de toutes celles du pays.



ETTRE V, ET DERNIERE.

Mr. l'abbé SIGISMOND, *comte*
Hochenwart, président du collège
Nord, à Lintz.

Du 4 Octobre 1774.

saisis avec joie l'occasion d'offrir à
révérence un témoignage public de
ratitude. En lisant la description de
nduite morale & économique d'un
n philosophe, que Mr. de Sonnen-
fait connoître dans Vienne d'une
re si flatteuse pour moi, en le fai-
mprimer à la suite de ses maximes
lice, commerce & finances, que
nte Strafold soutint publiquement
a présidence en 1768; vous avez
nonsieur, reconnoître dans l'au-

nous, à plaindre ceux que nous croyons dans l'erreur, & à justifier nos sentimens particuliers en matière de doctrine par des actions qui annoncent une religion féconde en moyens de devenir vertueux; une religion où tout porte à la charité, aux bonnes mœurs, à l'humanité. Vos procédés, mon respectable ami, m'ont convaincu de ces vérités, & vous ont captivé mon cœur. C'est aussi ce qui m'engage à m'adresser à un homme tel que vous, pour lui communiquer les réflexions que m'ont arrachées certains préjugés dominans, qui, s'ils ne hâtent la ruine totale de la partie du globe que nous habitons, la menacent au moins des plus grandes calamités. Ce n'est qu'à des hommes de votre mérite, & qui ont autant d'influence sur l'éducation des plus grands seigneurs, qu'il est permis d'espérer de

rvenir peut-être à amener une façon
penser plus salutaire, & à déraciner
ı à peu d'aussi funestes préjugés. La
ıse est d'autant plus probable que vous
ez sous un maître qui paroit avoir for-
le projet sublime de multiplier insen-
ement sa puissance, en augmentant
ɔopulation de ses nombreuses provin-
, & le bien-être de ses peuples.

.'AGRICULTURE est l'unique source
la vraie & durable félicité d'un état.
st par elle que se préparent & se re-
illent pour l'utilité du genre humain
trésors de la nature; qu'ils soient em-
γés à notre nouriture ou à tout autre
ʒe; car tous nos besoins exigent la
n laborieuse du cultivateur. Elle four-
les matières premières à tous les arts
tous les métiers, & la subsistance à
ı ceux qui les exercent. C'est d'après

elle que l'on peut proprement évaluer les richeſſes d'un pays, & c'eſt de l'activité qui vivifie ſes travaux, c'eſt enfin de ſa proſpérité que naît la vraie population. Le nombre des hommes s'augmente ſur un eſpace de terre en proportion de la nouriture que ce terrain leur fournit. N'enlevez point au laboureur les fruits qu'il a fait produire à ſes champs; laiſſez-les être la récompenſe de ſon labeur, il ſera ſain, joyeux & robuſte, il engendrera des enfans vigoureux qu'il enviſagera comme une véritable bénédiction, parce que l'augmentation des bras propres au travail entraîne néceſſairement l'accroiſſement des richeſſes qu'on arrache à la terre. Tant que vous éloignerez de lui la miſère, le payſan déſirera l'accroiſſement de ſa famille, tous ſes enfans ſubiront à leur tour la douce loi du maria-

& la population ira toujours en aug-
ınt, jufqu'à ce qu'elle fe trouve en
bre avec le plus grand produit pof-
le l'agriculture, c'eft-à-dire jufqu'à
il y ait autant de peuple que la terre
s foigneufement cultivée en peut
. Ce n'eft que dans ce période d'ac-
ement que vous ferez forcé de cher-
l'autres contrées qui ne foient point
e parvenues à ce degré de popula-
t de fertilité, ou de vous procurer,
fabrication, des falaires qui vous
nt en état de tirer les moyens de
tance qui vous manquent, des lieux
refte encore du fuperflu.

) N peut fe convaincre par les liftes
aiffances & des morts que telle eft
et la marche de la nature; ces lif-
ous montrent que les villages four-
t conftamment un excédent très fen-



ſible dans les naiſſances, lorſque cette marche n'eſt point interrompue par la guerre, la peſte, ou la ſuite de l'opreſſion. Süſſmilch a obſervé que dans la marche de Brandebourg, il y avoit eu, année commune, depuis 1698 juſqu'en 1712, ſeize & même dix-ſept naiſſances contre dix morts, ce qui avoit dû doubler la population dans l'eſpace de quarante ans. Dans notre canton, on a compté, depuis 1651 juſqu'en 1700, quinze naiſſances contre dix morts, ce qui a doublé le nombre des habitans dans ce même eſpace de tems. Une pareille population eſt d'autant plus précieuſe qu'elle ne produit que des hommes ſains, vigoureux, & qui aiment leur patrie. En effet quel homme peut être plus attaché à ſa terre, natale, que le cultivateur qui voit en elle l'objet de ſes ſoins, la ſource de ſes ri-

cheſſes

cheſſes & de tout ſon bonheur? Ainſi l'agriculture peuple un pays d'une eſpèce d'hommes robuſtes & courageux plus propre qu'aucune autre, & en même tems plus intéreſſée à défendre la patrie contre ſes ennemis.

L'HISTOIRE nous fournit à cet égard les exemples les plus frapans. Rome ne ceſſa d'augmenter en grandeur & en puiſſance, tant que les mêmes bras qui combattoient pour elle cultivèrent le bled dont elle ſe nouriſſoit (*h*), que l'a-

(*h*) « Le peuple Romain étoit partagé „ dans les premiers tems en tribus urbaines „ & en tribus ruſtiques: de ce partage il „ réſulta un effet qui mérite d'être obſervé; „ parce qu'il n'y en a point d'autre exem- „ ple, & que Rome lui dut à la fois la con- „ ſervation de ſes mœurs & l'accroiſſement

grandissement de ses champs fut pour elle le butin le plus séduisant, & qu'elle

---

„ de son empire. On croiroit que les tribus
„ urbaines s'arrogèrent bien-tôt la puissance
„ & les honneurs, & ne tardèrent pas d'a-
„ vilir les tribus rustiques. Ce fut tout le
„ contraire. On connoit le gout des pre-
„ miers Romains pour la vie champêtre. Ce
„ gout leur venoit du sage instituteur qui
„ unit à la liberté les travaux rustiques &
„ militaires, & relégua pour ainsi dire à
„ la ville les arts, les métiers, l'intrigue,
„ la fortune & l'esclavage. Ainsi tout ce
„ que Rome avoit d'illustre vivant aux champs
„ & cultivant les terres, on s'accoutuma
„ à ne chercher que là les soutiens de la
„ république. Cet état, étant celui des plus
„ dignes patriciens, fut honoré de tout le
„ monde: la vie simple & laborieuse des
„ villageois fut préférée à la vie oisive &
„ lâche des bourgeois de Rome. Ce n'est

ıt enfin la ſage politique de recevoir les

pas ſans raiſon, diſoit Varron, que nos magnanimes ancêtres établirent au village la pépinière de ces robuſtes & vaillans ıommes qui les défendirent en tems de uerre & les nouriſſoient en tems de paix. line dit que les tribus des champs étoient onorées à cauſe des hommes qui les comſoient; au lieu qu'on transféroit par nominie dans celles de la ville les lâes qu'on vouloit avilir. Le ſabin Apıs Claudius étant venu s'établir à Rome, fut comblé d'honneur & inſerit dans e tribu ruſtique, qui prit dans la ſuite nom de ſa famille. Enfin les affranchis roient dans les tribus urbaines, jamais s les rurales, il n'y a pas durant toute épublique un ſeul exemple d'aucun de affranchis parvenu à la magiſtrature, que devenu citoyen. Voyez le *Contrat l.*

peuples vaincus au nombre de ses citoyens, & d'augmenter par-là ses forces & son territoire. Nos ancêtres combattirent comme des lions pour la conservation d'un pays pauvre que des bras nerveux pouvoient seuls cultiver; mais ils tirèrent de cette position même des forces que la supériorité du nombre & tout l'art de la guerre ne purent jamais réduire. Cependant l'on continue à oprimer & à mépriser & l'agriculture & le paysan qui doit l'exercer; on l'accable de durs impots, qui le frustrent de presque tout le fruit de ses travaux, & lui laissent à peine sa nourriture pour salaire.

ON invente journellement de nouveaux titres pour arracher à l'infortuné cultivateur le produit de ses peines, on en vient au point de ne plus lui laisser seulement le nécessaire, & de le réduire, comme

e, à souffrir la faim au milieu des
s qu'il travaille journellement à ti-
a terre. Ce n'est pas tout encore,
oussé le délire & la contradiction
exiger que, dans le tems qu'on
iande chaque jour d'avantage, il
nne son travail & perde un tems
s précieux à de rudes corvées. Il
'il quitte sa charue pour aller tra-
à des chaussées, à l'édification des
somptueux de ses inflexibles mai-
pour transporter d'un lieu dans un
es funestes apareils de la guerre,
r fournir des attelages aux barba-
iistres des exactions dont il est la
. Et qui poura faire l'énumération
les moyens que la violence em-
our distraire le paysan de ses tra-
astiques? De pareils procedés lui
: sa vocation amère; il perd le gout

du travail ; il eſt toujours prêt à maudire ſon exiſtence & finit par s'expatrier (*i*). Au lieu de ſonger aux moyens de lui adoucir la vie, au lieu de l'encourager à des travaux auſſi indiſpenſables que les ſiens le ſont à la ſociété, on met tout en uſage pour avilir ſon état, pour enlever à l'agriculture les bras qui lui ſont ſi néceſſaires ; on employe toutes les ſubtilités de l'éloquence pour engager le cultiva-

---

(*i*) Il eſt bien doux pour tout François qui lira ce tableau, malheureuſement trop vrai dans de certains pays, de n'y point reconnoître ſa patrie, & de ſavoir au contraire que l'adminiſtration eſt fortement occupée de l'abolition totale des corvées, abolition dont Mr. Turgot avoit ſi heureuſement donné l'exemple dans ſon intendance de Limoges, avant que le génie tutelaire de la France l'ait placé dans le poſte, dont ſes lumières,

:eur à délaisser son champ pour embrass-
er une profession qui lui offre plus de
:ommodités, une subsistance plus assurée,
ılus d'honneur, plus d'abri contre l'o-
ıression. C'est ce qui arrive sur-tout dans
es enrolemens militaires; c'est encore ce
u'opère la fureur indiscrète d'ériger par-
out des manufactures à l'envi les unes

---

s vertus, son zèle pour le bien, son amour
our l'humanité le rendoient si digne.

L'obligation à laquelle on réduit les mal-
eureux paysans d'une grande partie de l'em-
re de garder jour & nuit leurs champs
ur les garantir des dévastations des bêtes
uves, tant d'autres loix destructives, di-
es de la plus profonde barbarie, qu'en-
inent la fureur de la chasse & ses droits
ieux, sont peut-être de tous les maux
'on leur fait souffrir les plus funestes &
moins conséquens.

des autres, & plus encore que tout le reſte, les progrès effrayans du luxe qui *ſtipendie* une armée de fainéans. Toutes ces choſes diminuent journellement le nombre des bras employés à la terre, & augmente la multitude de ces hommes oiſifs qui doivent être nouris par le petit nombre de cultivateurs qui reſtent encore dans les campagnes.

LE premier moyen uſité pour arracher des bras à l'agriculture, ce ſont ces énormes armées qu'on tient ſur pied, même pendant la paix. Elles ſe ſont acrues de nos jours à un point qui paſſe toute proportion. Ci-devant la puiſſance militaire étoit deſtinée à protéger un pays contre les attaques du dehors, tandis qu'elle aſſuroit au-dedans à l'agriculture & aux arts la paix & la tranquilité qui ſeules peuvent les faire fleurir, & maintenir la proſpé-

l'état. L'entretien des troupes def-
ı remplir ce but n'exigeoit qu'une
ɔortion du superflu, qui naissoit
ɔre de la puissance tutélaire, &
ımme, à moins d'avoir les senti-
:s plus vils, payoit avec joie cette
ɔartie de son superflu au guerrier
affuroit la jouissance du tout. Mais
jours, les armées sont devenues
principal de l'administration, le
évalue sa grandeur sur le nombre
régimens. Ce sont eux, qui, sui-
: préjugé favori, forment le corps
tat, & le reste de ses habitans n'y
nsidéré que comme un attirail dont
: sauroit rigoureusement se passer,
qu'enfin il faut à l'armée du pain &
abits. On ne s'embarasse pas, à la
:, si le nombre de ces êtres subal-
s augmente ou diminue, tant que



l'argent & les vivres ne manquent point au ſoldat. Vient-on à s'apercevoir enfin d'un vuide très ſenſible dans la population? on tâche de le remplir en attirant de nouveaux colons, ou en établiſſant des maiſons d'enfans trouvés. Cependant ce n'eſt là qu'une population illuſoire, où les états qui fourniſſent les émigrans perdent beaucoup plus que celui qui les reçoit n'y gagne; elle ne ſauroit d'ailleurs avoir aucune conſiſtance auſſi long-tems qu'on laiſſe ſubſiſter les cauſes de ſon dépériſſement, & qu'on néglige les vrais & ſeuls moyens de la rétablir, qui conſiſtent à faire régner l'aiſance & les bonnes mœurs dans les campagnes; car une heureuſe fécondité ſe répandra toujours ſur les mariages chaſtes & les ménages aiſés.

LA maladie dont nous nous plaignons

enue si générale, que ce ne sont
ulement les souverains des états
ı vaste étendue les oblige à se tenir
de contre les ennemis du dehors,
e d'une puissance militaire, qui
mbés dans l'excès à cet égard. De
princes, des états très médiocres,
es régimens ne peuvent protéger
ı leur foible territoire, ni l'empê-
e devenir en tems de guerre la proie
emier occupant, entretiennent ce-
int des troupes dans la même dis-
rtion. Il s'est formé un nouveau
de luxe d'avoir sur pied des sol-
, comme il est de la dignité d'un
lhomme de nourir une meute. Voilà
ti a rendu les enrôlemens tellement
iles, qu'il n'est pas de moyen qu'on
ploye pour engager les fils de bour-
; & de paysans à renoncer à leur genre

de vie. L'état de ſoldat leur eſt repré-ſenté comme le ſeul où l'on peut aquérir de l'honneur, le ſeul où un homme puiſſe jouir de quelque conſidération; l'état de cultivateur au contraire leur eſt dépeint comme l'état le plus miſérable & ravalé juſqu'au niveau des animaux deſtinés au travail. On anime ces diſcours ſéducteurs de traits d'éloquence qui le diſputent à ceux dont ſe ſervoit Demoſthène pour en-flammer le courage de ſes concitoyens contre Philippe. On y ajoute tout ce que la licence & les excès de toute eſpèce ont de plus attrayant. C'eſt ainſi qu'on a rafiné ſur l'art de rendre au payſan ſon état mépriſable, & de le changer en un ennemi de l'agriculture, qui ſe fait à la guerre un plaiſir barbare de tourmenter le malheureux villageois, de lui enlever & de détruire, le plus ſouvent ſans né-ceſſité, tout ce qu'il poſſède.

zèle mal entendu pour l'établisse-
es fabriques a fait autant & plus
encore à l'agriculture. L'état de
eur, où de pareils établissemens ont
ertaines contrées particulières, en
int un superflu d'argent, a séduit
s sages politiques au point de les
ire envisager comme le moyen le
r & le plus facile de rendre un pays
int (*k*). Ce préjugé est devenu épi-
ue dans toute l'Europe. Toute vil-
uelque petite qu'elle fût, a voulu
une manufacture dans ses murs;
use encore si ce venin ne s'étoit pas
du jusques dans les villages!
quantité de bras que cette funeste

) Sulli, le modèle des sages & ver-
politiques, fut en même tems trop
é pour se livrer à une pareille illusion.

manie enlève à la terre eſt innombrable; & d'ailleurs il en réſulte une population des plus nuiſibles. Il eſt ſi agréable de gagner en joyeuſe compagnie & en s'amuſant des ſalaires qui vous mettent en état de vivre avec bien plus de commodités & de molleſſe qu'en ſe livrant aux rudes travaux de la campagne. La fabrication fleurit-elle? l'argent coule en abondance, on ſe nourit mieux & plus délicatement, on peut étaler de beaux habits, les cabanes ſe changent en maiſons, les maiſons en palais. On jette un regard de mépris & de compaſſion ſur l'état de payſan auquel on a pu ſe ſouſtraire; le plus ſouvent ce ſont les plus pauvres d'un village qui embraſſent les premiers ce genre d'occupation. Le laboureur ne trouve plus de journaliers, & ſon travail en devient d'autant plus pénible. Ses enfans

ıcent à envier l'étalage & la fen-
de l'ouvrier ; d'abord ils veulent
nt employer les journées d'hiver
:ms pluvieux, où l'on ne va point
mps, à gagner de quoi se faire
: pécule. Le père en touche quel-
se & voit augmenter son bien-être.
lement le mal prend le dessus, le
des champs se néglige, les enfans
nt mille prétextes pour s'y déro-
fin ils menacent leur père d'aban-
la maison, & l'obligent à les pren-
pension. C'est ainsi que l'agricul-
nbe en décadence & marche vers
ère destruction.

voit s'accroître, à la vérité, une
le population. La facilité de ga-
subsistance occasionne bien des
s précoces & inconsidérés qui sou-
viennent très féconds. Mais ce

n'eſt que le nombre des conſommateurs qui augmente, tandis que la claſſe productive diminue de jour en jour. Ajoutez que dans un genre de vie auſſi ſédentaire, le ſang ſe corrompt, les corps s'énervent, les maladies ſe multiplient, en même tems que les mœurs deviennent plus vicieuſes. On n'a plus qu'un peuple débile, mal ſain, déréglé, qui n'a conſervé ni vigueur, ni courage, pour des travaux un peu rudes, bien loin d'en avoir pour la défenſe de la patrie. Une pareille population ne pouvant point fournir au prince une bonne eſpèce de ſoldats, les enrôlemens péſent encore davantage ſur la claſſe des cultivateurs; & de cette façon la fabrication foule encore plus l'agriculture que les armées énormes qui ſont toujours ſur pied.

ON m'objectera ſans doute que c'eſt dans

contrées où les manufactures &
erce fleuriſſent le plus qu'on trou-
mpagnes les mieux cultivées. On
:a même pour exemple ma pro-
ie. Je conviens que par la grande
des terres, occaſionnée par l'ac-
.ent de la population que les ma-
:es ont fait naître, nombre de pe-
:ces de terre ſont cultivées à bras
n des jardins, & raportent beau-
ıs que de grandes pièces cultivées
rue; que d'ailleurs on augmente
ité du ſol par des engrais artifi-
ec de la chaux, du gyp, des chi-
laine, des cendres &c., ou par
ats de foin & de paille qu'on va
ıns d'autres contrées; car il ſem-
la nature elle-même ſe laiſſe ache-
ix d'argent.

s en examinant les choſes d'un

peu plus près on trouvera que cette fertilité n'eſt qu'illuſoire ; ſoit parce qu'elle n'eſt pas ſuffiſante pour nourir un auſſi grand nombre d'habitans, ſoit parce qu'elle enlève à d'autres lieux les moyens de ſe fertiliſer eux-mêmes. Si c'eſt avec les pailles d'un autre endroit que j'amende mon terrain, il faut que l'engrais manque à ce même endroit, & ſi je nouris mon bétail de fourages achetés, il faut que mon vendeur laiſſe dépérir le ſien ou s'en défaſſe. Cette fertilité aparente eſt d'ailleurs ſi intimément liée avec une grande circulation d'argent que la chute des manufactures fait diſparoître toute cette fertilité, & laiſſe les habitans dans la plus affreuſe miſère. Cette chute eſt inévitable, & c'eſt la fureur univerſelle d'élever à l'envi des manufactures qui doit certainement l'accélérer. Il ſe fabrique

rande quantité de marchandiſes,
; matières premières devenant ra-
aſſent de prix, tandis que le nom-
; vendeurs s'augmentant ſans ceſſe
iſſer la marchandiſe fabriquée. Le
acturier voyant diminuer ſon gain,
e dédommager ſur ſes ouvriers, il
ue leur ſalaire, peu à peu la miſère
gne, & rien ne peut plus les en ti-
parce qu'ils n'ont plus ni les moyens
force de ſe nourir par le travail des
nps. La marchandiſe s'accumule dans
nagaſins du commerçant qui l'a priſe
édit, il ne trouve ni acheteur ni ar-
t, les banqueroutes ſe manifeſtent,
ette richeſſe, dont on faiſoit tant de
, ſe fond dans les livres de commerce
nme la neige à la chaude haleine des
nts du midi. Pour lors le pays ſe trouve
nué d'argent & de pain, parce que ce



beau zèle pour les fabriques a ruiné l'agriculture (*l*).

Il nous reste encore à examiner une troisième épidémie qui achève la ruine de l'agriculture ; le luxe, dont l'empire est si universel & qui soudoye une armée plus nombreuse peut-être que celle qui est employée au service militaire (*m*) : ces légions de friseurs, de cuisiniers, de valets de chambre & de laquais dont la plu-

(*l*) Nous savons de bonne part que dans les cinquante mille ames qui composent la population de la ville de Leyde, où la fabrication est beaucoup déchue de son ancienne splendeur, on peut en compter vingt-mille qui sont dans la misère, & à la charge des trente-mille autres.

(*m*) Si elle n'est pas plus nombreuse, elle est à coup sûr infiniment plus dispendieuse.

t également enlevés à la culture. toutes les classes la plus nuisible is inutile, ce sont dans la société lavres corrompus qui répandent le funeste poison de l'oisiveté & bauche; ils dévorent une grande les provisions que les sueurs amè- laboureur arrachent à la terre, & tribuent en rien à sa défense, dont se militaire est au moins chargée. font entrer aucun argent de l'é- r dans l'état, ce qui augmenteroit ins pour un tems son bien-être; servent précisément qu'à détruire ce qu'amassent le travail & l'indus- & à précipiter la ruine du bonheur nt que le commerce & les manu- es procurent à une contrée.

n seroit stupéfait si l'on tiroit la som- otale de tous ces fainéans. Dans ma

ville natale, où il s'en faut infiniment que le *luxe soit* auſſi grand que dans d'autres *villes* d'une égale opulence, le nombre de ces gens-là n'a pas laiſſé de s'augmenter extraordinairement depuis un ſiècle. On comptoit en 1674 ſur neuf-mille-dix-huit habitans, quarante-deux valets & ſept-cent-cinquante-ſix ſervantes, en tout ſept-cent-quatre-vint-dix-huit domeſtiques: tandis qu'en 1769, on a trouvé ſur neuf-mille-huit-cent-cinquante habitans, trois-cent-quatorze valets & mille-ſept-cent-quatre-vingt-quatre ſervantes; ainſi le total eſt de deux-mille-quatre-vingt-dix-huit domeſtiques; tous ont été enlevés aux travaux de la campagne, & tous à la réſerve d'un très petit nombre ſont uniquement employés aux ouvrages de la maiſon, que le pére & la mère de famille faiſoient ci-devant eux-mémes.

ésulte un triple désavantage; la
y perd ses bras, le ménage fait
nsommation inutile, & le père &
de famille s'habituent à l'oisiveté.
IS tout cela n'est rien au prix de
ne quantité de cette vermine qui
dans les grandes villes, des mil-
e valets ne sont entretenus que pour
dans les antichambres, & pour
er le derrière d'un carosse, que des
bien sculptées orneroient beau-
mieux. Ce travail procureroit au
du pain à un artiste & feroit ad-
son génie, tandis que chacun de
arasites fait souffrir la faim à quel-
laborieux cultivateurs, & livre au
s du sage l'extravagance des mœurs
nantes. Je n'ai jamais pu voir sans
tume ces oisifs fastueux entourés de
oupes de valets. Ce sont pour l'or-

dinaire de beaux hommes, bien faits, de bonne mine, qui ſouvent annoncent une belle ame, que l'on choiſit. Je me rapelle d'avoir un jour aperçu dans la chambre d'un jeune ſeigneur les œuvres de Pope; mais ayant voulu lui faire compliment ſur la bonté de ſon gout, il me répondit, en rougiſſant, que c'étoit ſon laquais qui s'amuſoit à de pareilles lectures. Ainſi l'on prodigue à ces emplois abjets des hommes qui, ſoit par les facultés de leur ame, ſoit par celles de leur corps, auroient pu rendre d'importans ſervices à la ſociété. Et ces êtres ſont réduits à ſoumettre l'uſage de ces mêmes facultés aux caprices, au moindre ſigne, au plus petit geſte d'un inſenſé, à lui épargner la plus légère fatigue, & à nourir ſa pareſſe & ſon oiſiveté. L'homme ainſi dégradé ne me paroit plus qu'un miſérable ſinge.

ant ces finges fi vils à mes yeux
ıcore avoir de l'orgueil & jettent
ırd dédaigneux fur des êtres qui
ıfervé leur nobleffe & leur raifon,
le front d'infulter à la pénible ac-
ıe l'artifan & du cultivateur. Mais
nons nos regards d'un fpectacle
ıent odieux & aviliffant pour l'hu-
e.

pourois citer encore d'autres abus
:oduifent des effets femblables. La
ation enlève encore bien du monde
campagnes ; mais je paffe là-deffus
: qu'elle répare peut-être ce dom-
: en nous amenant les productions
ıutres parties du globe. Que d'habi-
débauchés à notre Europe pour al-
ıeupler un autre hémifphère ! & ces
ınies font devenues d'une telle impor-
:e pour certains états, que bien-tôt

la mère patrie poura paroître elle-même une colonie dépendante de ſes filles ; qui ſait même combien il faut encore de tems pour que les relations ſe changent au point que ce ſoit la métropole qui reçoive la loi des colonies ? uniquement à cauſe que ces dernières ont en abondance tout ce qui eſt néceſſaire à la vie, & ne tirent de la métropole que les choſes dont on peut ſe paſſer & qui ne ſervent qu'au faſte & à la ſenſualité, tandis que celle-ci ſe voit ſouvent réduite à recourir à celles-là pour ſe garantir de la famine. Ainſi nous ne nous arrêterons pas non plus ſur cet objet.

NOUS avons éprouvé combien il eſt heureux qu'à la ſuite des abus, dont j'ai parlé plus haut, on ait des colonies qui puiſſent dans la néceſſité nourir leurs mères patries de leurs productions, & com-

a bonne Providence ſait faire ſer-
conſervation de ſon ouvrage juſ-
folles erreurs qui entraînent ſes
es & ſemblent tendre à leur deſ-
n. La ſage prévoyance des hom-
eroit-elle en effet s'attribuer l'hon-
e cette heureuſe reſſource ? Ce qu'il
bien certain, c'eſt qu'à la fonda-
es colonies il n'eſt venu dans l'eſ-
'aucun de leurs fondateurs de cher-
des pays où l'on pût recueillir du
On vouloit de l'or, ou des épice-
u du ſucre, ou des matières brutes
les manufactures, en un mot de
ſe faire riche; mais la Providence
faire trouver ce qu'on n'y cherchoit
, un grenier d'abondance pour no-
urope dont les fauſſes maximes pré-
ent la ruine.

s ſuites des abus que nous venons

de décrire ne ſauroient manquer de devenir très funeſtes. Comme la claſſe productrice diminue ſans ceſſe & que celle des conſommateurs augmente à proportion, il faut que les denrées deviennent plus rares & hauſſent de prix. Il en reſtera toujours moins en réſerve, & chaque fois que l'année ſera mauvaiſe, qu'elle ne le ſera même qu'un peu, ou qu'il ſurviendra une guerre, la diſette ſe fera ſentir, & une multitude d'hommes riſquera de mourir de faim. L'on verra la population diminuer, même dans les villages, qui dans le cours naturel des choſes devroient toujours fournir un ſuperflu d'hommes aux beſoins de l'état. L'on en verra même pluſieurs ſe changer peu à peu en déſerts. Les habitans des petites villes ſe jetteront dans les grandes, & l'œil du politique, accoutumé à ne faire

ervations que dans ces mêmes gran-
lles, s'éblouira de cette aparente
tion ; finalement la faim & la mi-
endront comme un ulcère rongeant
her de même à celles-ci, & en
nmer les habitans. Le pain & la
ance viendront à manquer au sol.
Des armées mal entretenues, tour-
ées par la faim, aprendront à mé-
la discipline, à se révolter contre
chef, & l'on verra se renouveller
orribles scènes qui dans le renverse-
t de l'empire romain ont devasté l'u-
rs & fait naître une barbarie générale.

OUS voyons dans le lointain ces
es effets du despotisme & du luxe s'a-
her de nous. L'histoire ne nous four-
oint d'exemple d'une cherté pareille
elle qui depuis 1770 a manqué de dé-
ire une grande partie de l'Europe. Ce-

pendant toute l'Europe jouiſſoit de la paix depuis pluſieurs années conſécutives, & l'on ne s'étoit point aperçu qu'une ſtérilité extraordinaire eut précédé cette cherté. Le grain augmenta de prix d'année en année, perſonne n'imagina que cette augmentation étoit une ſuite naturelle de la diſette; on aima mieux en attribuer la cauſe au monopole & aux gains uſuraires dont la ſcience eſt ſi répandue de nos jours. On opoſa de très beaux réglemens de police au monopole, ces réglemens n'eurent que des ſuccès aparens, car le génie monopoleur ne reſtoit point oiſif. Quoiqu'il en ſoit, la calamité monta tout-à-coup au plus haut période, & cela plus particuliérement dans les pays qui jouiſſoient ordinairement de la plus grande abondance, & qui par trop de confiance en la fertilité

terroir n'avoient point formé de
pour les tems de nécessité (*n*).
perdit la tête en voyant l'abîme
sous ses pas, & personne ne sut
Comme l'infortuné qui vient de
aufrage s'accroche à la moindre
e qu'il trouve sous sa main, &
ne avec lui dans les flots qui l'en-
sent; de même les hommes d'état
t les moyens les plus pernicieux.
endirent l'exportation & se cou-
par-là la ressource de l'importation
ètant tout court le commerce des

En 1770, le sac de bled du poids
x-cent livres ne coutoit en Saxe que
ncs, argent de France, tandis qu'il
oit pour lors déja trente-six francs à
& en 1773 le même poids coutoit en
inquante-six francs.

grains. Les membres d'un même corps d'état se portèrent les uns à l'égard des autres à ces violentes extrémités, aussi inutiles que cruelles. Allemands contre Allemands, Souabes contre Souabes, Suisses contre Suisses, & le mal n'en devint que plus pressant.

Il ne restoit plus d'autres expédiens que de faire venir des grains des contrées les plus éloignées. Les ports de France & d'Italie devinrent les greniers de la partie méridionale de l'Allemagne jusques très près de sa moitié septentrionale. Sans cette ressource il ne seroit pas resté dans bien des endroits de quoi fournir aux semailles. Néanmoins les frais de transport quadruplèrent le prix de la denrée, & privèrent le pays de sommes immenses; encore ne pouvoit-on pas, faute de voitures, obtenir autant de grains que le

in en exigeoit ; des milliers de
es commencèrent à languir & à
ıſumées par la faim ; un grand
de celles qui lui avoient échapé
nlevées par des fièvres putrides,
la corruption du ſang.
alamité ſeroit devenue bien plus
encore, & n'auroit pas manqué
ıſter entiérement certaines con-
ì la Providence n'eut daigné avoir
ſes créatures, & n'eut préparé
in par une autre playe qui n'étoit
ente un remède à la playe actuel-
ſt ce qui arriva par la chute du
ce qui précéda directement & ac-
na ces années de calamité. Des
d'ouvriers qui vivoient du com-
t des manufactures avoient apris
er le pain. Forcés de ſe contenter
oitié de leur nouriture accoutu-

mée, le beſoin leur en avoit fait connoître une auſſi ſalutaire que peu diſpendieuſe dans la pomme de terre. Si dans ces tems déplorables, où la diſette du pain ſe fit ſi vivement ſentir, les ſalaires des manufactures avoient été auſſi riches qu'ils l'étoient quelques années auparavant & qu'ils le ſont redevenus bien-tôt après, chacun auroit acheté du pain en ſuffiſance pour ſon argent, tant qu'il s'en feroit trouvé; & rien ne reſtreignant la conſommation, tout ce qui reſtoit encore en réſerve auroit été ſi vite épuiſé que le mal ſeroit devenu ſans remède.

POURIEZ-VOUS, mon reſpectable ami, aſſigner d'autres cauſes à cette horrible cherté que celles que je viens de tirer de l'état de nos mœurs qui ne ceſſent d'enlever par-tout tant de bras à l'agriculture? Vous m'objecterez peut-être que

moment l'Allemagne a de nou-
pain en abondance. Je ne l'i-
oint, mais Dieu sait combien cela

Je crois entrevoir la source de
ondance; mais je vois bien aussi
ne sauroit être permanente, tant
racine du mal subsistera. La cala-
a point pesé sur le cultivateur,
yes ne sont tombées que sur les
classes. Lorsque ses ravages eurent
la classe nouricière n'avoit point
é, tandis que le nombre des con-
teurs avoit été considérablement
(o). Ainsi la classe productrice

Lorsque de pareilles calamités se font
lans une contrée, il y meurt dans
née trois & quatre fois plus de monde
ns les années ordinaires, tandis que
riages, & par conséquent les naissan-



& la claſſe conſommatrice ſe retrouvoient dans une proportion plus avantageuſe. C'eſt de quoi l'on peut ſe convaincre en comparant les liſtes des morts & des naiſ-

---

ces diminuent dans la même proportion. Qu'on juge de-là des progrès que peuvent faire dans une certaine étendue de pays les cauſes toujours ſubſiſtantes de la dépopulation. On a vu plus haut que dans le canton de Baſle, pendant la cherté de 1771, quoique la mortalité n'y ait point été bien ſenſible, les mariages, dont la totalité ſe ſoutenoit dans les années précédentes à paſſé deux-cent, s'y ſont réduits tout à coup dans cette même année à ſoixante-&-dix. L'aiſance a-t-elle reparu? l'on s'eſt marié autant & plus qu'auparavant. Je ne ſais ſi je me trompe, mais il me ſemble que, dans tout ce qui a raport à la ſcience politique, des faits bien conſtatés convainquent bien mieux que les plus beaux raiſonnemens.

. D'ailleurs la disette avoit fait sen-
ıne manière si frapante tout l preix
griculture qu'on s'enflamma de tou-
ırts d'enthousiasme pour elle. Tous
nt à planter. On partagea les pâ-
es communs, on arracha les épines
s broussailles, on cultiva tous les
ins abandonnés, rien ne fut négligé
se procurer plus de subsistance. On
ıcha sur-tout avec un zèle universel
culture bénite des pommes de terre.
t cela devoit bien pour cette fois nous
ener l'abondance. Mais nous voyons
ı ce beau zèle pour l'agriculture se re-
dir, les pommes de terre perdre de
r considération & retomber dans leur
ien mépris. A peine daigne-t-on les
nter pour l'engrais des bestiaux. Le
nmerce relevé redonne de bons salai-
qui bannissent la parcimonie, & les

manufactures qui veulent ravoir les bras qu'elles ont perdus ſe jetteront de nouveau ſur la claſſe cultivatrice & diminueront ſes bras producteurs. Ajoutez que l'Italie, qui nouriſſoit en grande partie l'Allemagne & la Suiſſe, gémit actuellement des mêmes maux & attire à elle notre ſuperflu. Enfin nous nous retrouvons dans le même péril où nous étions dans les années qui ont précédé les commencemens de la cherté.

ON me prendra peut-être pour un atrabilaire qui ne voit les objets qu'en noir; & l'on aura le plus grand tort. J'avois enviſagé toutes ces choſes du même œil avant les années de calamités, dans les jours les plus rians. L'introduction du Socrate ruſtique en fait foi. Mais rien ne prouve plus fortement la vérité de ce que j'avance que ce zèle univerſel pour

ncouragement de l'agriculture. D'où ;nt cet empreſſement général avec le. el tant de ſavans & de demi - ſavans ›ccupent de l'économie ruſtique ? D'où ent que depuis quelques années il n'eſt cune matière ſur laquelle on ait autant :rit ; qu'il n'y a guères de petites villes, : même de bourgs, où il ne ſe ſoit for ;é des ſociétés économiques, qu'il n'eſt oint de gouvernement qui ne s'en occu- e ; qu'on propoſe en tous lieux des prix ceux qui imagineront des procédés de ulture plus avantageux, qui découvri- ont de nouveaux engrais ; & pour la pra- ique à ceux qui ſe diſtingueront par leur ıabileté & leur diligence dans le travail ;]ue l'on a publié des édits pour ſuprimer es pâturages communs & pour affranchir les terres de la ſervitude du *parcours* & de l'aſſolement ? D'où vient que tous les

états de l'Europe ſont animés du même zèle ſur tous ces objets ? D'où vient tout cela, ſi ce n'eſt de la conviction univerſelle que les choſes ne ſont pas comme elles devroient être, & de l'indiſpenſable néceſſité de les y mettre ? Mais pourquoi arrive-t-il que les effets répondent ſi mal à toutes ces belles diſpoſitions, & que tant de ſageſſe ſoit *prodiguée en vain*? D'après tout ce qui s'eſt fait en faveur de l'agriculture, on devoit ſe promettre le retour de l'âge d'or, les recoltes devoient être doublées, les denrées baiſſer au-deſſous de leur prix (*p*), on devoit voir régner une abondance univerſelle. Ce-

(*p*) Ce n'eſt pas-là, ſelon nous, ce qui feroit le plus à déſirer en faveur de l'agriculture qui ne ſauroit ſe ſoutenir ſur un pied brillant, ni maintenir un pays dans une

ıdant une trifte expérience nous fait
.r le contraire. C'eft dans le fort de
ıtes ces opérations qu'eft furvenue cet-
effroyable famine, fans qu'on ait fû
›ù elle provenoit, parce qu'on n'eft
ınt allé aux véritables fources. Don-
:z à l'agriculture, en place de livres, des
'as; & vous la verrez fleurir fans autre
ftruction.

NOUS avons découvert une maladie
ctrêmement dangereufe; il eft jufte de
›nger aux remèdes. Imitons pour cet
ffet le fage médecin qui tâche de con-
oître les caufes prochaines du mal, pour
tablir en conféquence fa méthode cura-

---

onftante abondance, à moins que le bled
e fe vende toujours, au moyen d'une li-
re circulation, à un prix favorable au cul-
ivateur.

tive. Je ne trouve ici d'autre indication pour parvenir à la guérison que d'extirper les énormes abus qui enlèvent tant de bras à l'agriculture. Il faut rendre au cultivateur sa profession agréable, obvier aux fâcheux effets de ces grands & continuels apareils de guerre en pleine paix; renfermer le zèle pour la fabrication dans ses justes bornes, & bannir le luxe empoisonneur.

Il faut avant toute chose rendre au cultivateur son état gracieux. L'on ne sauroit y parvenir qu'en proportionnant tellement l'impôt au produit des terres qu'il reste au paysan laborieux de quoi vivre à l'aise. Il me semble que le meilleur moyen seroit d'établir des taxes, non suivant l'étendue, mais suivant le raport de la terre, afin que le souverain ressente également le bien de la fertilité & le mal

la ſtérilité. De cette manière le payſan uvera de l'encouragement à ſe livrer ec ardeur au travail, & le ſouverain ra intérêt d'exciter l'activité du cultiteur. Il ſentira mieux le mal qui réte tant de la perte que l'agriculture fait ſes bras, que des corvées qui diſtraiat le laboureur de ſes occupations. Il chera de trouver des expédiens moins mmageables.

IL faut en même tems tâcher de lui ſpirer, outre l'eſtime de ſon état, le ntiment que tout homme doit avoir de dignité naturelle. On lui facilitera en onſéquence le dévelopement des facules de ſon ame, pour qu'il aprenne à gir par principe & à connoître l'influence e ſa profeſſion ſur la proſpérité publiue. Il ne s'agiroit pour cela que d'établir dans les campagnes de bonne écoles

où l'on eut ſoin d'inculquer aux enfans de payſans, dès leur plus tendre jeuneſſe, des idées ſaines de religion & de morale, qui leur apriſſent leurs relations avec l'Etre ſuprême & avec les autres hommes. On y joindroit les principes d'une bonne économie rurale adaptée à la poſition & à la nature du territoire de chaque lieu; ces principes ſeroient énoncés ſous la forme la plus ſimple & la plus claire. Il ne faudroit pas négliger ſur-tout de leur faire ſentir fortement l'utilité du travail tant par raport au cultivateur lui-même que par raport à tout le pays; en un mot il faudroit les inſtruire de manière qu'ils puſſent en toute occaſion ſe former des idées nettes ſur tous les objets relatifs à leur profeſſion.

Si par de pareils moyens le payſan parvenoit à s'envifager comme un membre

de la société, & à reconnoître en
: tems combien il lui importe d'être
gé par la puissance tutelaire, l'on
it naître naturellement chez lui le
:ntement de son état, un tendre
ır pour sa patrie & un respect filial
son souverain; on le verroit redou-
d'ardeur pour des travaux où il trou-
it son propre avantage, & les moyens
ayer à son prince le tribut de sa re-
ıoissance pour sa protection si essen-
e à leur réussite, protection qui ne
oit exister qu'autant que le cultiva-
: fournit les moyens de l'exercer.

ES personnes des autres classes de
ociété, les nobles, les officiers de
i:e & de police, les pasteurs, de-
ient se faire une loi de se conduire
s cesse envers le paysan avec toute la
dialité & l'amitié possible, & de l'ins-

truire par leur exemple à devenir humain & poli. Il faudroit que le gentilhomme imitât l'officier qui apelle ses soldats ses camarades & chercher à leur inspirer des sentimens d'honneur. Je voudrois que pour cet effet il prit quelquefois part à leurs travaux, ou qu'au moins il leur fit voir qu'il est en état de leur donner non-seulement des avis sur la culture en général, mais encore de leur en montrer les pratiques les plus recherchées. Et quel encouragement ne seroit-ce pas pour le cultivateur, s'il voyoit quelquefois ces héros libérateurs de l'état (*q*), ou ces

(*q*) Quel est l'ami des hommes, quel est sur-tout le bon François qui ne se rapelle avec attendrissement l'anecdote intéressante où son jeune monarque, étant encore dauphin, prit lui-même la charue & traça un

es dont la sagesse assure son bon-
venir dans leurs momens de délas-
: & de recréation conduire la cha-
ns leurs terres & s'y livrer à d'autres
ces champêtres ?

---

llon; l'empereur a donné en 1769 un
ible exemple si honorable aux cultiva-
, dans le territoire de Posoritz. Le
de Lichtenstein, pour en conserver
moire, a fait ériger sur le lieu même
onument de marbre, chargé de figures
oliques relatives à l'agriculture, avec
inscription; *Imp. Cæs. Josepho, Divi*
isci & M. Theresiæ Aug. pro fel Augg.
s anno MDCCLXIX, mense Aug. die 19,
ccitandam populorum industriam, ducto
tum hoc jugerum aratro, agriculturam
ni generis nutricem nobilitavit, commu-
ordinum Moraviæ votis, posuit Josephus
eslaus, princeps à Lichtenstein. La cha-
dont s'est servi S. M. I. dans cette occa-

L'ANCIENNE Rome jouiſſoit ſouvent d'un pareil ſpectacle dans le tems qu'elle poſoit les fondemens de ſa grandeur. Je trouve dans l'hiſtoire de ma patrie un

---

ſion fut envelopée par reſpect dans un drap rouge, & elle eſt conſervée par ordre de MM. les repréſentans de Moravie. *Gaz. de Deux-Ponts*, 1770, *n*°. 46.

Le prince Ferdinand de Brunſwick vit depuis pluſieurs années à la campagne dans une eſpèce de ſolitude, où l'on nous a dit qu'il s'occupoit de l'agriculture. Il n'y voit que quelques amis choiſis, & s'y diſtingue autant par ſa bienfaiſance & la pratique de toutes les vertus civiles qu'il ſe diſtinguoit par les qualités guerrières à la tête des armées. Il va très rarement à Brunſwick, parce que le train de la cour convient difficilement à un ſage.

xemple pareil qui date du 13me siè.
& que je ne puis m'empêcher de ra-
er ici tel que notre illustre Bodmer
conte. Un duc d'Autriche, vraisem-
lement un des fils de l'empereur Al-
, voyageant à cheval de Rappersch-
Winterthur, aperçut dans un champ
de Hegnau un homme dont le port
habillement annonçoit quelque chose
listingué, qui conduisoit une charue
lée de beaux chevaux menés par un
ie homme d'une très belle figure. Que
t dire ceci, s'écria le jeune duc éton-
a-t-on jamais vû des paysans d'aussi
ne mine & d'un air aussi noble con-
re une charue avec un pareil attelage?
nseigneur, lui dit son gouverneur,
mme que vous voyez est le baron de
gnau & l'adolescent est son fils; ils
ndront certainement demain vous faire

leur cour. Effectivement ce gentilhomme & son fils ne manquèrent pas de venir le lendemain, avec cinq chevaux de suite, baiser la main du jeune duc. Quel encouragement pour les cultivateurs, si de pareils exemples devenoient communs !

QUANT aux pasteurs, rien ne prouve mieux combien ils peuvent influer sur la prospérité des campagnes, que l'admirable conduite du sage & vertueux Mr. du Quesnoy, dont j'ai fait mention dans ma lettre à Mr. le baron de Tschoudi. Je pourois citer plus d'un exemple de ce genre, sans les aller chercher hors de ma patrie, où je rencontre souvent dans nos campagnes des pasteurs qui joignent au zèle le plus fervent pour la religion & les mœurs, l'ardeur la plus active pour les progrès des travaux champêtres. Columella remarquoit, disoit-il, que l'agriculture est in-



ıent liée avec la ſageſſe ; & je puis
er, d'après ma propre expérience
peut toujours dans les villages con-
avantageuſement de l'aſſiduité & de
leté que les habitans aportent à leurs
ıx ruſtiques, en faveur de leur at-
ment à la religion & aux bonnes
rs ; parce qu'il eſt très rare que tou-
ies vertus n'habitent pas enſemble.
pour de pareils cultivateurs que leur
doit néceſſairement devenir de jour
our plus gracieux ; leurs mœurs ne
'ent que s'adoucir au point de les ra-
her des bergers de Théocrite ou de
ıer ; on penſe bien que de pareils
ans ne déſireront pas beaucoup de
ıger de ſituation.

AIS un moyen bien plus aſſuré d'é-
r cette félicité dans les campagnes
t que le ſouverain les vivifiât de tems

en tems par sa présence, qu'il les visitât comme un bon père de famille va voir ses enfans ou ses possessions, & qu'il se fit un plaisir d'exciter l'industrie & la diligence des cultivateurs par des prix ou des récompenses tantôt pécuniaires, tantôt honorifiques. Pourquoi le mérite & la supériorité dans la plus utile de toutes les professions, dans celle qui pourvoit à la subsistance de toutes les autres, seroit-elle moins digne d'être récompensée par des lettres de noblesse & des rubans, que dans les autres états ? Un excellent agriculteur seroit-il d'une utilité moins reconnue qu'un habile guerrier, qu'un bon ministre, qu'un savant, qu'un négociant distingués (*r*). Il fau-

(*r*) L'ordre de Vasa que vient d'instituer le jeune monarque qui gouverne la Suède

néanmoins user des plus grandes
ıutions pour empêcher que de pa-
honneurs n'enlevassent le laboureur
profession, ce qui anéantiroit tout

---

tant de sagesse, après l'avoir revivifiée
tant de gloire, fournit aux autres sou-
ns un exemple qu'ils ne sauroient trop
presser d'imiter. Nous avons raporté,
la note *rr* du premier volume, ce qui
ratique à la Chine à cet égard; mais
avons trouvé depuis, dans un ouvrage
précieux intitulé, *Voyages d'un philoso-*
des éclaircissemens sur cet objet qui
itent bien d'être placés ici. Tout le monde
it que le souverain de la Chine ouvre
ours l'année en traçant quelques sillons
un champ destiné à cette cérémonie;
s l'on ignoroit assez que la même céré-
ıie se renouvelle encore au tems des se-
lles, qu'il y a toujours des laboureurs

l'avantage qu'on pouroit s'en promettre. Il faudroit que la nobleſſe du cultivateur tirât ſon luſtre de ſon mérite en tant que cultivateur ; qu'elle nous fut un ſigne de

---

préſens qui reçoivent des gratifications de l'empereur; que les principaux mandarins labourent ſucceſſivement après le maître, ſe piquant les uns les autres de faire ce travail honorable avec plus de dextérité; qu'enſuite les vrais laboureurs font auſſi voir, en préſence du ſouverain & de ſa cour leur adreſſe & leur promptitude, & en ſont récompenſés à proportion; qu'enfin la même cérémonie ſe pratique le même jour dans toutes les provinces de l'empire par les viceroís aſſiſtés de tous les magiſtrats de leur département, & toujours en préſence d'un grand nombre de laboureurs de la province. Mr. Poivre, cet excellent citoyen, qui eſt le philoſophe voyageur, & qui ne raporte rien dans ſon

ſtime accordée par le ſouverain, de ıonneur qu'il croit devoir être rendu ıx qualités eſſentielles qui ont donné cultivateur des droits à cette diſtinc-

---

vrage qu'il n'ait vu lui-même, s'eſt trouvé cette ouverture des terres à Canton, & ı jamais vu, dit-il, aucune des cérémoes inventées par les hommes, avec autant plaiſir & de ſatisfaction qu'il en a eue à ɪnſidérer celle-là. Il confirme auſſi ce qui trouve dans la note que nous venons de ter, & il ajoute que lorſqu'un laboureur mérité des égards plus diſtingués que les ıtres, l'empereur l'apelle à Pekin, le fait ɔyager aux frais de l'empire & avec digni-, le reçoit dans ſon palais, l'interroge ſur s talens, ſur ſon âge, ſur le nombre de :s enfans, ſur l'étendue de ſes terres, l'acıble de bontés, & le renvoye avec un tire honorable & comblé de bienfaits.

tion. Je déſirerois fort de voir des gentils-hommes pareils à ceux que mon ami Mr. le major F... a fait connoitre dans la note que vous trouverez à la page 219 du tome premier du Socrate ruſtique. Une des lettres de Mr. le marquis de Mirabeau qui font partie des additions qu'il a placées à la ſuite de ſa traduction, & d'autres traits raportés dans ces aditions, *vous prouveront* encore que la *nobleſſe* & une noble façon de *penſer ne* ſont point *incompatibles* avec l'état de payſan.

L'ON m'objectera peut-être qu'en élevant ainſi la claſſe des cultivateurs, la défenſe de l'état en ſouffrira; parce que le payſan ainſi favoriſé ne poura plus ſe réſoudre à changer ſon heureux ſort pour celui de ſoldat. Mais je me flatte d'ôter à cette objection toute ſa force en traitant des moyens d'obvier aux inconvé-

des grandes armées permanentes re-
ment à l'agriculture.

déclare avant tout, que perſonne
lus de conſidération que moi pour
militaire, & rien n'eſt plus juſte,
moi, que de récompenſer le guer-
par des honneurs diſtingués. De lui
nd la ſureté de tout l'état, & c'eſt à
ravoure que le ſavant, l'artiſte & le
ivateur doivent le loiſir & la tranqui-
ſi eſſentielles au ſuccès de leurs en-
riſes. C'eſt pour tous les autres habi-
s du pays que le ſoldat ſacrifie ſes for-
, ſon ſang, ſa vie. Il n'eſt en effet
une profeſſion plus propre à anoblir
ne, il n'en eſt point qui demande au-
t de préſence & de force d'eſprit. Au
lieu des plus grands dangers, le guer-
r intrépide ne doit penſer qu'à ſon de-
ir, & ne compter pour rien ſes plaiſirs,

ſon bonheur & même ſon exiſtence. Il doit en faire avec joie le ſacrifice dès qu'il s'agit de la ſureté de l'état & de l'affoibliſſement de ſes ennemis. Mais c'eſt par cette raiſon même qu'il ne faudroit deſtiner à ces nobles fonctions que l'élite des habitans d'un pays & n'expoſer le ſang & la vie de ces êtres précieux que dans le cas d'une véritable néceſſité, que pour la défenſe de la patrie.

UN ſouverain paternel devroit employer tous les autres moyens poſſibles d'écarter de ſon pays les horreurs de la guerre ; avant d'en venir à cette dernière extrêmité, & peſer ſi bien les choſes que le nombre de ſes ſoldats ſe ſoutint toujours dans une telle proportion avec le reſte de ſes ſujets, qu'aucune autre profeſſion n'en ſouffrit, & que ſur toute choſe la claſſe deſtinée à la reproduction des ſubſiſtances

fût point affoiblie. Mais qui poura
rminer cette proportion ? La répu-
ɹe chrétienne, où l'on affigne à cha-
des fouverains qui la compofent le
ıbre des foldats qu'il doit tenir fur
l, ne fera jamais qu'un rêve chiméri-
; & la manie dominante d'entretenir,
ne pendant la paix, des armées qui
fent les bornes de toute proportion,
guérira difficilement, auffi long-tems
e les princes ne s'aftreindront pas vo-
ıtairement & d'un commun accord à
:s loix précifes fur un objet auffi falu-
ire.

IL ne refte donc qu'à fonger aux moyens
'empêcher que ces formidables armées
ɹermanentes ne foient auffi funeftes qu'el-
es le font à l'agriculture. J'en conçois
ın qui me paroit d'une exécution très
facile, il s'agiroit feulement d'affocier la

claſſe militaire à la claſſe cultivatrice. Le laboureur eſt plus propre qu'aucun autre au métier de ſoldat ; endurci par les travaux, qui ſuportera mieux que lui les fatigues de la guerre ? Le même bras qui ſoulève la charue & qui manie le hoyau, aprendra facilement à ſe ſervir avec dextérité du ſabre & de l'arme à feu, & ce n'eſt pas d'hommes familiariſés avec le froid, le chaud & toutes les autres intempéries de l'air, que les hôpitaux des armées ſe rempliſſent. Ne doutons pas même que le payſan, lorſqu'on lui aura fait enviſager dans le ſoldat ſon défenſeur & celui de ſes poſſeſſions, ne ſente ſon ame s'élever & ſe pénétrer de la façon de penſer & du noble courage qui caractériſent le vrai guerrier. Je puis en atteſter l'expérience ; on ſait que dans ma patrie tout homme eſt ſoldat né, & il eſt à peine

vable combien l'efprit militaire do-
dans nos campagnes. On a bien vite
norphofé un bon cultivateur en un
oldat, & je tiens de plufieurs de
lus anciens officiers dans les fervi-
rangers, qu'ils ont conftamment ob-
, que tout foldat tiré de cette claffe
toujours comme foldat en proportion
: qu'il valoit comme payfan. Toutes
is donc qu'un prince aura beaucoup
ıltivateurs laborieux, & fera pénétré
:s fentimens que je voudrois qu'on put
infpirer, il aura bien-tôt une armée
:llente. De cette manière tout ce qu'il
en faveur du cultivateur & de la cul-
ne poura que tourner à l'avantage de
uiffance militaire.

.N admettant donc que la claffe mili-
e tire l'élite de fes membres de la claffe
:ivatrice, il eft de néceffité que celle-là

rende à celle-ci ce qu'elle lui enlève. C'eſt ce qui arriveroit ſi le ſoldat, après avoir ſervi un certain nombre d'années obtenoit une récompenſe de ſes ſervices qui l'engageât de reprendre l'état de cultivateur. Un jeune payſan embraſſeroit avec plaiſir l'état de ſoldat, s'il pouvoit eſpérer avec le tems la propriété d'un morceau de terre pour ſa récompenſe, ou ſeulement de pouvoir cultiver ſon héritage paternel avec quelques exemptions. Le moindre avantage ſuffiroit pour l'encourager à ſervir ſon prince, & combien ne ſeroit-il pas facile de lui en procurer de toutes les eſpèces ! Il ne faudroit peut-être pour atteindre mon but que lui donner de certaines préférences, ou le droit excluſif de remplir les emplois honorables de ſon village. Mais ſi l'on étoit dans le cas d'éviter que la population n'en ſouffrit, il

it limiter par une loi le nombre des
; qu'un jeune payſan pouroit ſervir,
emple, ſix à dix ans (s). De cette
te il reviendroit à ſon premier état

Juſques ici, & dans ce qui ſuit, les
res les plus éclairés ne pouront qu'a-
: aux vues de notre auteur; mais en
it limiter ainſi par une loi les années
vice, il n'a pas ſongé que les vieux
:, ceux ſur-tout qui ont fait la guerre,
ame d'une armée. Rien de plus ſage à
ard que les réglemens qui exiſtent en
e. Au bout de chaque engagement de
ns, tout ſoldat a la liberté de repren-
on premier état, ou tel autre à ſon
. S'il ſe rengage, il obtient à chaque
ement une paye plus forte. Lorſqu'il
pli trois de ſes engagemens, revêtu
marque honorable, il peut aller jouir
veut de ſa paye entière. Pour peu qu'il
entré jeune au ſervice, il eſt encore

avec toute ſa vigueur, & pouroit rendre encore des ſervices eſſentiels à la patrie, en cultivant la terre & en travaillant à la propagation de l'eſpèce.

MAIS afin que le ſoldat ne perdit pas le gout ni l'habitude des travaux de la culture, & qu'une partie de la reproduction

---

très en état de fournir *ſon contingent* à la population, & tant qu'il ſert, la culture n'y *perd rien*, puiſqu'elle a conſervé l'homme qui l'auroit remplacé, lequel homme ſe mariera ſans doute au lieu de lui. Il ſeroit ſeulement à déſirer que le gouvernement pût encore trouver un moyen de fixer davantage ſes ſoldats vétérans dans les campagnes, & donnât, à l'exemple des autres puiſſances qui tiennent continuellement de fortes armées ſur pied, plus de facilités aux ſoldats encore au ſervice, pour ſe marier.

perdue par son changement d'état
rendue à la masse générale, je vou-
is que les jours qu'il ne seroit pas em-
yé au service, on lui fit faire des ou-
ges relatifs à l'agriculture. Ne pou-
it-on pas assigner à chaque régiment un
rtain espace de terrain auquel il feroit
roduire au moins une partie de sa sub-
stance ? Une pareille occupation seroit
pour le soldat un amusement agréable &
le détourneroit de la débauche, qui pour
l'ordinaire l'énerve bien plus que les fati-
gues attachées au métier. Nous en voyons
la preuve dans la cavalerie. En général
les mœurs du cavalier sont beaucoup plus
réglées que celles du fantassin, & quoi-
que son service soit bien plus pénible,
on le voit beaucoup plus satisfait de son
état; parce qu'au moyen des soins qu'e-
xige le pansement de son cheval il est

plus occupé, & que ſes occupations ſont analogues à celles qu'il a quittées. Le ſoldat conſerveroit bien mieux ſa ſanté, ſi au lieu d'être renfermé dans ſon quartier ou dans un cabaret, il pouvoit aller reſpirer l'air pur de la campagne, il ſe maintiendroit plus aiſément dans toute ſa vigueur par un exercice non interrompu que dans cette oiſiveté à laquelle il s'adonne généralement tout le tems qui n'eſt point rempli par le ſervice ou les exercices.

EN ſuivant ce projet il s'établiroit entre le ſoldat & le payſan une parfaite harmonie. Le militaire verroit dans le cultivateur un père & un prédéceſſeur récompenſé. Un ſentiment naturel d'humanité l'engageroit ſans peine à ménager le villageois, même à la guerre, autant que la choſe ſeroit poſſible. On verroit ceſſer cette barbarie qui porte le ſoldat à

ſe croire bien grand lorſqu'on peut traiter le malheureux villageois comme le plus vil des animaux. Le ſervice militaire nuiroit très foiblement à l'agriculture, qui lui fourniroit la meilleure eſpèce de guerriers relativement aux forces du corps & de l'ame.

Il eſt pareillement des moyens de favoriſer la fabrication, de manière que ſans nuire à l'agriculture elle puiſſe contribuer eſſentiellement à la proſpérité d'un pays. Je poſe d'abord pour principe qu'il ne faut jamais penſer à l'établiſſement d'aucune manufacture, tant qu'il exiſte du terrein qui ne ſoit pas cultivé. Dans ce dernier cas, l'emploi d'un homme au travail des champs eſt infiniment plus profitable que s'il étoit occupé dans une fabrique. Il augmente la ſeule vraie richeſſe d'une contrée en étendant ſa fertilité, &

il accroît les forces de l'état par une population de la meilleure eſpèce. Mais lorſque l'agriculture eſt parvenue à ſa plus grande perfection poſſible, & que le nombre des habitans monte au-delà de ce qu'exige la plus parfaite culture, les manufactures peuvent tenir lieu d'un genre de colonies dont l'état retire un accroiſſement de puiſſance, d'autant *plus* réel que cette eſpèce de colons reſte dans le pays & n'exige aucun de ces moyens ruineux pour les contenir dans la dépendance. La fabrication, en faiſant vivre un grand nombre de citoyens, ne peut que favoriſer la population. Elle eſt un aimant qui attire l'or des autres contrées, & augmente par ce ſigne de la richeſſe la richeſſe véritable. Elle fournit de nouveaux encouragemens au cultivateur, qui, par la vente lucrative qu'il fait au fabri-

lu superflu de ses denrées, est bien
:n état de fournir aux avances qu'e-
eur reproduction, & peut se pro-
des aisances qui lui rendent son état
gracieux; & comme l'activité des
factures réveille l'esprit de commer-
l en résulte une exportation géné-
e tout le superflu d'un pays. Cepen-
l restera toujours certain que la fa-
:ion devient nuisible, dès qu'elle oc-
un plus grand nombre d'ouvriers
: pays même n'en sauroit nourir. Dès
e passe ce terme, elle met le pays
la dépendance des autres contrées,
ion qui peut souvent devenir bien
ante. Une triste expérience nous
ıd que c'est dans les lieux où le nom-
des fabriquans est excessif, que les
les chertés & la famine se font le
fréquemment & le plus vivement

Il faudroit encore établir pour prin cipe de féparer conftamment l'agricultur de la fabrication. Leur réunion ne fauroi être que funefte, je crois l'avoir démon tré plus haut. Il eft donc indifpenfabl de renfermer tous les ouvriers des manu factures dans les villes, & le fouverai doit veiller avec foin à ce qu'ils ne s'éten dent jamais dans les villages. Ce fo des plantes venimeufes qui font deffech l'agriculture ; & il n'eft point de loi q puiffe obvier aux abus qui réfultent d leur union. L'or qu'on voit afluer da les lieux où les manufactures fleuriffen n'éblouit pas moins le juge & le légif teur que le cultivateur. En vain l'on roit des réglemens pour aftreindre le pa fan à ne travailler pour le fabriquant q pendant les journées d'hiver, & cell que les travaux ruraux lui laiffent libre

s du gain sera toujours plus puissant
ı loi, il fera bien vite tomber dans
pris le travail des champs; il étein-
: sentiment d'honneur & de dignité
ous voudrions que le cultivateur pût,
ju'il le devroit, attacher à son état.
luons donc que les manufactures sont
pour procurer la subsistance des ha-
s des villes & pour y augmenter la
lation, tandis que les villages doi-
se dévouer uniquement à l'agri-
re.

. me resteroit encore à indiquer les
ens de bannir le luxe, cette peste
agriculture qui convertit en fainéans
portion effrayante de l'humanité. Je
onnois d'autre remède à ce mal que
mple des souverains. S'ils se faisoient
loi de ne souffrir exactement autour
:us personne que des gens revêtus de

quelque emploi d'une utilité reconnue; s'ils n'accordoient leur affection qu'à l'aplication & au mérite, & si leur mépris & leur disgrace devenoient le seul partage de la fainéantise, cette vermine s'anéantiroit bien-tôt d'elle-même. L'exemple du prince agit par gradation d'un étage à l'autre jusques sur le moindre des citoyens. J'ai habité dans ma jeunesse un pays où depuis bien des années la maxime d'épargner aussi soigneusement les hommes que l'argent se trouvoit généralement établie. Le monarque vivoit dans son château avec aussi peu de train & de bruit qu'un simple gentil-homme dans ses terres. On ne voyoit chez lui qu'autant de domestiques qu'il en falloit à la rigueur pour le service du maître. Lorsqu'il se montroit à son peuple dans tout l'éclat de sa dignité, on ne le voyoit point en-

é d'un nuage de fainéans, mais en-
ıné des princes de fon fang qui fe
ıoient fur fon grand modèle, de fes
ftres, de tous ces héros, illuftres com-
ıons de fes grandes actions, dont le
enir ajoutoit à l'impreffion de fa ma-
:, & répandoit dans tous les cœurs
leur de fe diftinguer auffi par quelque
fe d'utile, & de fe rendre digne d'un
:il fouverain. Le filence & la tranqui-
régnoient dans les rues des petites
es : car on y voyoit rarement d'autres
fonnes que celles que des objets d'u-
é faifoient quitter leurs maifons. La
le qu'on apercevoit dans les grandes
s n'étoit compofée, à très peu de cho-
rès, que de gens que leur profeffion
leurs affaires obligeoient de fe rendre
n quartier à l'autre. Tout fainéant n'en
it traverfer les rues qu'avec la précipi-

tation de la crainte & de la confuſion. De pareilles maximes produiſirent d'année en année dans les campagnes un accroiſſement de population, qu'aucun des états les plus favoriſés à cet égard n'ont égalé; & ce qui rend la choſe encore plus extraordinaire, c'eſt que le prince, entretenoit en même tems une armée très nombreuſe; enfin cette puiſſance parvint à un point de grandeur qui alluma la jalouſie de toutes les autres puiſſances qui ſe liguèrent contr'elle; mais tous leurs efforts réunis ne purent l'ébranler. Avec quel étonnement n'a-t-on pas vu les forces invincibles qui réſultèrent de la ſage réunion des forces de chacun des individus qui compoſoient cette puiſſance!

CES maximes produiront les mêmes effets par-tout où l'on voudra les adopter. Nous vivons d'ailleurs dans un ſiècle

ù l'on peut eſpérer les plus heureux chan-
emens. La liberté de penſer a briſé tou-
:s les entraves, & la raiſon oſe porter
on flambeau ſur toute ſorte d'objets ; la
:ligion même & l'adminiſtration ne ſau-
)ient ſe ſouſtraire à ſon examen. Les
nofes en ſont même venues au point que
: vrai ſage n'enviſage pas ſans trembler
:s dangers de l'abus de cette liberté.
Mais la vérité ſaura bien ſe défendre &
evenir à la fin triomphante. Comme par
ı fermentation le jus de la vigne, trou-
le dans ſes commencemens, ſe clarifie
e lui-même, & ſe change en une liqueur
gréable dont l'uſage modéré fortifie le
orps & ranime l'eſprit, de même la fer-
ıentation morale, produite par cette li-
ęrté de penſer, nouvellement affranchie
e ſa ſervitude, finira par produire une
hiloſophie ſaine & féconde, qui portera

la félicité humaine à sa vraie perfection. L'on voit déja sur la plupart des trônes de l'Europe la philosophie s'y placer à *côté du* monarque. Vous, mon respectable ami, vous voyez un second Trajan se développer pour les délices de l'humanité. Il a fait des voyages pour observer de ses propres yeux les avantages & les défauts de l'administration de différens états; quoi de plus propre à aquérir la connoissance la plus lumineuse de la vraie politique. Il parcourt ses propres domaines pour épier les effets de sa manière de gouverner. Il visite le savant dans son cabinet d'étude, dans son auditoire; l'instituteur de la jeunesse dans sa classe & jusques dans l'école du village; le négociant dans ses magasins, le laboureur derrière sa charue, & le pauvre dans sa misérable chaumière. Par-tout il se montre

père tendre & foigneux ; l'encouragement au *travail*, la confolation dans la mifère, la protection contre la tyrannie & l'orgueil des oififs marchent à fa fuite (*t*).

(*t*) Le portrait du jeune monarque, dont *la* fageffe & les vertus annoncent les changemens les plus heureux pour la France, vient fe placer tout naturellement ici : mais ce n'eft point à des crayons auffi foibles que les nôtres à le tracer ; empruntons une main plus habile, celle d'un des hommes qui ont été le plus à portée d'étudier & de connoître à fond fon augufte maître, & qui l'a peint avec un ton de candeur & de vérité qui ne laiffe aucun doute *fur* la plus parfaite reffemblance. Ce beau morceau eft fans doute déja bien connu, mais peut-il être trop lu, ni trop répandu pour la confolation de l'humanité. « Je terminerai » mon difcours, (dit Mr. l'abbé de Radonvilliers dans fon remerciment à l'académie » françoife,) par l'hommage que doit l'acadé-

De pareils exemples ne nous permettent-ils pas d'eſpérer les vraies améliorations, qui faiſant diſparoître le danger de tant d'abus deſtructeurs ramèneront la félicité

„ mie dans cette première ſéance à ſon nou-
„ veau protecteur. Au reſte, meſſieurs, n'at-
„ tendez pas de moi le langage étudié d'un
„ orateur qui employe les couleurs de l'élo-
„ quence; je parlerai le langage ſimple d'un
„ témoin qui dépoſe *fidélement* ce qu'il a vu.
„ Ayant eu l'*honneur* d'aprocher ce prince
„ pendant long-tems, la vérité que je devois
„ par état lui dire à lui-même, je vous la di-
„ rai avec la même ſincérité. La juſteſſe d'eſ-
„ prit, la droiture du cœur, l'amour du de-
„ voir; telles ſont les qualités principales
„ dont le germe s'eſt montré dans le roi dès
„ ſon enfance, & que vous voyez ſe dévelo-
„ per tous les jours depuis ſon avénement au
„ trône. Il en eſt d'autres non moins impor-
„ tantes pour ſa gloire & notre bonheur, que

ge d'or? Je vois comme en songe
ureux événemens, mais ne seront
rnellement qu'un beau songe? Ce
int la Providence veille sur ses

---

s verrez dans les occasions se déveloper
lement. Ami de l'ordre, il maintiendra
respect pour la religion, la décence des
eurs, la règle dans toutes les parties de
lministration. Ennemi des frivolités, il
daignera un vain luxe, de vaines paru-
s, un vain étalage de discours superflus.
e craignez pas que la louange l'enyvre de
n encens. La louange, dès qu'elle apro-
era de l'adulation, n'arrivera pas aisé-
ent jusqu'à lui. Lorsque les hommages
is au trône ne lui ouvriront pas l'entrée,
saura la repousser en l'écoutant avec un
de froideur & peut-être d'indignation.
ordinaire on dit aux rois de se garder
s flatteurs: aujourd'hui il faut dire aux
tteurs de se garder du roi. Cependant

créatures ; & n'eſt-on pas déja bienheureux de pouvoir ſe faire un tableau du bonheur de l'humanité, même en ſonge?

„ être roi à dix-neuf ans! Mais rapellez-„ vous, meſſieurs, que c'eſt à dix-neuf ans „ préciſément que Charles le ſage, le reſtau-„ rateur du royaume, prit en main les rênes „ du gouvernement. Puiſſent nos neveux, „ après l'expérience d'un long règne, donner „ à Louis XVI le même ſurnom que nos an-„ cêtres ont donné à Charles V.

FIN.

ADDITION

ADDITION

)UR CE SECOND VOLUME.

E second volume étoit déja sous pres.
lorsque je trouvai dans le grand ou-
ge du célèbre & vertueux *Lavater*,
la Physiognomique, un morceau con-
nant Kliyogg, qui m'a paru bien di-
: d'être communiqué à mes lecteurs.
:te intéressante production, qui ne fait
: de paroître, porte le titre modeste
*Fragmens Physiognomiques tendans à
fectionner la connoissance de l'homme
à étendre la philantropie, par Gaspar
vater. Epigraphe.* Dieu créa l'homme
)n image: *Ce livre est accompagné d'un
: grand nombre de figures en taille dou-*

ce, grand in-40. en deux volumes, en all
mand (*a*). La littérature allemande a fou
ni peu d'ouvrages qui méritassent auta
d'être connus en France, par la quanti
de choses neuves & bien vues qu'il renfe
me. On y trouve par-tout l'empreinte

(*a*) On trouve cet excellent ouvrage ch
François Grasset & Comp. à Lausanne en Suis
Le même ouvrage paroîtra dans peu en fra
çois. On peut se pourvoir aussi chez les m
mes Libraires d'une grande quantité de
vres en tout genres & facultés, principal
ment des modernes, soit en Latin, Françoi
Anglois, Italiens & Espagnols, dont les
tres sont inscrits sur leurs catalogues av
les prix. C'est chez eux que l'on trouve la pl
grande partie des ouvrages de Mr. de *Hall*
& les éditions originales de ceux de M
Tissot, de même que la Collection complet
des Oeuvres de Mr. *de Voltaire*.

;énie, & je ſuis bien trompé s'il ne fait
:poque. Puiſſe-t-il trouver bien-tôt un hom-
ıe en état de le traduire! Pour moi, quand
ıême j'en aurois le loiſir, je me défie
rop de mes forces pour oſer le tenter. Le
ıorceau qu'on va lire eſt tiré du dix-ſep-
ième fragment.

„ Si Mr. Hirtzel, dit l'auteur, n'a-
oit que le ſeul mérite (& il en a tant
e connus & d'inconnus) d'avoir écrit
›n payſan philoſophe, ou plutôt d'avoir
ıiſi cet homme, de nous l'avoir mani-
:ſté cet homme ſi abſolument homme,
: mérite ſeroit déja très grand. Auſſi ne
:vois-je jamais Kliyogg, ſans rendre de
›uvelles graces à Mr. Hirtzel de l'avoir
nſi tiré de l'obſcurité.

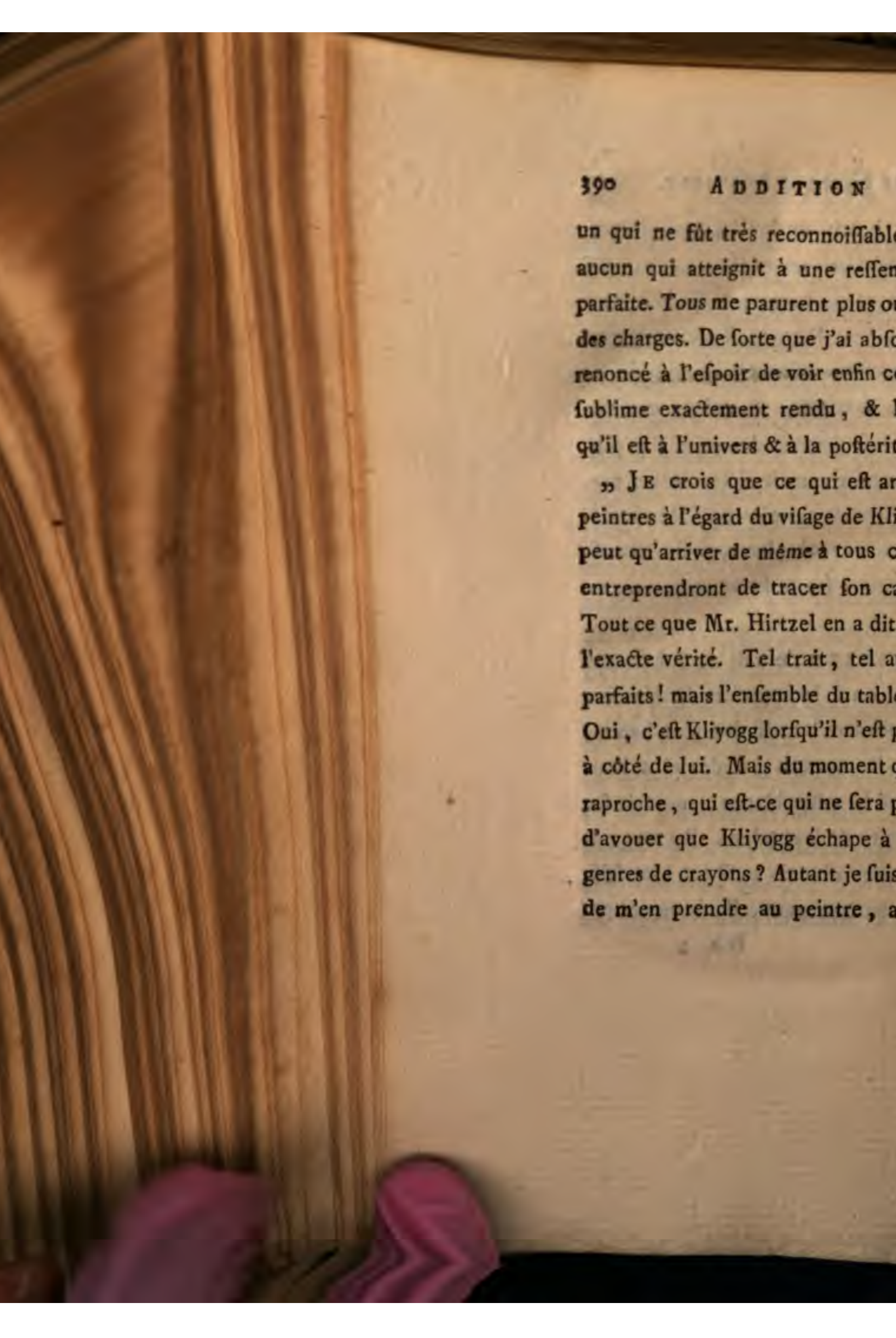
„ Il eſt peu d'hommes que j'aie exa-
inés auſſi rigoureuſement, que j'aie ob-
rvés de tant de côtés, dans autant de

ſituations différentes, & je puis dire n'en avoir pas trouvé un, non pas un ſeul, *qui ſe* reſſemblât tellement à lui-même dans tous les points, qui fût auſſi fermement, auſſi certainement, auſſi évidemment, auſſi purement, auſſi incorruptiblement, auſſi ſubſtantiellement, tout par lui-même, avec autant de ſimplicité, d'une manière auſſi *complette*, rien abſolument que ce qu'il eſt, rien que ce qu'il veut être; qui fut enfin auſſi unique dans ſon eſpèce que cet homme tout-à-fait incomparable à mes yeux.

„ JE quitte dans ce moment la lecture de la nouvelle édition de ſa vie, & n'ai pu m'empêcher de ſourire aux endroits où ſon Xénophon craint de ſe laiſſer entrainer par un enthouſiaſme déplacé, en nous décrivant quelques-unes de ces belles ſituations dans leſquelles il a vu *ſon*

:rate. Auroit-on befoin d'excufe lorf-
on s'exprime avec quelque chaleur fur
:ompte de cet homme ? De tous ceux
connoiffent Kliyogg, il n'eft perfonne
ofe avancer qu'on en ait trop dit fur
qui le concerne, & qui ne me par-
ıne non-feulement de croire bien plu-
le contraire, mais d'être même per-
dé qu'il n'eft pas plus poffible de dé-
e Kliyogg avec la plume, qu'il n'eft pof-
e de rendre fes traits au crayon ou au
:eau.

, COMBIEN de fois ne fuis-je pas
ı parvenu à le perfuader de m'accor-
des féances ! trois des plus habiles
ıtres de portraits, & des plus heu-
x pour la reffemblance, ont fait fur
l'épreuve de leur talent. J'ai tout mis
ıfage pour obtenir qu'il fût bien faifi,
tous leurs crayons, il n'y en eut pas



un qui ne fût très reconnoiſſabl
aucun qui atteignit à une reſſen
parfaite. *Tous* me parurent plus o
des charges. De ſorte que j'ai abſ
renoncé à l'eſpoir de voir enfin c
ſublime exactement rendu, & l
qu'il eſt à l'univers & à la poſtérit

„ Je crois que ce qui eſt ar
peintres à l'égard du viſage de Kl
peut qu'arriver de *même* à tous c
entreprendront de tracer ſon c
Tout ce que Mr. Hirtzel en a dit
l'exacte vérité. Tel trait, tel a
parfaits! mais l'enſemble du tabl
Oui, c'eſt Kliyogg lorſqu'il n'eſt
à côté de lui. Mais du moment
raproche, qui eſt-ce qui ne ſera
d'avouer que Kliyogg échape à
genres de crayons? Autant je ſui
de m'en prendre au peintre, a

is-je d'en attribuer la faute à ſon hiſto-
:n. Il ſeroit difficile de faire plus de cas
ıe moi de ſes talens & de ſon mérite ;
:rſonne aſſurément n'a lu ſon livre avec
us de plaiſir, j'oſe ajouter même que
fficilement quelqu'un ſentira plus pro-
ndément la vérité de ſa deſcription.....
cependant il faut que j'avoue qu'à mes
:ux l'original eſt au-deſſus de la copie,
ı pour mieux dire que la copie d'un ori-
nal pareil eſt impoſſible — & toutefois
: faut-il pas que j'oublie que Mr. Hirtzel
a voulu être qu'hiſtorien, & nullement
ınégyriſte. Si j'eſſaye à mon tour de faire
ıe pareille eſquiſſe, ce ſont, ſans le
›uloir, les mêmes traits ſous leſquels
ın digne biographe l'a crayonné, ce ſont
:s mêmes expreſſions qu'il a employées
ıi viennent s'offrir à moi — & cepen-
ınt j'oſe encore tenter la choſe.

„ Je ne me ſuis jamais trouvé près de Kliyogg, que ſa préſence, ſon énergie, n'aient produit en moi un genre de ſentiment, tel que mon cœur n'en a jamais éprouvé de pareil à la vue d'aucun homme. Ce n'étoit point un ſentiment qui tint de la chaleur de l'enthouſiaſme; c'étoit comme ſi une image obſcure de l'homme idéal vouloit ſe vivifier & s'éclairer dans mon intérieur. J'y ſentois s'élever paiſiblement une émotion ſi ſimple, ſi délicate, ſi difficile à exprimer! Ce n'étoit ni reſpect, ni tendreſſe, ni même de l'amitié; c'étoit une douce dilatation de mon ame; l'humanité incorrompue qui me pénétroit délicieuſement de ſa préſence.

„ Le vrai modèle de l'homme dans toute ſon intégrité — devant moi! La totalité de l'homme cultivateur! La totalité du

tivateur — homme! si dégagé de sou-
, de contrainte, d'asservissement à un
n! Une lumière sans éclat éblouis-
t, une chaleur sans effervescence, un
timent aussi intime de ce qu'on est,
s égoïsme présomptueux! Une telle
ıfiance en soi-même sans orgueil! Un
rit nullement brillant, nullement scru-
eur, mais si sain, si inaccessible au
fle corrupteur du préjugé! si ferme
ıtre la séduction — qu'aucun laby-
the ne sauroit égarer. Sans cesse dans
gitation du travail & dans le calme du
ıos. Plein d'une noble impatience d'a-
jointe à l'assiette la plus tranquile, si
ıstamment renfermé dans sa sphère! le
eil de son tourbillon! Qu'il est beau
le voir agir! Que de noblesse dans sa
nchise & dans son dégagement de toute
ntrainte! Comme il vous abandonne

ſon ame toute entière, ſans s'en apercevoir, ſans ſonger qu'il vous l'abandonne! Comme tout ce qu'il dit va droit au but! toujours de l'or & de l'argile, toujours des diamans ſemés ſur les plus groſſières étofes! Offrant ſi conſtamment un ſeul & même tout, & rien qui ne découle de ce tout & qui ne reflue vers lui! Comme les choſes les plus triviales qu'il dit ſont en lui, ſont de lui! Comme *elles* portent l'empreinte de ſon individualité! Comme toutes les choſes que je racontois d'après lui, malgré tous mes éforts à les bien rendre, n'étoient jamais ce que je voulois raconter, n'étoient jamais qu'une écume enlevée de la ſuperficie d'une ſource jailliſſante! un corps ſans ame! un babil de tous les jours pour exprimer des choſes qui chez lui ſont ſi naturellement originales, ſi peu empruntées! —— Combien

ſt-il pas pour moi (*b*) *un thermomètre du diſcernement, de la probité & du d d'humanité de tous ceux qui le fréntent!* Comme il eſt effectivement à s yeux *le lieutenant de la divinité créa-e* (*c*). Quoi de plus vrai, & cepenıt quel éloge plus entier, plus com-t, peut-on faire de Kliyogg & de tout re homme que de dire (*d*), *que ſa on de penſer, ſes paroles & ſes acns ſont toujours dans le plus parfait cord*". Trait qui exprime tout, & qui cèle la main de maître.

ENCORE deux mots ſur ſa phyſiomie & ſur ſon portrait. Mr. Hirtzel ailleurs de lui (*e*): *ſes yeux pleins*

(*b*) Voyez la p. 247 du premier volume.

(*c*) Socr. ruſt. t. 2, p. 117.

(*d*) Ibid. t. 1, p. 253.

(*e*) Ibid. t. 1, p. 241.

de feu & son visage, dont la fraicheur & le coloris annocent sa bonne constitution, ont toujours un air riant & ouvert qui étale toutes les beautés de son ame aux regards du physionomiste. Des yeux purement pleins de feu ne sont pas précisément le signe d'une belle ame ; il auroit dû sans doute mettre pleins de lumière, lumineux ; & tels sont en effet les yeux de Kliyogg (*f*). Ils ne sont ni enfoncés, ni saillans, ni à demi formés, ni fort ouverts, point aussi ouverts que

---

(*f*) J'étois d'abord tenté de suprimer ces détails physiognomiques tout-à-fait étrangers à cet ouvrage ; mais j'ai cru devoir les conserver, tant pour donner à mes lecteurs une idée de celui de Mr. Lavater que pour ne rien ôter à ce morceau piquant, de son originalité.

lans ſon eſtampe. Ses ſourcils noirs qui
: recourbent ſous un front qui n'eſt ni
:oit, ni oblique, ni trop bombé, ni
ɔrt élevé, ni rabaiſſé, lui ſiéent à mer-
:ille. Son nez eſt d'un contour extrê-
ement fin, & ſe groſſit toujours ſous le
ayon. Il me paroît plus pointu & plus
:licat dans l'original. Les princeſſes de
ɪrmſtatt, ſi dignes d'occuper le rang
guſte où leur naiſſance les a placées,
qui furent ſingulièrement affectées du
turel ſerein & ouvert de ce cher hom-
e, m'aſſurèrent qu'il avoit le nez de
ɹe leur illuſtre mère. Et je ne ſais au-
el des deux de cette excellente prin-
ſſe ou de Kliyogg cette conformité fait
plus d'honneur. Je préviens à cette
caſion mes lecteurs d'une choſe fon-
e ſur une infinité d'obſervations. Qu'on
diſe tout ce qu'on voudra, qu'on en

plaisante même, il ne m'en est pas moins prouvé, que le nez considéré seul & indépendamment de toutes les autres parties du visage, en est une des plus importantes, des plus décisives, des plus perceptibles, & qui prête en même tems le moins au déguisement, de toutes celles qui composent la physionomie humaine.

„ Je reviens à Kliyogg. Combien sa bouche inimitable, malgré le ton beaucoup trop dur de ce portrait, ne dit-elle pas de choses dans son noble repos! Comme le calme de l'innocence, la bonté, la prudence & la résolution y sont exprimés!

„ C'est sur-tout le menton que j'admire. Un air si mâle sans rudesse! tant de finesse sans subtilité! nul vestige de mollesse ou de délicatesse. — Kliyogg ne sauroit que gagner & ne perdra jamais

re examiné par un œil véritablement ſiognomique. Tous les replis, toutes ɔmbres de ſes joues répandent ſur ſon ge l'expreſſion la plus harmonique de ravité, de la tempérance, de la ferɛé & de la tranquilité de l'ame. Son lle, fortement prononcée, ſes arronɛmens, ſes contours, s'accordent ſinérement avec le reſte ".

'auteur termine ce morceau par quel; obſervations ſur les défauts de l'eſpe de Kliyogg qu'il met ſous les yeux, ui n'eſt pas la même que celle dont ı éditeur a orné le frontiſpice de cette velle édition: défauts, dit Mr. Lava- qui ſont cauſe qu'on ne retrouve ıt dans ce portrait ce naturel ſi parfait revenant de l'original.

FIN.

lchevé d'imprimé le 24 Juin 1777.

TABLE DES MATIER

CONTENUES

DANS LE TOME SECO

ET DERNIER.

FIN DE LA TAB

